TOM JONES.

TOME I.

TOM JONES.

TOME I.

9458

SBN
S 8 8 1 3 2

TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ;

IMITÉ DE FIELDING

PAR M. DE LA PLACE.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NACIONAL
FONDO
PALACIO
MADRID

A PARIS.

M. DCC. LXXXIV.

TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE PREMIER.

Contenant à-peu-près ce qu'il faut, quant à présent, pour mettre le lecteur au fait de la naissance du héros de l'histoire.

CHAPITRE I.

Caractere de M. Alworthy, et de miss Brigitte Alworthy sa sœur.

DANS cette partie occidentale de l'Angleterre vulgairement appellée le comté de Sommerset, vivoit dernièrement, et peut-être vit encore aujourd'hui, un gentilhomme nommé Alworthy, mortel si abondamment favorisé

par la nature et par la fortune, que l'une et l'autre sembloient s'être disputé la gloire de le combler de ses bienfaits. L'une l'avoit doué d'une figure agréable, d'un bon tempérament, d'un jugement sain et solide : il devoit à l'autre la possession du plus ample et du plus riche domaine de la province.

M. Alworthy avoit, dans sa jeunesse, épousé la plus digne et la plus aimable des femmes, et qu'il avoit éperdument aimée. Trois enfants, gages chéris de leur tendresse, étoient morts au berceau; pour comble de malheurs, cette épouse adorée étoit aussi morte depuis environ cinq ans. Quelque grande que fût cette perte pour un cœur aussi sensible que le sien, il la soutint en homme ferme et sage; il renferma dans son cœur et sa douleur et sa tendresse, resta fidele à la mémoire de son épouse, et n'ima-

gina jamais qu'une autre pût lui en faire perdre le souvenir.

Il vivoit alors dans sa terre principale, avec une sœur qu'il aimoit beaucoup. Cette sœur atteignoit sa trentieme année, époque à laquelle, suivant l'opinion des malins du siecle, le titre de vieille fille peut être donné sans que le terme soit absolument impropre. Elle étoit de ces femmes dont on loue plus volontiers les qualités du cœur que les charmes de la figure; de celles que leur sexe même qualifie du nom de bonnes pâtes de femmes. La privation de la beauté la touchoit si peu, qu'elle ne parloit jamais de ce don précieux de la nature qu'avec un souverain mépris; miss Brigitte, en un mot (c'étoit son nom), étoit intimement persuadée que les attraits et les perfections extérieures d'une femme étoient autant de pieges tendus pour elle-même ainsi que pour autrui. Elle

étoit, en un mot, aussi circonspecte et aussi réservée dans sa conduite, que si elle avoit eu à se tenir en garde contre les artifices qui de tout temps furent mis en usage contre son sexe entier; et je comparerois volontiers la réserve et les précautions des laides contre la séduction, à nos troupes de nouvelles recrues, toujours prêtes à signaler leur courage dans les occasions les moins dangereuses.

Cette comparaison paroîtra peut-être bizarre à quelques uns de mes lecteurs : mais, avant qu'ils aillent plus loin, je veux bien les avertir que j'aime les réflexions, et même les digressions; et que je compte en faire dans le cours de cette histoire autant de fois que j'en serai tenté. Messieurs les critiques pourront peut-être le trouver mauvais: mais j'ai mon but; et je me crois ici meilleur juge qu'eux tous ensemble. Je les supplie donc, en m'honorant de

leur indifférence, de se mêler de leurs propres affaires, sans s'occuper des défauts d'un ouvrage qui n'est point fait pour eux.

CHAPITRE II.

Étrange événement pour M. Alworthy. Caractere de Débora Wilkins.

J'AI dit, dans le précédent chapitre, que M. Alworthy étoit possesseur d'un bien très considérable; qu'il avoit le cœur excellent, et n'avoit point d'enfants. Bien des gens en induiront sans doute qu'il vivoit en galant homme, ne devoit rien à personne, n'exigeoit que ce qui lui étoit dû, tenoit une bonne maison, régaloit ses voisins, étoit fort charitable envers les pauvres, même envers ceux qui, pouvant travailler, aimoient mieux demander lâchement leur pain : d'où l'on pourra conclure qu'un homme de ce caractere a dû mourir très riche, et fonder tout au moins un hôpital.

Il est vrai qu'il a fait une partie de tout ceci ; mais s'il s'en étoit tenu là, je lui aurois laissé le soin de prôner ses propres vertus sur quelque marbre digne d'orner la façade de ce même hôpital. Des faits d'un genre moins ordinaire feront le sujet de cette histoire.

M. Alworthy avoit passé trois mois à Londres pour quelque affaire particuliere que j'ignore, mais dont on peut présumer l'importance, puisqu'elle l'avoit retenu si long-temps hors de chez lui, d'où il n'avoit jamais été absent pendant un mois entier depuis plusieurs années. Il arriva un soir fort tard à son château ; et après un léger souper avec sa sœur, il se retira fort fatigué dans son appartement. Là, après avoir employé quelques minutes en prieres, coutume que les plus grandes affaires ne lui firent jamais interrompre, il se disposoit à se mettre au lit,

lorsqu'en levant la couverture il apperçut avec surprise un enfant enveloppé de langes, et profondément endormi.

Frappé d'étonnement, il resta quelque temps immobile. Mais comme la bonté de son naturel influoit toujours sur tous ses sentiments, il se sentit bientôt touché de compassion pour le petit infortuné qu'il avoit devant les yeux : il sonna, et fit appeller une vieille servante, Débora Wilkins, c'étoit son nom, fille plus que doublement majeure, qui, par droit de vétérance, commandoit aux autres domestiques, et avoit acquis, par degrés, celui de parler familièrement à son maître. Sa surprise, son trouble et sa consternation, à la vue de cet enfant, sont plus aisés à pressentir qu'à exprimer. Un cri d'horreur fut le premier signal du recouvrement de ses sens. Ah ! monsieur ! ah ! monsieur ! dit-elle, que ferons-nous de cet enfant ? Il faut en pren-

dre soin, répondit M. Alworthy, et demain matin lui chercher une nourrice. Oui, sans doute, monsieur, et j'espere que vous ordonnerez les informations convenables pour connoître sa coquine de mere, car elle est sans doute de notre voisinage; et je brûle déja de la voir conduire à Bridwel[1]. Peut-on punir trop rigoureusement de pareilles canailles? Ce n'est sûrement pas son premier, monsieur. Jugez-en par son impudence, en vous attribuant cet enfant! A moi? répondit M. Alworthy, je ne puis croire que tel ait été son dessein. Sans doute cette malheureuse a cru cette voie la plus propre pour assurer la subsistance de son fils : et je suis vraiment ravi qu'elle n'ait pas fait pis. = Ah! monsieur! y songez-vous? Que ne dira-t-on pas, que ne croira-t-on pas, si l'on vous voit prendre soin de cet enfant? La

(1) Maison de correction.

paroisse n'est-elle point là? Pourquoi vous charger du péché d'une aussi vile créature? Ah! quelle horreur! Je ne puis regarder ce marmot sans répugnance et sans dégoût. Si vous daignez m'en croire, la nuit est belle, un peu de pluie et de vent n'y font rien; je puis l'enfermer chaudement dans un panier, et le mettre sous le portail de l'église. Quel mal en peut-il arriver? Vous en serez du moins débarrassé.

Plus d'un trait de cette harangue eût sans doute offensé M. Alworthy, s'il avoit pu l'entendre avec plus d'attention; mais la gentillesse de l'enfant, qui s'étoit emparé d'un de ses doigts qu'il pressoit dans ses petites mains comme s'il eût imploré son assistance, le rendoit sourd à l'éloquence de la duegne. Il lui ordonna sèchement de coucher l'enfant dans son lit même, et de faire lever une servante pour satisfaire à ses autres besoins. Ayez soin,

ajouta-t-il, de le pourvoir de langes plus convenables, et de me l'apporter dans mon appartement demain à mon réveil.

Débora avoit du discernement : le ton dont lui parloit son maître lui rappella le respect qu'elle devoit à ses volontés ; et cette réflexion dissipa ses scrupules. Elle prit l'enfant dans ses bras, le trouva charmant, le combla de caresses, et l'emporta dans sa chambre. M. Alworthy se mit au lit, et se livra à ce sommeil tranquille dont les cœurs purs et bienfaisants sont seuls capables de goûter les douceurs.

CHAPITRE III.

Description abrégée. Complaisance de miss Brigitte Alworthy.

Ce que l'architecture gothique eut jamais de plus noble avoit été employé dans la construction du château de M. Alworthy. L'air de grandeur qui

résultoit de son ensemble frappoit le spectateur de cette sorte de respect involontaire que nos châteaux les plus modernes n'inspirent pas toujours. Les jardins, les bois, les eaux, les terrasses, tout ce que la nature et l'art, joint à la situation la plus avantageuse, peuvent produire d'utile et d'agréable aux yeux, sembloit s'être réuni dans la vaste enceinte de ce château, pour en former à la fois le plus beau lieu et le plus champêtre de l'Angleterre.

On touchoit à la mi-mai, la matinée étoit belle, et M. Alworthy s'étoit levé avec l'aurore. Il se promenoit depuis long-temps, et s'étoit enfin arrêté sur une terrasse, d'où il jettoit un œil de complaisance sur toutes les richesses de ses domaines; lorsque le son de la cloche du château, en le tirant tout-à-coup de sa rêverie, l'avertit que miss Brigitte étoit debout, et que le déjeûné étoit prêt.

Après les politesses d'usage entre le frere et la sœur, et le thé pris, M. Alworthy parla bas à Débora, qui sortit d'abord. Il dit ensuite à miss Brigitte qu'il avoit un présent à lui faire. La bonne demoiselle, croyant qu'il s'agissoit de quelque habillement que son frere lui avoit apporté de Londres, s'épuisoit déja en longs remerciements. Mais quelle fut sa surprise en voyant rentrer Débora Wilkins avec un enfant dans ses bras! L'excès de son étonnement la rendit muette; et le frere eut le temps de raconter toute l'histoire de la veille, sans être interrompu par la sœur.

Débora, qui connoissoit le caractere austere de miss Brigitte, et son extrême délicatesse sur le chapitre de la vertu, s'attendoit à lui voir témoigner quelque aigreur à la vue de ce prétendu présent. Miss Brigitte, pensoit-elle, alloit parler très haut, et fortement

prier son frere de mettre au plutôt hors de la maison cet objet de scandale. Mais point du tout : aussi sensible que M. Alworthy, aussi touchée de compassion pour la pauvre petite créature, elle applaudit à tout ce qu'avoit fait son frere, et finit par recommander l'enfant à sa charité.

Cette complaisance de la part de miss Brigitte paroîtra pourtant moins extraordinaire au lecteur, quand il saura que cet homme respectable avoit terminé le récit qu'il venoit de faire à sa sœur, en l'assurant qu'il étoit déterminé à faire élever cet enfant avec la même attention que s'il étoit son propre fils.

Quoi qu'il en soit, miss Brigitte s'indemnisa sur le compte de la mere inconnue de tout ce qu'elle étoit forcée de taire sur celui de l'enfant. Elle épuisa, sur ce sujet, toutes les épithetes que le langage de la vertu prodigue

aux infortunées qui, par quelques disgraces de ce genre, sont censées avoir altéré le respect dû à leur sexe.

On tint enfin conseil sur la façon de s'y prendre pour parvenir à connoître la mere de l'enfant. On passa en revue toutes les servantes de la maison : la sévere Débora les connoissoit jusqu'à l'ame ; jamais enquête ne répandit plus d'épouvante, et ne produisit moins d'effet.

On convint, en second lieu, d'examiner toutes les jeunes filles de la paroisse ; et Débora fut encore chargée de cette commission, qu'elle accepta avec ardeur, et dont elle promit de rendre compte dès l'après-midi même.

Les choses ainsi arrangées, M. Alworthy, suivant sa coutume, se retira dans son cabinet, et laissa l'enfant à sa sœur, qui, sans doute pour lui faire sa cour, eut l'air d'en être enchantée.

Dès que son maître fut sorti, Dé-

bora garda le silence, en attendant que miss Brigitte lui donnât le ton : la politique gouvernante en savoit trop pour s'en tenir à ce qui venoit de se passer en présence de M. Alworthy. Miss Brigitte ne tarda pas à s'expliquer. Après avoir regardé tendrement l'enfant, qui dormoit sur les genoux de Débora, la bonne demoiselle ne put résister à l'envie de lui donner un baiser, en s'écriant qu'elle étoit vivement touchée de sa beauté et de son innocence. Ces mots étoient à peine prononcés, que Débora pressant et caressant le petit orphelin, l'accabla de baisers, l'étouffa de tendresses, et répéta à l'unisson : Ô l'aimable petite créature ! Ô le gentil garçonnet !

Ces exclamations ne furent interrompues que par les ordres que lui donna sa maîtresse de songer aux besoins de l'enfant, et de faire préparer, tant pour lui que pour sa nourrice,

une des plus belles chambres du château.

CHAPITRE IV.

Découvertes de Débora. Combien il est dangereux pour les jeunes filles de vouloir devenir trop savantes.

Après avoir exécuté les ordres de son maître, la vigilante Débora se disposa à faire ses informations dans la paroisse, pour parvenir à connoître la mere de l'enfant.

Ainsi qu'à l'aspect de l'épervier, animal redoutable pour toute l'espece emplumée, on voit les timides oiseaux, fuyant à tire d'aile, chercher leur sûreté dans le creux des arbres et des rochers ; tandis que ce tyran, enflé de sa puissance, plane dans les airs en méditant de nouveaux forfaits : de même, au premier bruit de l'approche de Débora dans le village, tous les habitants alarmés se sauvent en tremblant dans le

fond de leurs chaumieres ; tout craint également, et les femmes sur-tout, d'être l'objet de sa visite. Ce n'est pas que ces bonnes gens eussent aucun soupçon du projet qui conduisoit vers eux la superbe Débora... Entraîné par la beauté de cette comparaison, je prétends seulement faire entendre que, s'il est dans la nature de l'épervier de faire main-basse sur les petits oiseaux, il est également dans celle des Déboras, tant mâles que femelles, d'insulter et de tyranniser le petit peuple.

Il étoit dans le village une matrône qui, par sa figure et plus encore par son caractere, avoit l'honneur de ressembler à Débora : c'est chez elle que notre inquisitrice jugea à propos de descendre d'abord, pour lui faire part du secret de sa mission. Toutes deux, à l'envi, parcoururent, scruterent la vie et les déportements de toutes les jeunes filles de la paroisse, et fixerent

enfin leurs soupçons sur une certaine Jenny Jones, qui, depuis long-temps, avoit le malheur de leur déplaire.

Cette fille n'étoit pourtant pas absolument jolie; mais elle avoit de la gentillesse, et une sorte d'esprit qu'elle avoit eu soin de cultiver. Jenny Jones avoit servi pendant quelques années chez un maître d'école qui, s'étant apperçu des talents naturels de cette jeune personne et du desir extrême qu'elle avoit de s'instruire, avoit été assez généreux ou assez fou pour s'attacher à son éducation, jusqu'au point de lui apprendre le latin beaucoup mieux qu'il ne le savoit lui-même.

Cet avantage eut cependant quelques inconvénients pour Jenny; car, s'il n'est pas étonnant que cette aimable fille se plût médiocrement dans la société de celles que la fortune avoit rendues ses égales, quoique très inférieures du côté de l'éducation, il n'est

pas surprenant non plus que cette supériorité, jointe à sa façon de se conduire avec elles, eût excité l'envie et peut-être la haine secrete de la plupart de ses compagnes.

Elle n'avoit pourtant encore eu que de légeres preuves de cette jalousie cachée, depuis qu'elle avoit quitté le service. Mais s'étant avisée de paroître un dimanche à l'église avec une robe de soie neuve, ce spectacle imprévu fut un coup de tocsin qui ameuta et déchaîna contre elle toutes les femmes du canton. Il parut impossible qu'un faste aussi éclatant pût être acquis et soutenu par des voies légitimes ; et les meres les plus folles de leurs filles auroient rougi de leur souhaiter une semblable fortune à pareil prix.

Nos deux sibylles étoient sans doute parties de là pour asseoir leurs soupçons sur la pauvre Jenny : une autre circonstance, que Débora se rappella

tout-à-coup, les confirma totalement. Jenny avoit beaucoup fréquenté, depuis peu, le château de M. Alworthy; elle avoit gardé miss Brigitte dans une grande maladie; et, qui pis est, Débora l'avoit apperçue sortant du château le jour même que son maître étoit arrivé de Londres.

Il n'en fallut pas davantage pour faire sommer Jenny de comparoître sur-le-champ, en personne, pardevant madame Débora, qui, ajoutant la gravité d'un juge à la sévérité ordinaire de son visage, commença son interrogatoire par ces mots : C'est donc toi, malheureuse, &c.

Le lecteur peut juger, par le début, du reste de la harangue; mais ce qui le surprendra davantage, c'est que Jenny, accablée par l'éloquence de son juge, et fondant en larmes, n'eut ni la force de nier, ni de chercher une excuse à son crime. Cet aveu, accom-

pagné des marques apparentes de la contrition la plus sincere, eût attendri toute autre que Débora ; mais ses principes de vertu fermoient son cœur à des mouvements de pitié qui lui sembloient une foiblesse. L'éclat de cette scene avoit attiré la foule autour de la maison ; Débora ouvrit les portes, et en notifiant à l'assemblée la turpitude de Jenny, elle exposa cette pauvre fille à tous les opprobres dont une populace envieuse et vindicative est capable de couvrir impunément l'objet de sa jalousie intérieure.

Débora, après avoir réussi au-delà de ses espérances, retourna triomphante au château, et fit son rapport à M. Alworthy, qui, n'ayant jamais oui dire que du bien de Jenny Jones, qu'il avoit même résolu de marier à ses dépens avec un ministre du voisinage, fut aussi surpris que mortifié d'avoir appris cette nouvelle.

CHAPITRE V.

Matieres graves et où le lecteur ne trouvera guere le mot pour rire, si ce n'est peut-être aux dépens de l'auteur.

CEPENDANT M. Alworthy, en qualité de seigneur de paroisse et de premier magistrat du lieu, fit appeller Jenny Jones. La pauvre fille obéit en tremblant, et fut introduite dans le cabinet de son juge, aux pieds duquel elle se jetta toute en larmes. Ce digne seigneur en fut touché : il lui fit un discours très-long et très pathétique sur l'énormité de son crime, sur le scandale qu'elle avoit causé dans la paroisse, sur les suites funestes qu'entraîne toujours après lui le libertinage, sur le châtiment enfin qu'elle avoit déja mérité, mais qu'il vouloit bien lui sauver en faveur de son repentir qu'il croyoit sincere, pourvu toutefois qu'elle se rendît digne de ses bontés par une conduite plus réguliere à l'avenir. Jenny,

pénétrée jusqu'au fond de l'ame, étoit toujours à ses pieds, qu'elle serroit avec transport. Les dernieres paroles de M. Alworthy produisirent en elle un mouvement subit : elle se leva tout-à-coup, voulut parler, n'en eut pas la force; de nouveaux sanglots lui couperent la voix : elle ne put que pleurer.

Le bon seigneur lui sut gré de l'excès de son trouble; il augura bien des sentiments de Jenny; et pour entièrement la rassurer : Ce n'est pas, dit-il, mon enfant, pour insulter à votre malheur que je vous ai parlé si vivement; je sais que le passé est irrévocable : c'est votre avenir seul qui m'intéresse; et je n'ai prétendu que vous fortifier et vous exhorter à vous tenir en garde contre les nouveaux pieges que l'on pourroit tendre à votre vertu. Croyez que je n'aurois pas pris ce soin, si le bon sens et l'esprit que je crois vous connoître m'avoient fait moins présu-

mer d'un repentir dont la sincérité de votre confession ne me laisse plus aucun doute. Si ces indices ne sont point trompeurs, je prends sur moi le soin, en cachant votre crime autant qu'il me sera possible, de vous sauver la honte et le châtiment qui lui étoient réservés par les loix. Tranquillisez-vous donc, ma fille, bannissez vos terreurs; et quant à votre enfant, les soins que je prendrai de lui passeront toutes vos espérances. Il ne vous reste plus qu'à me nommer celui qui vous a séduite: il n'est pas, ainsi que vous, digne de ma clémence...., Parlez; il faut qu'il soit puni.

A ces mots Jenny, qui avoit eu le temps de se remettre, leva modestement les yeux, et répondit ainsi: Quiconque est assez heureux pour vous connoître, monsieur, et n'être pas pénétré de l'excessive bonté de votre caractere, doit n'avoir aucun senti-

ment de générosité ; et je serois un monstre d'ingratitude, si je ressentois moins vivement tout ce que je vous dois aujourd'hui. Vous daignez faire grace à mon crime; pardonnez à ma rougeur si je ne vous en parle plus : ma conduite future prouvera mieux la sincérité de mes remords, que toutes les protestations que je pourrois vous faire maintenant..... Jenny fut interrompue un moment par ses larmes, et reprit ainsi :

Oui, monsieur, votre générosité me confond; mais je m'en rendrai digne. Mille et million de graces pour mon malheureux enfant ! puisse cette innocente créature vivre assez longtemps pour mériter, en s'immolant pour vous, toutes les bontés dont vous daignez la combler !..... Mais c'est à vos genoux, monsieur, que j'ose vous supplier de ne pas exiger que je vous en nomme le pere. Je vous proteste

cependant que vous le connoîtrez un jour; mais je ne puis, sans me rendre parjure, et sans blesser tout ce que l'honneur et la religion même ont de plus sacré, trahir ce secret aujourd'hui; et je crois trop bien vous connoître, pour craindre que vous exigiez de moi de pareils sacrifices.

M. Alworthy, dont la délicatesse sur tout ce qui touche la religion et l'honneur est déja établie, frappé de cette réponse, hésita un moment, et lui dit qu'elle avoit eu tort de contracter de pareils engagements avec un scélérat; mais que, le mal étant fait, il n'insisteroit plus sur cet article. Ce n'étoit pas, ajouta-t-il, par un motif de curiosité qu'il avoit voulu connoître le coupable, mais uniquement dans la crainte qu'un sujet indigne ne profitât peut-être de ses bontés. Quant à cet article, il reçut de Jenny les assurances les plus positives que le pere de l'en-

fant ne dépendoit en aucune façon de lui, et, selon toute apparence, n'en dépendroit jamais.

La franchise et l'ingénuité de Jenny avoient tellement disposé M. Alworthy en faveur de cette fille, qu'il la crut aisément. Elle avoit dédaigné de s'excuser elle-même par un mensonge; elle avoit même osé risquer d'indisposer son juge dans une circonstance si dangereuse pour elle, plutôt que de manquer à autrui en trahissant son serment : étoit-il vraisemblable qu'elle manquât alors si indignement à son bienfaiteur?

Satisfait et affermi par cette réflexion, il congédia Jenny en l'assurant qu'il lui chercheroit bientôt un asyle où, à l'abri des témoins de son aventure, il la mettroit en situation de remplir les promesses qu'elle lui avoit faites.

CHAPITRE VI.

Moins instructif et peut-être moins ennuyeux que le précédent.

A L'INSTANT même où M. Alworthy étoit entré dans son cabinet avec Jenny Jones, miss Brigitte et Débora s'étoient postées dans une chambre prochaine, d'où, par le trou de la serrure, elles avoient vu et entendu tout ce qui s'étoit passé entre eux. Dieu sait quel silence avoit été observé tant qu'avoit duré le dialogue du juge et de la coupable ! Mais dès qu'elles crurent pouvoir parler impunément, Débora débuta par s'écrier que son maître étoit trop bon ; qu'il devoit du moins insister sur le nom du pere de l'enfant ; que cet excès de complaisance pour une fille perdue étoit une foiblesse déplorable ; que quant à elle enfin, elle le connoîtroit ce pere si caché, et même avant la fin du jour, dût-il être au centre de la terre.

A ces mots, miss Brigitte, décomposant les traits de son visage par un disgracieux sourire, condamna charitablement cet excès de curiosité; bénissant toujours Dieu (car c'étoit son refrain d'habitude) de ce que parmi tous les défauts dont elle s'accusoit, ses ennemis du moins ne pouvoient jamais la taxer de s'immiscer dans les affaires d'autrui. Elle loua ensuite la façon modeste et spirituelle dont Jenny avoit parlé à M. Alworthy; elle convint que la sincérité de cette fille, et la noblesse de son procédé, en s'exposant à tout plutôt que de manquer à la foi promise à son amant, avoit dû désarmer son frere et l'intéresser pour elle; qu'à son égard, elle avoit toujours regardé Jenny comme une bonne et honnête fille, et qui sans doute n'avoit été séduite, par quelque libertin, que sous une promesse de mariage, ou par quelque artifice que l'on connoîtroit peut-être un jour.

A ces mots, Débora se vit cruellement désorientée. On sait déja que cette duegne n'ouvroit jamais son sentiment sur rien, sans avoir sondé et pressenti celui de ses maîtres : aussi ne manqua-t-elle pas d'entrer bien vîte dans la pensée de miss Brigitte, et de louer l'excès de la pénétration et de la charité de cette bonne demoiselle. Ce colloque fut enfin terminé par une invective amere contre la beauté, fléau funeste et dangereux pour tant d'honnêtes filles, que ce fatal présent du ciel expose chaque jour à se voir trompées par les ruses infernales des insidieux admirateurs de leurs charmes.

CHAPITRE VIII.

Sujets de surprise pour le lecteur.

CEPENDANT Jenny étoit retournée chez elle, fort satisfaite de la réception de M. Alworthy, dont elle laissa transpirer doucement l'indulgence, qui de-

vint bientôt publique : son intention étoit sans doute de ramener les esprits en sa faveur, ou du moins d'adoucir les clameurs des femmes déchaînées contre elle. Quelles que fussent ses vues, le succès ne répondit point à ses espérances. Lorsqu'elle avoit été citée devant M. Alworthy, toute cette populace, qui s'étoit flattée de la voir bientôt conduite à la maison de correction, commençoit à plaindre son sort : dès qu'on sut la façon dont son juge en avoit agi avec elle, tout le monde condamna la conduite de M. Alworthy, tout se déchaîna de nouveau contre Jenny Jones ; les bruits les plus injurieux, les commentaires les plus malins n'épargnerent ni le juge ni la coupable.

L'imprudence et l'ingratitude de cette canaille étonnera peut-être le lecteur, qui connoît déja le caractere bienfaisant de ce seigneur, ainsi que

sa puissance : mais, quant à sa puissance, il n'en usoit presque jamais ; à l'égard de sa bienfaisance, il l'avoit poussée si loin, qu'il étoit parvenu par degrés à désobliger presque tout le monde. Les grands hommes savent seuls que si un bienfait ne nous attache pas toujours celui qui le reçoit, il est du moins certain qu'il nous attire souvent plus d'un ennemi.

Quoi qu'il en soit, Jenny ne tarda pas à se voir affranchie des persécutions de la paroisse, et à devoir à son bienfaiteur un asyle qui la mettoit à l'abri de toute espece de reproches. Cette nouvelle mit le comble à la rage des envieux : dès que la malignité eut perdu de vue son principal objet, il lui en fallut un autre ; et cet autre ne fut rien moins que M. Alworthy lui-même.

On se dit bientôt à l'oreille que lui seul étoit le pere de l'enfant. On en

trouva la preuve dans sa conduite pendant le cours de cette affaire : s'il n'avoit pas eu ses raisons secretes, le crime auroit été puni, Jenny seroit déja à Bridwell.

Ces calomnies eussent pu toucher un homme moins ferme, et d'une réputation moins bien établie. M. Alworthy les méprisa ; elles tomberent d'elles-mêmes, ou ne servirent plus que de supplément aux conversations des commeres du voisinage.

Ceci posé, nous souhaiterons un bon voyage à Jenny, nous laisserons à son enfant le temps de croître un peu, et nous passerons à des matieres de plus grande importance.

CHAPITRE VIII.

L'hospitalité de M. Alworthy. Caracteres crayonnés de deux freres, un médecin et un capitaine.

Le château de M. Alworthy, de même que son cœur, étoit ouvert à

tout ce qui tenoit à l'humanité, et surtout aux personnes de quelque mérite; c'étoit, à dire vrai, la seule maison d'Angleterre où l'on étoit sûr de trouver à dîner, pourvu qu'on en fût digne: les hommes de génie, les savants, les artistes distingués, étoient ceux qu'il chérissoit le plus. Quoique son éducation eût été négligée, ses lumieres naturelles, perfectionnées par une application réfléchie à l'étude des belles-lettres, et par la fréquentation des gens de goût, l'avoient mis à portée de connoître et d'apprécier les bons ouvrages de tout genre. Il n'est donc pas étonnant que les auteurs de différents genres abondassent dans une maison où ils étoient si bien reçus, où ils étoient sûrs de la bienveillance du maître, où enfin ils pouvoient se regarder comme maîtres eux-mêmes: car M. Alworthy n'étoit pas de ces opulents fastueux, toujours prêts à caresser les auteurs

d'une certaine classe, dans l'espoir seul d'être amusés, instruits, flattés, et prônés dans le monde : chez lui l'on étoit à soi-même ; on y disposoit de son temps ; on y pensoit tout haut ; on étoit sûr enfin, dès que l'on étoit estimable, d'être véritablement estimé.

Le docteur Blifil étoit un de ceux qui cultivoient le plus M. Alworthy. Cet homme avoit eu le malheur de perdre le fruit de beaucoup de talents par l'opiniâtreté d'un pere à vouloir lui faire embrasser une profession absolument contraire à son goût. Le docteur, par pure obéissance, s'étoit donc appliqué, ou plutôt avoit feint de s'appliquer à la médecine : car de tous les livres ceux qui concernent cette matiere étoient ceux qu'il connoissoit le moins ; et, malheureusement pour lui, le docteur étoit en effet parvenu à pouvoir mériter ce titre en toute espece de science, excepté celle qui pouvoit le

mettre à son aise ; et le pauvre homme, après avoir attrapé quarante ans, se voyoit dans la dure nécessité de vivre aux dépens d'autrui.

Un convive de cette espece étoit sûr d'être bien accueilli chez M. Alworthy, auprès de qui l'infortune vertueuse étoit toujours recommandable. Ajoutons à ceci que le docteur paroissoit avoir un grand fonds de religion, et que par cet endroit seul il avoit droit de plaire également à M. Alworthy et à miss Brigitte, qui possédant les matieres de controverse au point d'avoir souvent embarrassé tous les ministres des environs, trouvoit un singulier plaisir à les agiter avec lui, et bien plus encore à la façon polie dont le docteur savoit presque toujours la faire briller, en paroissant céder à la force des arguments qu'elle lui opposoit.

Il s'apperçut bientôt qu'il commençoit à plaire à miss Brigitte : son amour

propre en fut d'abord flatté ; mais un ressouvenir cruel empoisonnoit toute sa joie : il étoit marié depuis dix ans, et séparé de sa femme ; et ce fatal secret étoit connu de M. Alworthy !

A force de rêver à son malheur, il se rappella qu'il avoit un frere, grand garçon bien bâti, âgé d'environ trente-cinq ans, d'une physionomie un peu dure, et nullement adoucie par une large balafre qu'il avoit au front, car il étoit officier réformé, mais qui, à tout prendre, étoit pourtant assez agréable quand il étoit de bonne humeur. Son éducation avoit été soignée, ainsi que celle du docteur, attendu que leur pere avoit destiné ce second fils à l'état ecclésiastique. Mais le vieux bonhomme ayant cessé de vivre avant que son cadet eût pris les ordres, le jeune écolier, qui avoit toujours eu un goût décidé pour la guerre, n'avoit pas balancé un instant à préférer la com-

mission du roi à celle de son évêque.

Il étoit parvenu par grades au poste de capitaine de dragons, lorsqu'une querelle qu'il avoit eue avec son colonel l'avoit forcé de se défaire de sa compagnie. Depuis sa retraite il s'étoit jetté, par forme d'amusement, dans l'étude des matieres de religion, et ne pouvoit par conséquent être soupçonné d'attachement pour les sentiments à la mode.

Ce personnage étoit, selon toute apparence, très propre à réussir auprès d'une femme du caractere de miss Brigitte : le docteur le sentit, et se détermina à l'amener sur la scene. Il n'aimoit pourtant pas excessivement son frere ; et les bienfaits que lui-même avoit reçus de M. Alworthy méritoient sans doute plus de reconnoissance. Quel pouvoit donc être son but?

Étoit-il de ces gens qui se plaisent autant à faire le mal, que d'autres à

faire le bien ? ou du nombre de ceux qui ne pouvant commettre un larcin par eux-mêmes, sentent du moins quelque plaisir en y participant par leurs conseils ? ou enfin (car l'expérience du monde rend cette derniere conjecture assez probable) trouvons-nous réellement quelque plaisir à élever nos proches, quelque peu chers qu'ils nous soient d'ailleurs ?

Mais quel que fût le motif du docteur, il suffit de savoir qu'il y tint fermement ; qu'il ne tarda pas à introduire son frere dans le château ; et qu'à peine le militaire y avoit passé huit jours, que le docteur eut tout lieu de s'applaudir de la finesse de son discernement. Il est vrai que le capitaine avoit jadis lu son Ovide, qu'il savoit le mettre en pratique auprès des femmes, et que son charitable frere avoit eu soin de le mettre au fait du local.

CHAPITRE IX.

Amours raisonnables.

Miss Brigitte, à qui les vues du capitaine ne furent pas long-temps douteuses, et qui sentoit combien son but étoit légitime, n'en fut ni honteuse ni effrayée : elle avoit pourtant le goût extrêmement délicat ; mais les charmes de la conversation de son amant n'avoient pas tardé à lui faire oublier ce que le premier coup-d'œil lui avoit montré de peu prévenant dans sa figure. Le capitaine, de son côté, calculoit les avantages solides qu'il pouvoit rencontrer dans ce mariage, et s'embarrassoit peu des autres, qu'il croyoit dignes de n'occuper que les amants vulgaires. Pour n'en pas imposer au lecteur, disons-lui nettement que le capitaine, depuis son arrivée au château, ou, pour le moins, depuis l'instant que son frere lui avoit fait

quelques ouvertures de son projet, étoit déja très amoureux, c'est-à-dire, de la maison de M. Alworthy, de ses jardins, de ses terres, et de ses riches possessions.

Comme M. Alworthy avoit déclaré au docteur qu'il ne se remarieroit jamais, et qu'il lui avoit laissé pressentir que son intention étoit d'instituer pour son héritier l'un des enfants que sa sœur pourroit avoir; le docteur et son frere crurent faire une très bonne action en se hâtant de contribuer à donner l'être à une créature qui devoit se voir si libéralement partagée des dons de la fortune.

On vient de voir que cette même fortune étoit si propice aux louables intentions du capitaine, que, tandis qu'il dressoit son plan d'attaque vers miss Brigitte, cette demoiselle nourrissoit dans son cœur les mêmes intentions et les mêmes desirs, n'ayant, de

son côté, d'autre crainte que celle de laisser trop éclater ses sentiments aux yeux du capitaine, et voulant pourtant en laisser assez entrevoir pour l'encourager dans son entreprise. Cette conduite devoit réussir avec un homme à qui rien n'échappoit ; aussi réussit-elle.

Mais si le capitaine étoit comblé du succès de ses espérances auprès de miss Brigitte, il n'étoit pas sans inquiétude du côté de M. Alworthy. Quel que fût le désintéressement de ce seigneur, le capitaine imaginoit qu'il en seroit de lui comme de tous les autres hommes ; et qu'un mariage si disproportionné pour la sœur ne pourroit certainement plaire au frere. Il se détermina donc à ne laisser échapper aucune occasion de marquer en secret sa tendresse à miss Brigitte, sauf à être toujours sur ses gardes en présence de M. Alworthy; et cette regle de conduite

qui fut très approuvée par le docteur, eut toute la réussite que l'un et l'autre en attendoient. En moins d'un mois le capitaine et miss Brigitte étoient mari et femme, sans que M. Alworthy se doutât seulement qu'ils s'aimassent.

CHAPITRE X.

Matieres prévues.

Les nouveaux époux et le docteur étoient également contents ; mais il falloit rompre la glace avec M. Alworthy, et personne n'osoit l'entreprendre : le docteur enfin s'en chargea. Un jour que ce bon seigneur se promenoit dans son jardin, le docteur, après avoir monté son visage sur le ton sérieux et affligé, lui fit part de cette nouvelle, qu'il feignoit de n'avoir apprise que dans l'instant même, et termina son discours par protester à M. Alworthy qu'il étoit si indigné de l'audace de son frere, que, dût-il vivre

cent ans, il ne le reverroit jamais que pour lui reprocher son crime.

Mais M. Alworthy étoit trop philosophe pour qu'un événement de cette nature pût troubler sa tranquillité. Il se rappella que sa sœur étoit plus que d'âge à faire un choix, et que l'époux qu'elle avoit pris étoit d'une naissance à ne point la faire rougir : il se plaignit seulement, mais avec modération, de n'avoir pas été consulté par elle dans une affaire d'où dépendoit le bonheur de sa vie ; et finit par assurer le docteur que, pourvu que les nouveaux époux fussent également satisfaits de leur sort, il ne conserveroit contre eux aucune ombre de ressentiment.

Celui-ci, quoiqu'intérieurement au comble de ses vœux, exagéra la générosité de M. Alworthy autant que l'ingratitude de son frere; et s'emporta au point que ce seigneur eut toutes

les peines du monde à l'appaiser, et à obtenir de lui la grace du capitaine.

Le docteur céda enfin, et n'eut rien de plus pressé que d'aller faire part à son frere du succès de son ambassade.

CHAPITRE XI.

Conclusion du premier livre.

J'AI lu, je ne sais où, que l'un des bons conseils que laissa le diable à ses disciples, en prenant congé d'eux, étoit celui-ci : « Quand vous serez mon-« tés où vous aurez voulu atteindre, ren-« versez d'un coup de pied l'échelle » ; c'est-à-dire en bon françois, dès que tu seras sûr de ta fortune, quel que soit l'ami qui te l'ait procurée, hâte-toi de t'en défaire.

Soit que le capitaine connût ou non cette maxime, il n'est pas moins certain qu'il se hâta d'agir en conséquence. Il ne fut pas plutôt paisible

possesseur de miss Brigitte, et parfaitement réconcilié avec M. Alworthy, que son refroidissement pour le docteur frappa les yeux les plus indifférents, et fit des progrès si rapides, qu'il dégénéra bientôt en mépris.

Le docteur, qui s'en apperçut des premiers, ne put s'empêcher de lui en porter secrètement quelques plaintes : mais il n'en eut d'autre réponse, sinon que, s'il n'étoit pas content des égards qu'on avoit pour lui dans le château, il étoit maître de se choisir une retraite plus à son gré.

Ce conseil fraternel accabla le docteur. Rien en effet ne déchire plus vivement le cœur humain, que l'ingratitude de ceux en faveur desquels nous nous sommes rendus coupables. Lorsqu'en faisant le bien nous trouvons des ingrats, le seul plaisir de l'avoir fait nous offre du moins un motif de consolation : mais comment se consoler

des procédés insultants d'un obligé, lorsque notre cœur nous reproche sans cesse de nous être rendus criminels pour un sujet qui n'en étoit pas digne ?

Quoi qu'il en soit, les choses furent poussées au point que M. Alworthy lui-même voulut savoir du capitaine en quoi le docteur avoit pu l'offenser ; et ce frere dénaturé eut l'ame assez vile pour révéler la turpitude de son frere, en avouant qu'il ne pouvoit lui pardonner de l'avoir induit à tromper un beau-frere qu'il aimoit et respectoit autant que M. Alworthy.

Mais ce dernier pensoit trop noblement pour adopter une pareille excuse, et marqua tant de mépris pour les personnes incapables d'oublier une offense, que le capitaine, feignant enfin de céder à la force de ses raisonnements, consentit à se raccommoder avec son frere.

Quant à miss Brigitte, qui étoit en-

core dans le premier mois de son mariage, elle n'imaginoit seulement pas que son époux pût avoir tort. Mais malgré la réconciliation des deux freres, le même fiel n'en fermenta pas moins dans le cœur du cadet, qui fit naître tant d'occasions d'en donner secrètement des preuves au docteur, que ce malheureux, ne pouvant plus vivre au château, se détermina à affronter tous les désagréments qu'il envisageoit dans le monde, plutôt que de supporter plus long-temps les mauvais procédés d'un frere qu'il gémissoit d'avoir si bien servi.

Il s'en alla droit à Londres, où il mourut peu de temps après de chagrin: espece de maladie qui tue bien plus de gens que l'on ne pense, et dont la cure tiendroit une place honorable dans nos papiers publics, si messieurs les médecins avoient appris à la guérir.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

Contenant divers événements arrivés pendant les deux premieres années après le mariage du capitaine Blifil avec miss Brigitte Alworthy.

CHAPITRE PREMIER.

Délicatesse du capitaine au sujet des bâtards. Grandes découvertes de Débora Wilkins.

Huit mois après la célébration des noces, miss Brigitte Alworthy, à la suite d'un saisissement, se trouva mere d'un gros garçon qui se portoit très bien.

La naissance d'un héritier né d'une sœur chérie, en comblant M. Alworthy de la joie la plus vive, ne diminua pourtant rien de la tendre affection qu'il portoit au petit enfant trouvé, dont il avoit été le parrain, auquel il

avoit donné le nom de Thomas (celui de son propre patron), et qu'il n'avoit jamais manqué d'aller voir au moins une fois le jour, depuis qu'il le faisoit nourrir au château.

Il proposa même à sa sœur de faire élever son fils avec le petit Tom (1); et elle y consentit, quoiqu'avec quelque répugnance, car elle avoit réellement beaucoup de complaisance pour son frere. De là venoit, sans doute, qu'elle avoit toujours eu plus de bontés pour cet orphelin que les femmes d'une vertu rigide n'en ont d'ordinaire pour ces sortes d'enfants, qui, tout innocents qu'ils sont de la foiblesse de leurs meres, sont souvent regardés comme de vivants trophées de l'incontinence.

Le capitaine ne supporta pas si aisément ce qu'il regardoit comme une véritable foiblesse dans M. Alworthy. Il tenta même plus d'une fois, en jet-

(1) Abréviation de Thomas.

tant adroitement des scrupules dans l'ame de son beau-frere, de lui ouvrir les yeux sur un attachement qui pouvoit être mal interprété par les rigoristes, et par conséquent nuire à la réputation du monde la mieux établie. Mais M. Alworthy, dont rien n'étoit capable d'ébranler les principes (la charité en étoit la base), lui répondit si vertement sur cet article, que le capitaine conçut qu'il falloit se taire et renfermer dans son cœur des sentiments de jalousie qu'il n'avoit pu cacher.

Mais tandis qu'il rongeoit son frein, la dame Débora venoit de faire une découverte qui, par ses suites, menaçoit d'être plus fatale pour le pauvre Tom que tous les arguments du capitaine.

Soit que l'insatiable curiosité de cette femme l'eût poussée à cette recherche, soit qu'elle ne s'y fût appliquée que pour se mettre d'autant plus dans les bonnes graces de sa maîtres-

se, il n'est pas moins vrai qu'elle étoit parvenue à découvrir enfin quel étoit le pere du petit Tom.

Le lecteur se ressouviendra sans doute que Jenny Jones avoit passé quelques années chez un maître d'école qui s'étoit plu à lui enseigner le latin; et qui, enfin, en avoit fait une écoliere plus savante que son maître même. Il est vrai que cet homme, quoique d'une profession où la science paroît être nécessaire, n'en étoit pas moins ignorant. C'étoit un des meilleurs chrétiens du canton, un vrai Roger Bontemps, que tous les gentilshommes des environs aimoient à voir à leur table, et qui, par conséquent, avoit peu d'écoliers, de sorte que, sans l'office de clerc de la paroisse, celui de barbier, et dix livres sterling qu'il recevoit chaque année, à Noël, du généreux M. Alworthy, le pauvre Partridge (c'étoit son nom) n'eût pas été

fort à son aise. Il avoit pris femme dans la cuisine de M. Alworthy, et l'avoit épousée pour sa fortune, c'est-à-dire pour une dot d'environ vingt livres sterling qu'elle y avoit amassée; au demeurant, laide, méchante, et qui s'étoit bientôt rendue plus redoutable dans l'école, et par-tout ailleurs, que son mari lui-même.

Dix ans s'étoient passés depuis ce mariage; Partridge n'en avoit pas encore trente, et sa femme n'étoit pas encore mere. De là mille especes de tribulations pour notre pédagogue: sa jalouse moitié souffroit à peine qu'il envisageât d'autres femmes qu'elle; la moindre politesse de la part de son époux à ses voisines suffisoit pour la mettre en fureur. De là encore, le soin qu'elle avoit toujours eu de n'avoir dans sa maison que des servantes très maussades, de ces filles, en un mot, dont la figure est presque caution de la vertu.

Jenny, quoique jeune, étoit de ce nombre, nous l'avons déja insinué; elle étoit d'ailleurs extrêmement modeste, qualité très recommandable auprès des femmes jalouses : aussi avoit-elle passé quatre ans entiers chez Partridge sans avoir inspiré l'ombre même du soupçon à sa maîtresse, qui, loin de la regarder comme un objet de tentation pour son mari, n'avoit même pas trouvé mauvais qu'il la mît au nombre de ses disciples.

Mais il en est de la jalousie comme de la goutte : quand ces sortes de maladies sont dans le sang, rien n'en peut prévenir les accès; un rien suffit pour les produire, et presque toujours lorsqu'on s'y attend le moins. C'est ce qui étoit arrivé à madame Partridge. Après avoir souffert pendant quatre ans que son mari enseignât cette fille sans en avoir conçu le moindre ombrage, un jour qu'elle étoit entrée dans l'école

où cette fille lisoit tandis que son maître étoit appuyé sur elle, Jenny Jones, à la vue de sa maîtresse, s'étoit levée brusquement de sa chaise avec un air de confusion qui n'avoit paru que trop suspect ; et madame Partridge, ayant alors ouvert les yeux sur les complaisances de son mari pour cette jeune fille, n'avoit attendu, pour éclater, qu'une occasion que le hasard fit bientôt naître. Partridge et sa femme étant à table, et le pédagogue ayant demandé à boire à Jenny, s'étoit exprimé en ces termes : « Da mihi aliquid potum ». La pauvre fille, à ce mauvais latin, n'avoit pu s'empêcher de sourire ; et alors sa maîtresse, ayant interprété ce sourire conformément à ses idées, après lui avoir fait voler son assiette à la tête, l'avoit poursuivie, le couteau à la main, jusques dans la rue, en l'accablant des noms les plus infâmes.

C'est ainsi que Jenny étoit sortie de

chez Partridge, qui, pour faire sa paix avec sa femme, s'étoit cru obligé de convenir (en niant pourtant formellement qu'il fût question d'amour entre eux) que Jenny étoit devenue obstinée et impertinente depuis qu'elle s'étoit imaginé en savoir autant et peut-être plus que son maître.

Cette docilité de l'époux, jointe à quelques caresses de surérogation, avoit tellement calmé l'épouse, que plusieurs mois s'étoient passés entre eux dans la tranquillité la plus profonde; quand le babil d'une vieille commere vint tout-à-coup la troubler de nouveau, en apprenant à madame Partridge, et l'accouchement de Jenny, et tout ce qui venoit d'arriver au château.

Jamais incendie ne fut plus prompt, et n'eut de suites plus terribles. Madame Partridge, après avoir calculé sur ses doigts, croit que l'enfant peut

avoir été fait chez elle ; ses anciens soupçons renaissent, et se changent en certitude : son mari n'a laissé partir Jenny que pour tromper d'autant mieux sa femme ; peut-être même étoit-il déja dégoûté de cette fille, et avoit-il saisi l'occasion de s'en débarrasser : Partridge n'est donc qu'un traître, un perfide, un monstre digne des plus affreux supplices... A ces mots, elle vole chez elle : ses mains, ses dents, sa langue, tombent et agissent à la fois sur le pacifique époux, qui, tout étourdi de l'orage, laisse le temps à l'amazone de le couvrir et de plaies et de sang ; mais qui, réveillé par la douleur et la violence des coups, quitte la défensive, se saisit des bras de son épouse, et lui fait enfin sentir toute la vigueur des siens.

Le bruit attire les voisins. Madame Partridge, échevelée, et couverte du sang de son mari, ne manque pas de

s'évanouir : toutes les femmes la secourent. Elle ouvre enfin un œil mourant, pour accuser Partridge d'avoir voulu l'assassiner, après avoir déshonoré son lit : de là, grande rumeur, grand scandale dans la paroisse.

Le pauvre Partridge montre en vain les preuves sanglantes de l'aménité du caractere de son épouse ; toutes les femmes le condamnent, tous les hommes l'exhortent à vivre mieux à l'avenir : chacun retourne enfin chez soi, et laisse les deux conjoints vis-à-vis l'un de l'autre.

CHAPITRE II.

Suite du précédent.

DÉBORA ne fut pas la derniere à être instruite des particularités de cette aventure. Elle avoit trop pénétré les sentiments du capitaine Blifil à l'égard du petit Tom Jones, pour perdre l'occasion de se concilier les bonnes gra-

ces de ce nouveau maître, en lui donnant des armes propres à combattre l'extrême attachement de M. Alworthy pour le prétendu orphelin.

Le capitaine, en bon politique, ne parut que médiocrement flatté de cette confidence, mais ne se promit pas moins d'en faire usage dès qu'il en croiroit l'occasion favorable.

Elle se présenta environ un mois après dans une grande conversation qu'il eut sur la charité, en se promenant avec M. Alworthy. Le capitaine y soutenoit, contre le sentiment de son beau-frere, que la charité cessoit d'être vertu et devenoit foiblesse, dès qu'elle s'étendoit jusques sur des sujets dont les mœurs corrompues avoient droit d'exciter l'indignation plutôt que la pitié. Un homme comme Partridge, par exemple (ajouta-t-il avec un sang froid réfléchi), paroîtra-t-il à tous les yeux un digne objet de charité?

M. Alworthy marqua quelque surprise au nom de Partridge, et bien plus encore, lorsqu'après avoir prié le capitaine de s'expliquer, il eut appris que cet homme étoit le pere du jeune orphelin.

Débora fut d'abord appellée : elle eut ordre de se rendre de nouveau sur les lieux; d'y faire de plus amples informations; et au cas que Partridge se trouvât réellement coupable, de le faire citer juridiquement au tribunal de M. Alworthy, alors juge de paix du canton.

Il est bon de savoir que la femme de Partridge, après le grand combat dont nous avons parlé dans le dernier chapitre, avoit constamment refusé toute espece d'accommodement avec son mari, à moins qu'il ne s'avouât coupable du crime dont elle prétendoit avoir eu la certitude; et que Partridge, soit par foiblesse, soit par crainte, ou

purement pour le bien de la paix, avoit fait cet aveu, sous condition expresse qu'elle ne lui en parleroit jamais.

La vigilante Débora, informée de cette circonstance, courut chez cette femme, lui promit la protection de M. Alworthy, l'assura même de la sienne, et, après lui avoir protesté que la punition de son mari ne nuiroit en rien au bien de ses affaires, non plus qu'à sa famille, détermina madame Partridge à soutenir en jugement tout ce qu'elle venoit de lui avouer en particulier.

Les parties assignées en conséquence, c'est-à-dire Partridge et sa femme, comparurent au tribunal de M. Alworthy. L'époux prétendit en vain réclamer contre l'aveu fait à sa femme, en faveur des motifs qui le lui avoient arraché : tout ce qu'il put obtenir fut de faire renvoyer la cause

à trois jours, après avoir supplié M. Alworthy de faire appeller Jenny Jones pour lui être confrontée, et se croyant très sûr que cette fille lui rendroit toute son innocence.

M. Alworthy quoiqu'indigné contre Partridge, qu'il avoit tout lieu de regarder comme coupable, étoit un juge trop integre pour refuser d'entendre tous les témoins qu'un accusé pouvoit citer pour sa défense. Un messager fut dépêché pour chercher et amener Jenny au château. Mais son voyage fut inutile : il rapporta que cette fille, depuis quelques jours, avoit abandonné le lieu de sa retraite, pour suivre un officier qui venoit d'y faire recrue.

Cette nouvelle acheva de décider le juge : la déposition d'un pareil témoin ne pouvoit être regrettée. Partridge, malgré ses pleurs et ses protestations, fut déclaré coupable, par conséquent indigne à l'avenir des bienfaits de M.

Alworthy, et chassé pour jamais du château.

Sa femme ne tarda pas à connoître que Débora l'avoit trompée, et à se repentir amèrement du témoignage qu'elle avoit porté contre son mari : mais il étoit trop tard ; il fallut se soumettre à son sort, qui devint bientôt déplorable.

Partridge n'étoit déja que trop paresseux ; le désespoir le rendit insensible. Son école fut bientôt déserte ; la misere l'assaillit de toutes parts : sans quelques charités secretes, dont le lecteur n'aura pas de peine à présumer la source, sa femme et lui seroient morts de misere.

La jalouse Partridge ne tarda pas de succomber à tant de maux ; et son mari, n'ayant plus rien qui l'arrêtât dans le canton, prit le parti d'aller chercher fortune ailleurs.

CHAPITRE III.

Changement de scene.

QUOIQUE le capitaine Blifil fût ainsi parvenu à perdre totalement le pauvre Partridge, il n'avoit pourtant point atteint le but auquel il aspiroit le plus : le petit Tom étoit encore dans le château ; M. Alworthy l'aimoit toujours : il sembloit même que la sévérité dont il avoit usé envers le pere eût ajouté à la tendresse qu'il avoit déja pour le fils. Cette remarque acheva d'aigrir la bile du capitaine : tout ce que donnoit son beau-frere étoit à ses yeux autant de diminué sur un bien qu'il regardoit déja comme le sien propre.

Il s'en falloit beaucoup, sur cet article ainsi que sur bien d'autres, que sa femme pensât de même. Depuis les premiers transports de leur tendresse, elle s'apperçevoit chaque jour d'un nouveau déchet dans les attentions et

dans les complaisances qu'il avoit eues pour elle. L'air rêveur et soucieux, le ton sec et dur, le propos impératif, tout enfin ne lui montroit plus dans cet époux qu'un maître despotique, et dont l'ingratitude étoit digne de son mépris.

L'orgueil a les yeux fins : le capitaine démêla aisément les sentiments de son épouse, et en fut d'autant plus humilié, qu'il ne pouvoit intérieurement l'accuser d'injustice ; le dégoût qu'il avoit conçu pour elle n'en devint que plus grand. Du dégoût à la haine, il ne restoit qu'un pas à faire ; il fut bientôt franchi.

A dater de cet instant, le commerce qu'ils eurent ensemble ne consista plus que dans la façon de se prouver leur haine réciproque, de maniere pourtant (et ce par différents motifs) à n'en laisser rien transpirer aux yeux de M. Alworthy. Madame Blifil, en con-

séquence, redoubla de tendresse pour le petit Tom Jones, et lui prodigua les mêmes caresses qu'à son propre enfant.

CHAPITRE IV.

Recette infaillible pour regagner l'affection d'une épouse, même dans les cas les plus désespérés.

Le capitaine se consoloit des mauvais quarts-d'heure qu'il passoit le moins qu'il pouvoit avec son épouse, dans la contemplation et dans le calcul des richesses immenses qu'il comptoit recueillir au décès de M. Alworthy.

Il visitoit, toisoit secrètement, estimoit tout, projettoit des changements, des réparations, des agrandissements, tant au château qu'aux jardins et au parc. Ces utiles amusements occupoient presque tout son loisir ; et il étoit enfin parvenu à dresser un plan conforme à ses projets, et pour l'exé-

cution duquel il ne manquoit plus qu'une bagatelle, c'est-à-dire le prompt trépas de M. son beau-frere.

C'est au milieu de ces riantes spéculations, qu'un accident très imprévu vint tout-à-coup en interrompre et en borner le cours: Toute la malignité de la fortune ne pouvoit en imaginer un plus cruel et plus propre à renverser tous les desseins et les plans de notre homme. Mais (pour ne point tenir le lecteur trop en suspens) c'est à l'instant même où il dévoroit par avance la succession de son beau-frere, que le pauvre capitaine .... mourut subitement d'une attaque d'apoplexie. Grand exemple de cette vérité si vivement exprimée dans ce passage d'Horace:

Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus, et sepulcri
Immemor struis domos.

Ce qu'on pourroit, je crois, para-

phraser ainsi en françois : « Mortel « aveugle ! tu prépares les matériaux « les plus précieux pour te faire un pa- « lais, quand le pic et la bêche te sont « seuls nécessaires. Qu'as-tu besoin « d'un logement de cinq cents pieds « sur cent ? songe à celui de six sur « deux ! ».

M. Alworthy, sa sœur, et une autre dame, étoient dans la salle à manger lorsqu'on vint leur apprendre ce tragique événement. M. Alworthy en fut véritablement affligé; et madame Blifil, après un long évanouïssement, fit retentir les voûtes du château des sons aigus de sa douleur. Tout cela étoit dans l'ordre ; elle n'étoit pas femme à y manquer : aussi rendit-on exactement à la mémoire de ce cher époux tous les devoirs que la coutume et la décence la plus rigide exigeoient de sa veuve.

Ce second livre, quoique court,

sera pourtant, avec la permission du lecteur, terminé à cette époque. Nous lui épargnerons même le détail de ce qui s'est passé dans la famille de M. Alworthy, pendant le cours des douze années qui suivirent la mort du capitaine Blifil, dans la juste impatience d'amener plutôt sur la scene le vrai héros de cette histoire, que nous allons enfin trouver âgé d'environ quatorze ans.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

Contenant ce qui s'est passé de remarquable chez M. Alworthy pendant le cours de deux années, c'est-à-dire depuis que Tom Jones eut atteint l'âge de quatorze ans jusqu'à seize.

CHAPITRE PREMIER.

Peu de choses, mais nécessaires.

Dans la résolution où nous sommes, en écrivant cette histoire, de ne flatter personne et de laisser à la vérité seule le soin de guider notre plume, nous nous voyons forcés de présenter ici notre héros d'une façon bien moins avantageuse que nous ne l'eussions souhaité. Il faut donc l'avouer de bonne grace : Tom Jones, en grandissant, n'avoit pas donné bonne opinion de ce qu'il seroit un jour, et étoit regardé,

dans toute la famille de M. Alworthy, comme ce qu'on appelle vulgairement un très mauvais sujet.

Le mal de l'aventure, c'est que plus d'une raison fondoit et justifioit le jugement que l'on portoit de lui. Son penchant au libertinage s'étoit manifesté dès l'enfance : il avoit, par exemple, été déja convaincu d'avoir volé du fruit dans un verger voisin, un canard chez un fermier, et une balle de paume dans la poche de M. Blifil.

Les vices du petit Jones se grossissoient encore aux yeux des spectateurs même les plus indifférents, à côté des vertus du jeune M. Blifil. Tout retentissoit des louanges de ce dernier ; on ne promit jamais tant à son âge : il étoit sobre, posé, pieux, et beaucoup plus discret que ne le sont bien d'autres à quarante ans ; on l'aimoit, en un mot, autant que l'on haïssoit Jones ; et l'on blâmoit M. Alworthy de

souffrir que son neveu fût élevé avec un petit vaurien, dont l'exemple pouvoit être si contagieux.

Une petite aventure qui arriva alors peindra mieux le caractere de nos deux condisciples, que tout ce que nous pourrions en dire.

Tom, qui, tout méchant qu'il est, est le héros de notre histoire, dans tout le domestique de la famille n'avoit qu'un seul ami. C'étoit un garde-chasse qui, ainsi que lui, ne valoit pas grand'chose; dont les notions sur la différence du tien et du mien n'étoient pas plus étendues que celles de Tom lui-même, et que l'on soupçonnoit, avec quelque espece de fondement, de n'avoir pas peu servi à engager notre orphelin dans les mauvaises actions que nous venons de rapporter. Ce qu'il y a de sûr c'est que le canard et les fruits dérobés avoient été portés chez lui, et que sa famille en avoit profité. Ce

qu'il y a encore d'aussi certain, c'est que Jones seul fut accusé et convaincu du vol, et qu'il en porta seul et la peine et le blâme, ainsi que dans l'occasion suivante.

Le petit Tom étoit à la chasse avec ce même garde, lorsqu'une compagnie de perdrix qu'il avoit fait lever sur les terres de M. Alworthy, alla se remettre sur le territoire d'un gentilhomme du voisinage.

M. Alworthy avoit expressément défendu au garde, sous peine d'être renvoyé, de suivre le gibier sur les terres de ses voisins, et notamment sur celles du gentilhomme en question, plus jaloux mille fois de sa chasse, qu'un Espagnol ne l'est de sa maîtresse. Cependant les instances de Jones, jointes au penchant naturel du garde, l'emporterent sur les défenses de M. Alworthy: ils passerent les bornes fatales, et tuerent une perdrix. Malheu-

reusement pour eux, le gentilhomme, qui ne dormoit jamais, et qui n'étoit pas loin, étoit accouru au coup, avoit pris Tom sur le fait, et cherché vainement le garde, qui s'étoit caché dans l'épaisseur d'un buisson voisin.

M. Alworthy avoit été averti du crime, dont on demandoit une vengeance éclatante contre les deux coupables. Quoiqu'on n'en eût attrapé qu'un, on avoit très distinctement entendu deux coups de fusils : ainsi c'étoit au criminel saisi à dénoncer son complice.

Interrogé sur ce forfait, Tom avoua ingénument la vérité, et prétendit seulement qu'il avoit cru pouvoir suivre une couvée appartenant à M. Alworthy, puisqu'elle étoit originaire de son territoire ; mais il nia si fermement (quoiqu'après avoir un peu hésité) qu'il eût aucun compagnon avec lui, que M. Alworthy l'en auroit cru sans

doute, si le gentilhomme et son laquais n'eussent persisté avec serment dans leur accusation.

Le garde-chasse, dont la réputation étoit déjà plus que suspecte, fut mandé sur-le-champ. Mais, sûr de la parole que Jones lui avoit donnée de tout prendre sur son compte, il protesta, sans balancer, qu'il étoit innocent.

Mais M. Alworthy, après avoir vivement pressé Jones de confesser la vérité d'un fait qu'il étoit résolu d'approfondir, indigné enfin d'une obstination dont il n'étoit pas la dupe, le renvoya avec colere, en lui donnant jusqu'au lendemain matin pour faire ses réflexions, et en l'avertissant qu'un autre juge plus sévere iroit alors l'interroger.

Le pauvre Tom dormit très peu. Sa plus grande terreur n'étoit pas celle du châtiment; il craignoit d'être trahi par son courage, et de se voir forcé

de manquer à ce qu'il avoit promis au garde-chasse, dont la fortune dépendoit de sa fermeté.

Dès le matin, le révérend M. Tuakum, à qui M. Alworthy avoit confié l'éducation des deux jeunes gens, vint gravement renouveller l'interrogatoire de la veille, et reçut les mêmes réponses, dont le résultat fut une correction si sanglante, que tout autre que Jones y eût sans doute succombé. Il la soutint avec constance, très déterminé à se voir écorcher vif, plutôt que de trahir son ami.

M. Alworthy, qui s'apperçut bientôt, par les discours du précepteur outré de n'avoir pu parvenir à vaincre son disciple, que cet homme avoit poussé la sévérité au-delà de ses intentions, finit par plaindre le petit orphelin, par croire que le gentilhomme accusateur pouvoit s'être trompé, et que le domestique de celui-ci pouvoit n'avoir parlé

que par complaisance pour son maître. Et comme la cruauté, ainsi que l'injustice, étoient deux idées dont ce digne seigneur étoit incapable de supporter un seul instant le sentiment intérieur, il envoya appeller Jones, auquel il dit, après quelques exhortations aussi tendres que sinceres : Je suis maintenant convaincu, mon cher enfant, de l'injustice de mes soupçons, et bien fâché de la punition rigoureuse qu'ils vous ont attirée. Il lui donna ensuite, par forme de réparation, un petit cheval, en lui répétant combien il avoit de regret d'avoir agi si rigoureusement.

Cet excès de bonté pénétra Jones. Plus accablé de la générosité de M. Alworthy, que des coups de fouet de Tuakum, il se précipita aux pieds de son bienfaiteur : Ah ! monsieur, ah ! monsieur, lui dit-il en pleurant, votre bonté m'accable ! et d'autant plus que

je m'en trouve indigne... Cédant alors au sentiment qui l'animoit, Tom alloit tout avouer à M. Alworthy, lorsque le bon génie du garde-chasse lui remit devant les yeux toutes les conséquences de cet aveu ; et cette seule considération lui ferma dans l'instant la bouche.

Tuakum épuisa sa rhétorique pour dissuader M. Alworthy d'une clémence qu'il croyoit déplacée, en insinuant qu'une seconde correction arracheroit probablement la vérité de la bouche du coupable. Cet avis fut rejetté. Il n'a déja que trop souffert, répondit M. Alworthy, même en le supposant tel ; et dans ce cas, je le crois pardonnable, puisque l'honneur seul a pu l'engager à se taire.

L'honneur ! s'écria Tuakum, avec chaleur : pur entêtement, pure obstination ! l'honneur peut-il inspirer un mensonge ! l'honneur peut-il subsister

indépendamment de la religion ?

Ce discours se tenoit à table, vers la fin du dîner, en présence d'un troisieme personnage qui y prit part, et qu'avant d'aller plus loin il faut faire connoître au lecteur.

CHAPITRE II.

Caracteres de M. Square le philosophe, et de M. Thwackum le puritain.

Ce convive, qui depuis quelque temps demeuroit chez M. Alworthy, se nommoit Square : ses talents n'étoient pas du premier ordre ; mais une éducation savante y avoit suppléé. Il étoit fort versé dans l'étude des anciens, savoit par cœur son Aristote et son Platon, avoit cherché à se former sur ces grands modeles ; mais, toujours platonicien pour la morale, il étoit souvent péripatéticien pour la religion.

Quoiqu'il eût établi sa morale sur celle de Platon, M. Square s'accordoit

assez avec les opinions d'Aristote, lorsqu'il le regardoit plutôt comme philosophe que comme législateur; et ce dernier sentiment l'avoit amené, par degrés, au point de n'envisager les vertus que comme des matieres de théorie.

Tuakum et lui ne se rencontroient guere sans disputer. Eh! pouvoient-ils être d'accord? leurs principes étoient diamétralement contraires. Square étoit convaincu que toutes les vertus étoient dans la nature, et qu'il en étoit des vices de l'ame comme de la difformité des corps. Tuakum tenoit, au contraire, que l'ame humaine, depuis la chûte du premier homme, n'étoit plus qu'une sentine d'iniquités Ils ne s'accordoient que dans un seul point; c'est que le mot bonté n'entroit jamais dans leurs disputes. Le premier ne jugeoit de toutes les actions que par la regle inaltérable du droit et l'éternelle

convenance des choses; l'autre ne connoissoit d'autres loix que celles de l'expresse autorité.

Après ce léger crayon de leur caractere, le lecteur est prié de se rappeller que le ministre avoit cru accabler M. Alworthy, en lui demandant si l'honneur pouvoit subsister indépendamment de la religion?

Square se chargea de la réponse, qui produisit une longue dispute que je crois devoir supprimer, et sur laquelle les deux champions s'escrimeroient peut-être encore, sans un incident qui vint tout-à-coup les interrompre.

CHAPITRE III.

Apologie nécessaire pour l'auteur. Incident trivial qui peut-être en a aussi besoin.

Je dois encore, avant d'aller plus loin, supplier le lecteur de ne pas craindre que mon but soit d'offenser per-

sonne, et sur-tout ceux qui ont le bonheur d'être attachés à la religion ainsi qu'à la vertu : loin de vouloir jetter un ridicule mal fondé sur ce qui seul est capable de purifier et ennoblir le cœur de l'homme, mon but ne tend qu'à démasquer les sectateurs outrés de deux systêmes mal conçus, par conséquent plus dangereux en Angleterre, où tout est enthousiasme, que par-tout ailleurs. Ce n'est donc ni la religion ni la vertu que je prétends attaquer ici ; c'est l'abus de l'une et le défaut de l'autre dans deux personnages aussi vains qu'entêtés de l'obscure sublimité de leurs idées. Si Tuakùm avoit moins négligé la vertu et Square la religion dans la composition de leurs différents systêmes, et n'eussent pas exclus du cœur humain tout principe de bonté naturelle, je me serois gardé de les représenter comme deux objets de dérision dans une histoire que je crois pouvoir

enfin poursuivre, après cette déclaration.

L'incident qui mit fin à la contestation rapportée au dernier chapitre n'étoit autre chose qu'une querelle entre M. Blifil et Tom Jones, et dans laquelle ce dernier avoit ensanglanté le nez de son camarade. Le jeu avoit occasionné leur différend. Le sage Blifil s'étoit oublié au point de traiter Tom de vilain bâtard; et l'autre, qui souvent n'étoit pas endurant, y avoit répondu par un vigoureux coup de poing.

Blifil, les yeux en larmes, et le nez en sang, demandoit justice à son oncle, et au redoutable Tuakum; Tom ne s'excusoit que sur l'atrocité de l'insulte, dont Blifil n'avoit eu garde de parler; et M. Alworthy alloit l'absoudre, en lui recommandant plus de modération à l'avenir, lorsque le vindicatif Blifil, obstiné à nier l'injure qu'il avoit faite à Tom, s'écria qu'il n'étoit

pas étonnant qu'un menteur, capable de nier certains faits, sût au besoin en inventer d'autres.

Quels sont, quels sont ces faits? interrompit Tuakum avec chaleur.

Blifil, qui se sentoit soutenu, révéla alors le secret que Tom lui avoit confié la veille, de sa partie de chasse avec le garde.

A ces mots, Tuakum, les yeux étincelants de joie, chanta victoire; et insulta au malheur de Jones, autant qu'à la crédulité de M. Alworthy.

Tom, aux genoux de ce seigneur, ne se fit plus presser d'avouer sa faute. Le mensonge, dit-il, lui étoit aussi odieux qu'à tout autre; mais il avoit cru que l'honneur l'obligeoit de sauver le garde-chasse, et avec d'autant plus de raison, que c'étoit lui-même qui, par ses instances, avoit forcé ce pauvre malheureux d'entrer avec lui sur le territoire du gentilhomme voisin. Il affir-

ma ce fait ; et finit par supplier M. Alworthy de ne punir que le vrai coupable, et de regarder en pitié la famille d'un infortuné dont lui seul avoit causé la perte. Reprenez vos bienfaits, monsieur ! s'écrioit-il encore en pleurant ; je vous ai déja dit que j'en étois indigne ! Ôtez-moi le petit cheval qui fait tous mes plaisirs ; mais pardonnez au pauvre George !

M. Alworthy, après avoir rêvé quelques instants, renvoya les parties, avec ordre de mieux vivre ensemble à l'avenir.

CHAPITRE IV.

Opinions diverses.

Il est assez probable que le jeune Blifil, en dévoilant ainsi un secret qui ne lui avoit été révélé que sous le sceau de la plus intime confiance, épargna à Tom Jones une nouvelle correction, peut-être un peu plus rigoureuse en-

core que la premiere. La circonstance du nez cassé donnoit si beau jeu au débonnaire Tuakum ! mais l'importance de l'autre matiere fit oublier celle-ci : M. Alworthy déclara même qu'à cet égard Tom méritoit plutôt d'être récompensé que puni ; et cette sentence fit tomber les verges de la main du pédagogue.

Mais il n'en disserta pas moins contre une indulgence qu'il regardoit comme criminelle : c'est, disoit-il, encourager le crime, c'est s'en rendre complice, que de ne le point punir. Il s'étendit long-temps sur ce sujet, et notamment sur la correction des enfants : il cita Salomon, les Peres et leurs commentateurs. De là, passant à l'horreur que doit inspirer le mensonge, il prouva à l'assemblée qu'il n'étoit pas moins savant sur ce point que sur l'autre.

Square, après avoir rêvé long-temps, dit qu'il tâchoit en vain d'accorder le

procédé de Jones avec l'idée de la vertu parfaite : il avoua qu'au premier coup-d'œil on trouvoit dans cette action l'air de la fermeté ; mais que la fermeté étant une vertu et la fausseté un vice, il n'étoit pas possible de les allier ensemble. Il termina son discours, dont je ne donne ici que la substance, par dire que la vertu et le vice se trouvant ici confondus, il laissoit aux lumieres de M. Tuakum à décider si quelques coups de fouet seroient absolument inutiles en cette occasion.

Nos deux docteurs étant d'accord pour condamner Jones, ne pouvoient manquer de l'être pour exalter le jeune Blifil. Mettre la vérité au jour, c'étoit, suivant le docteur, remplir le premier devoir d'un homme religieux ; suivant le philosophe, c'étoit éminemment se conformer à la regle du droit, et à l'inaltérable convenance des choses.

Tout ceci cependant, quoique pro-

fondément discuté, étoit de peu de poids auprès de M. Alworthy, et ne put le résoudre à permettre que l'on châtiât Jones : il sentoit au-dedans de lui-même que l'invincible fidélité que ce jeune homme avoit gardée à son ami s'accordoit davantage avec sa propre façon de penser qu'avec la religion de Tuakum et la philosophie de Square. Sur quoi il défendit expressément au premier de châtier Tom et de lui parler du passé. Le pédant fut forcé d'obéir, mais non sans répugnance ni sans répéter plus d'une fois entre ses dents que ce jeune homme étoit perdu.

Quant au garde-chasse, M. Alworthy crut devoir être plus sévere : il pensoit, avec justice, qu'une fausseté hasardée pour excuser un ami est bien moins criminelle que celle que nous inventons pour nous excuser nous-mêmes. Ce qu'il reprochoit encore plus à cet homme, c'étoit d'avoir lâchement

souffert que le pauvre Tom s'exposât, pour l'amour de lui, à un châtiment aussi rigoureux, et que le garde pouvoit prévenir en osant déclarer la vérité. Arrêt en conséquence, en vertu duquel George fut payé, et chassé du service de M. Alworthy.

Dès que cette histoire fut rendue publique, bien des gens, en comparant la conduite de Blifil avec celle de Jones, ne furent pas du sentiment de messieurs Square et Tuakum. Blifil, qu'on estimoit auparavant, fut regardé comme une ame basse, comme un tartuffe, sans honneur et sans foi. Tom, qui la veille étoit aussi craint que haï, parut aussi généreux qu'estimable.

Quel affront pour nos docteurs, qui tous deux avoient une prédilection décidée pour Blifil, souple, docile, recueilli, attentif à leurs leçons, admirateur de leur doctrine, vantant les talents de chacun d'eux en particulier,

et ne cessant, en leur absence, de rendre graces à son oncle de lui avoir choisi de si grands maîtres ! louanges indirectes qui leur étoient rendues par la canal de l'oncle, et qui, par conséquent, les flattoient davantage. Tous deux haïssoient Jones, étourdi, dissipé, souvent sans respect pour eux, inattentif à leurs préceptes ainsi qu'à leurs exemples, incapable d'en sentir l'excellence et de les admirer ; bâtard, de plus, par conséquent indigne que des maîtres aussi sublimes fussent forcés, par pure complaisance, de se rabaisser jusqu'à lui.

Lorsque M. Alworthy, qui préféroit avec raison l'éducation privée à celle des colleges d'Angleterre, avoit cherché un précepteur pour son neveu et pour Jones, un de ses intimes amis lui avoit indiqué et recommandé Tuakum, comme un homme qui, après avoir passé presque toute sa vie dans

un college, avoit une grande réputation du côté de la science, de la religion et des mœurs. Il n'avoit point, dans les commencements, démenti ce caractere; les imperfections n'avoient percé que par degrés, mais n'avoient point assez frappé M. Alworthy pour lui faire oublier les bonnes qualités du docteur. Ajoutons à ceci que les erreurs qu'il avoit apperçues dans la doctrine de Square engageoient encore plus ce seigneur à ne pas renvoyer Tuaxum, sur-tout après avoir imaginé que les tempéraments différents de ces deux personnages étoient très propres à les corriger mutuellement de leurs défauts, et qu'avec sa propre assistance, il n'en pouvoit résulter, pour les deux disciples, que d'excellents principes de religion et de vertu.

Après avoir fait part au lecteur de cette observation nécessaire, il nous reste à lui rendre compte d'un nou-

veau motif qui engageoit secrètement le philosophe et le pédagogue à marquer plus d'attachement pour Blifil, que pour Tom. Mais cette matiere est assez importante pour mériter un chapitre particulier.

CHAPITRE V.

Cela est encore mieux fondé.

Apprenez donc, lecteur, que dès leur entrée au château nos deux savants avoient pris tant de goût pour M. Alworthy, l'un à cause de sa vertu, l'autre à cause de son amour pour la religion, que chacun d'eux avoit résolu de s'attacher à lui par les liens les plus étroits: c'est-à-dire que l'un et l'autre avoient jetté les yeux sur madame Blifil, cette bien plus riche qu'aimable veuve, dont nous n'avons fait aucune mention depuis la mort de son mari; mais que vous n'avez sans doute pas encore oubliée.

Le desir de lui plaire les rendoit attentifs à en chercher toutes les occasions, et la constante préférence qu'ils donnoient à son fils sur le petit Jones leur paroissoit un moyen aussi simple que naturel de parvenir à leur but : ils ne doutoient pas que la tendre amitié de M. Alworthy pour l'enfant trouvé ne dût très fort déplaire à madame Blifil. En raisonnant ainsi d'après eux-mêmes, ils regardoient les caresses qu'elle faisoit à cet enfant comme un effet de sa politique ou de sa complaisance pour son frere : d'où ils concluoient tous deux que Tom en étoit intérieurement encore plus odieux à la bonne dame.

Mais, quelque discrete que fût leur passion, madame Blifil n'avoit pas tardé à s'en appercevoir et à en tirer tout le fruit qu'elle en vouloit ; c'est-à-dire beaucoup de complaisance de leur part pour ses sentiments, quels qu'ils fus-

sent; et le plaisir, toujours flatteur, de se croire aimée.

Il est bon de savoir encore que nos deux amants s'étoient trompés sur la haine intérieure qu'ils supposoient à madame Blifil pour le héros de notre histoire. Cette femme, comme on l'a vu, n'avoit pas eu tout lieu d'être contente des procédés de son défunt mari; elle étoit même parvenue à le haïr autant qu'elle le croyoit haïssable, lorsque la mort l'en avoit délivrée. Il ne paroîtra donc pas absolument surprenant que le gage qui lui restoit de la tendresse d'un tel époux ne fût pas extrêmement cher à ses yeux, ni qu'elle se fût accoutumée à voir, sans répugnance et sans jalousie, toutes les faveurs que son frere répandoit sur Tom Jones.

Un fait certain, car ceux-ci ne sont pas absolument prouvés, c'est qu'à mesure que Jones grandissoit et don-

noit des preuves de ce bon fonds de caractere, de cette franchise noble, si fort en possession de plaire aux dames, on voyoit insensiblement disparoître en madame Blifil cette froide indifférence, si voisine du mépris, qu'elle avoit toujours eue pour lui dans son enfance. On la vit même, avec étonnement, lui marquer en mainte occasion plus de tendresse qu'à son fils même; et se plaire tellement avec Tom, qu'à peine avoit-il atteint l'âge de dix-huit ans, qu'il parut aux yeux de Square et de Tuakum comme un rival à tous égards si dangereux, que l'un et l'autre lui jurerent intérieurement une haine aussi vive qu'éternelle.

CHAPITRE VI.

Où l'auteur paroît sur la scene.

QUOIQUE M. Alworthy ne fût pas disposé par lui-même à envisager les choses du mauvais côté, les attentions

trop marquées de madame Blifil pour Tom Jones, et la préférence qu'elle lui donnoit sur son propre fils, firent pourtant naître dans son esprit des dispositions désavantageuses pour Tom.

Dès qu'il s'apperçut que Blifil n'étoit pas aimé de sa mere, et cela n'étoit que trop vrai, il se sentit ému pour lui de la compassion la plus tendre; et l'on sait de quel œil la compassion voit toujours les objets. Les défauts ne parurent plus que dans l'éloignement; les vertus se rapprocherent: Blifil étoit jeune; la haine de sa mere étoit injuste; son neveu n'avoit plus de pere: que falloit-il de plus pour remuer les entrailles de M. Alworthy?

Il est vrai cependant que ces motifs seuls n'eussent pas été capables d'éteindre totalement dans son cœur les sentiments qu'il avoit pour Tom: mais ils préparoient son ame à recevoir des impressions qui produisirent les grands

événements que nous aurons bientôt à raconter, et auxquels, il le faut avouer, l'imprudence et la légèreté de Tom ne contribuerent que trop.

Nous nous flattons, en les transmettant à la postérité, qu'ils pourront tenir lieu d'une leçon utile aux jeunes gens qui liront un jour cet ouvrage, ne seroit-ce que par forme d'amusement. Ils pourront se convaincre que la bonté du cœur et la franchise la plus noble, quoique très estimables à tous égards, et dignes d'enorgueillir quiconque en est doué, ne peuvent seules, hélas! les avancer aujourd'hui dans le monde. La prudence et la circonspection sont nécessaires au meilleur de tous les hommes : ce sont les seules sauve-gardes de la vertu, qui, sans elles, est souvent fatale à ses plus dévoués partisans. En vain nos actions sont bonnes, si nous ne prenons soin qu'elles paroissent telles. En vain l'in-

térieur est orné, si l'on néglige les dehors. La malice et l'envie sauront si bien les obscurcir, que toute la sagacité d'un Alworthy même ne pourra discerner les beautés du dedans. N'oubliez donc jamais, jeunes lecteurs, que nul homme n'a droit de se croire assez parfait pour négliger les loix de la prudence; et que la vertu même cesse en effet d'être belle, dès qu'elle s'affranchit des ornements du decorum. Lisez attentivement cet ouvrage; vous serez bientôt pénétrés de la solidité de ces principes.

CHAPITRE VII.

Événement peu important, qui fait pourtant encore mieux augurer de Tom Jones.

Le lecteur se ressouvient sans doute que M. Alworthy, pour consoler Jones de la correction de Tuaxum, lui avoit fait présent d'un petit cheval. Tom le garda environ six mois,

et le vendit ensuite à une foire voisine du château.

Interrogé à son retour par le docteur sur ce qu'il avoit fait de son argent : Je n'ai rien à vous dire sur ce sujet, lui répondit Tom ; le cheval étoit à moi. A ces mots Thwackum, enchanté d'avoir occasion de faire sentir à son disciple tout ce qu'il lui devoit, armoit déja son bras de l'instrument de sa vengeance, quand M. Alworthy parut, accorda un répit au coupable, et voulut, avant que justice fût faite, être instruit du délit.

Vos ordres sont sacrés pour moi, répondit Jones en se jettant aux pieds de M. Alworthy : mais quant à ce bourreau, je ne lui répondrai jamais que par cet organe (en montrant un bâton à côté du lit), dont j'espere bientôt être en état de me servir pour le récompenser de ce que je lui dois.

M. Alworthy, aussi surpris qu'in-

digné de cet emportement, menace Tom de toute sa colere, s'il s'avisoit jamais de s'échapper ainsi.

Jones, moins effrayé que pénétré du repentir d'avoir offensé son bienfaiteur, embrasse de nouveau ses genoux, en s'écriant : Ah ! monsieur ! qui dans l'univers vous aime et vous révere autant que moi ? Puis-je ignorer tout ce que je dois au plus généreux des hommes ? Ne serois-je pas détestable à mes yeux même, si je pouvois me croire ingrat ? J'aimois, je chérissois le présent que j'ai reçu de vous ; j'ai gémi mille fois d'être obligé de m'en défaire ; rien au monde que le besoin le plus pressant n'auroit pu m'y forcer... Vous-même... oui vous-même eussiez commis ce crime, si tant est que c'en soit un : je connois trop la sensibilité de votre cœur. Ah ! que n'auroit-il pas éprouvé, mon cher maître, si, témoin de l'état déplorable de

ces pauvres enfants, et s'accusant d'avoir causé leur infortune...

De quels enfants entendez-vous parler ? interrompit M. Alworthy tout ému. Quelle est donc cette énigme ?

Hélas ! monsieur, de ceux de votre malheureux garde-chasse. Depuis que George a eu le malheur de vous déplaire, sa nombreuse et triste famille périt de faim, de froid et de misere : je n'ai pu supporter plus long-temps le spectacle affreux de leurs souffrances... C'est pour les soulager, c'est pour les faire vivre, que j'ai osé me défaire du cher présent que je tenois de vos bontés... c'est pour eux que je l'ai vendu ; il ne m'en reste rien.

Pendant cette confession, que l'éloquence du sentiment rendoit attendrissante, M. Alworthy étoit demeuré immobile et les yeux baignés de larmes. Il se remit enfin, et renvoya Tom après quelques tendres reproches ; en

l'exhortant à ne s'adresser désormais qu'à lui-même lorsqu'il seroit question de soulager les malheureux.

CHAPITRE VIII.

Un malheur n'arrive jamais seul.

QUELQUES jours après cette aventure, M. Alworthy se promenant un soir dans la campagne avec Blifil et Tom, ce dernier les conduisit insensiblement à la chaumiere où la famille du garde-chasse formoit un vivant tableau des miseres humaines. Leurs créanciers avoient déjà enlevé le peu d'argent qu'ils avoient reçu de Jones.

Un tel spectacle ne pouvoit manquer d'attendrir M. Alworthy, qui, sur-le-champ, donna quelques guinées à la mere, en lui recommandant de vêtir et nourrir ses enfants. La pauvre femme, à ce bonheur inattendu, fondit en larmes, et ne put cacher plus long-temps les obligations qu'elle avoit

à Jones. Elle apprit à M. Alworthy que Tom seul avoit empêché, depuis quelques mois, sa famille de succomber sous le poids des besoins. Il est vrai qu'indépendamment du cheval, Tom avoit encore vendu plusieurs petits meubles à son usage, pour secourir ces malheureux.

En revenant au château, Tom fit les plus vives instances pour obtenir de M. Alworthy le pardon du garde-chasse; et après avoir réussi dans sa demande, vola comme un trait, malgré la pluie et l'obscurité de la nuit, porter cette heureuse nouvelle à la femme du garde.

Mais la mauvaise étoile de George opéroit pendant l'absence de son ami, et renversoit toutes ses espérances.

CHAPITRE IX.

Dans lequel messieurs Blifil et Jones paroissent dans un jour opposé.

BLIFIL ne se piquoit pas d'être à beaucoup près aussi sensible à la pitié que l'étoit Jones, mais aussi se vantoit-il d'être beaucoup plus juste. Il suivoit en cela les préceptes de Square et de Thwackum : l'un, comme l'on sait, ne la croyoit pas compatible avec la regle inaltérable du droit ; l'autre tenoit toujours fermement pour la justice, et laissoit au ciel seul le droit de faire grace.

M. Blifil, qui s'étoit tu en présence de Jones, profita donc de son absence. Toutes réflexions faites, il ne pouvoit souffrir que son oncle s'écartât des bons principes, en répandant ses faveurs sur des sujets qu'il n'en croyoit pas dignes.

Il avoit su que George avoit été ac-

cusé et poursuivi quelque temps auparavant, par un gentilhomme nommé M. Western, pour un lievre tué au gîte. Le délit étoit réel; mais il n'étoit pas moins vrai que le lievre s'étoit trouvé sur le passage de ce malheureux, dont la famille mouroit alors de faim.

Quoi qu'il en soit, la chose rapportée sans aucune des circonstances qui pouvoient la rendre excusable, et sous le sceau du secret, indisposa de nouveau M. Alworthy contre George; et avec d'autant plus de raison, que M. Alworthy, voisin de M. Western, avoit des ménagements à garder avec ce gentilhomme.

Tom fut inconsolable de ce contretemps, et chercha vainement ce qui l'avoit pu causer. Mais le coup étoit porté, et M. Alworthy étoit ferme quand il croyoit avoir raison de l'être. Il défendit à Tom de lui parler jamais du

garde, en promettant pourtant d'avoir quelque pitié de sa famille. Il fallut se taire, et chercher quelque autre moyen d'être utile à George.

Ce M. Western, dont nous venons de parler, étoit un déterminé chasseur, et vraiment passionné pour toutes les especes d'exercices usités en Angleterre. Tom s'étoit lié avec lui depuis quelque temps, et avoit acquis ses bonnes graces, en franchissant à cheval plus d'une barriere, et en faisant nombre de tours de force, qui, aux yeux de M. Western, présageoient que Jones seroit un jour un grand homme.

Les talents n'ont besoin que d'être encouragés : Tom fit des progrès rapides, et fut bientôt de toutes les parties de M. Western. Les chiens, les fusils, les chevaux, la table de cet opulent seigneur de paroisse, furent bientôt à la disposition de notre héros, qui se promit bien de profiter de sa faveur

pour obtenir le pardon de son ami George, ou pour le faire placer chez ce gentilhomme même.

Pour réussir dans un projet si difficile, et que le bon cœur de Jones peut seul justifier, il crut devoir faire sa cour à la fille unique de M. Western, âgée de dix-sept ans, et qu'après ses chiens et ses chevaux le pere chérissoit par-delà toutes choses. Il suffisoit que Tom connût le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de son pere, pour ne pas balancer à s'attacher fortement à elle.

Mais, attendu qu'il s'agit de l'héroïne de notre histoire, que nous aimons beaucoup, et que le lecteur aimera peut-être aussi lui-même, il nous paroîtroit peu décent de ne la lui présenter qu'à la fin d'un livre.

FIN DU LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

Contenant l'espace d'une année.

CHAPITRE PREMIER

Portrait abrégé de Sophie Western. Enfantillages qu'il étoit nécessaire de rapporter, à cause de leurs suites importantes.

Le véridique auteur de cette histoire a fait un portrait en grand et très détaillé des charmes, de la figure, du caractere, et des talents de notre héroïne; et moi, pour épargner à nos François, moins patients que nos voisins, l'ennui toujours inséparable des longueurs, je dirai tout simplement que Sophie étoit belle, et, qui plus est, aimable.

Ceux de mes lecteurs dont l'imagination, pour s'échauffer, a besoin d'être fixée sur un objet particulier, peuvent ouvrir celui de nos romans qui leur tombera le plutôt sous la main :

le portrait de la premiere princesse, pourvu qu'elle ait de grands yeux noirs, bien coupés, vifs, et pleins de douceur, tous les autres traits du visage dignes d'accompagner de si beaux yeux, une peau plus blanche que l'albâtre, une taille de nymphe, la noble modestie de Diane, et les graces de Vénus; pourvu, dis-je, qu'il trouve à-peu-près ce portrait dans Cyrus, dans Clélie, ou ailleurs, c'est d'après nature celui de notre héroïne, et ma tâche est remplie.

J'ajouterai pourtant que, si cette charmante fille devoit beaucoup à la nature, on s'apperçoit aisément que l'art n'avoit pas peu contribué à en faire une personne accomplie. Elle avoit été élevée par une tante, qui, après avoir passé sa jeunesse à la cour, et bien connu le monde, s'étoit enfin retirée depuis quelques années dans ses terres, où, charmée des heureuses

dispositions de sa niece, elle s'étoit attachée à les cultiver.

C'est donc à l'âge d'environ dix-huit ans que Sophie paroît sur la scene, accompagnée de tous les charmes qu'embellissent encore les attraits touchants de l'aimable innocence.

J'ai déja dit à quel point elle étoit aimée de son pere, et combien Jones, par cette seule raison, croyoit devoir s'attacher à elle, dans l'espoir de l'intéresser pour son ami le garde-chasse.

Mais nous sommes forcés, avant que de passer plus loin, de récapituler rapidement quelques matieres antérieures, et plus nécessaires qu'on ne pense.

Quoique les différents caracteres de messieurs Alworthy et Western ne permissent pas entre eux beaucoup d'intimité, ils vivoient cependant en bons voisins; moyennant quoi les jeunes gens des deux familles, qui se con-

noissoient depuis l'enfance, avoient souvent vécu ensemble.

La gaieté de Tom sympathisoit beaucoup plus avec le caractere de Sophie, que la grave austérité de M. Blifil ; et la préférence qu'elle donnoit toujours à l'un étoit si marquée, qu'il falloit avoir toute l'indifférence de l'autre pour n'y paroître pas sensible.

Cependant comme nous présumons volontiers ceux que nous avons offensés capables de quelque ressentiment, mademoiselle Sophie crut devoir attribuer à celui de M. Blifil une action que Square et Tuakum prétendirent être partie d'un bien meilleur principe.

Tom, étant encore fort jeune, avoit fait présent à Sophie d'un petit oiseau qu'il avoit déniché, élevé, et instruit à chanter.

Sophie, qui touchoit alors à sa treizieme année, étoit si attachée à son oi-

seau, que sa principale affaire et son plus grand plaisir étoient de le nourrir et de s'en amuser. Aussi le petit Tomy (c'étoit le nom qu'elle avoit donné à l'oiseau) mangeoit-il toujours dans la main de sa belle maîtresse, et couchoit-il toujours dans son sein.

Un jour que M. Alworthy et sa famille avoient dîné chez M. Western, la compagnie étant dans le jardin, et Blifil ayant plus que jamais remarqué l'extrême attention de Sophie pour son oiseau, la pria de le lui confier un instant. Elle ne crut pas devoir lui refuser ce léger plaisir. Mais à peine eut-il l'oiseau dans sa main, qu'après avoir dénoué le ruban attaché au pied du petit animal, le cruel Blifil le lâcha tout-à-coup dans les airs.

Sophie, aussi surprise qu'affligée, fit un cri perçant qui attira bientôt Tom Jones.

Son premier mouvement fut d'in-

sulter Blifil ; le second de se débarrasser de son habit, et de grimper sur l'arbre où l'oiseau s'étoit réfugié.

Il étoit même sur le point de le rattraper, lorsque la branche, qui s'étendoit sur un canal assez profond, vint à se rompre, et le laissa tomber dans l'eau.

L'inquiétude de Sophie alors changea d'objet : le danger que couroit Tom la fit crier dix fois plus fort qu'auparavant : et Blifil même eut presque assez d'humanité pour feindre de la seconder.

La compagnie, qui n'étoit pas éloignée, arriva dans l'instant même où le pauvre Tom, après s'être long-temps débattu, atteignoit le rivage. Tuakum, à cet aspect, débuta par entrer en fureur ; mais il fut retenu par M. Alworthy, qui demanda à Blifil ce qui pouvoit avoir occasionné cet accident.

Blifil avoua, sans balancer, ce qu'il

avoit fait, en s'excusant sur ce que, par la loi naturelle, toute créature vivante avoit droit à la liberté ; qu'il n'auroit jamais imaginé que mademoiselle Sophie pût être si sensible à une si légere perte ; et qu'il étoit d'autant plus fâché de l'avoir exposée à ce chagrin, que le petit oiseau, au moment de la chûte de Jones, après avoir volé sur un autre arbre, étoit tombé dans les griffes d'un épervier.

Sophie, dont l'accident de Jones avoit attiré toute l'attention, en apprenant la malheureuse fin de son oiseau, versa beaucoup de larmes, et se retira dans sa chambre, en protestant qu'elle n'en auroit jamais d'autre. Les deux jeunes gens furent renvoyés au château ; et les gens raisonnables retournerent à leur bouteille, où Thwackum et Square, en louant également l'action de Blifil (quoique très peu du goût de messieurs Alworthy et Western), pré-

tendirent en attribuer la gloire aux différents principes de religion et de vertu qu'ils avoient inspirés à leur disciple.

Telle fut la conclusion de l'aventure de l'oiseau, que nous n'avons pu nous dispenser de raconter, quoiqu'arrivée quelques années avant l'époque où notre histoire est maintenant parvenue.

CHAPITRE II.

Matiere accommodée à tous les goûts.

PEU de chose gagne un cœur tendre; c'étoit le sentiment d'Ovide, de ce grand maître en fait d'amour. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'à dater de ce jour même Sophie se sentit autant de penchant pour Jones, que d'éloignement pour Blifil; et que plus d'une rencontre de ce genre, arrivées depuis de temps à autre, et que la différence du caractere de nos deux condisciples doit faire présumer au lec-

teur, ne servirent qu'à fortifier les sentiments de la jeune Sophie.

Quel que fût son peu d'expérience, elle réfléchissoit assez pour appercevoir que Tom, tout léger, tout dissipé, tout polisson (tranchons le mot) qu'il sembloit être, n'avoit d'autre ennemi que lui-même : tandis que M. Blifil, quoique prudent, discret et sérieux, n'avoit d'autre intérêt en vue que celui d'un seul. Et quel étoit ce seul ? C'est une énigme aisée à deviner.

Depuis trois ans que Sophie étoit sous la tutele de sa tante, elle avoit peu vu nos deux jeunes gens : elle avoit pourtant un jour dîné avec cette même tante chez M. Alworthy ; et c'étoit précisément quelques jours après l'aventure du garde-chasse et de la perdrix tuée en contrebande. L'action généreuse de Tom avoit été racontée par M. Alworthy ; Sophie n'en avoit pas perdu une syllabe, et la tante même

n'en avoit pu tirer une seule de sa niece que sur ce sujet, à leur retour au château de M. Western.

Mais la femme de chambre de Sophie lui ayant demandé en la déshabillant des nouvelles de M. Blifil : Ne me parlez point de cet homme, répondit Sophie avec vivacité ; je hais autant son nom que je déteste tout ce qui tient de la bassesse et de la perfidie. Je ne conçois pas même que M. Alworthy ait permis qu'un pédant barbare ait si cruellement puni le pauvre Tom pour une action qui ne part que de l'extrême bonté de son caractere.

Au retour de Sophie chez son pere, il lui avoit confié le gouvernement de la maison, et l'avoit fait asseoir au haut bout de la table, où Tom (qui par ses talents pour la chasse étoit devenu le plus cher favori de M. Western) dînoit presque journellement.

Les caracteres francs et vifs sont or-

dinairement galants ; et la galanterie, lorsqu'elle part d'un bon fonds, tel qu'étoit réellement celui de Jones, rend bientôt un jeune homme attentif, obligeant, et presque toujours complaisant pour les femmes.

Tom, par cet endroit seul, se faisoit heureusement distinguer parmi la foule des gentilshommes du voisinage qui fréquentoient chez M. Western. Aussi, à peine avoit-il atteint dix-neuf ans, que Tom avoit acquis parmi les dames du canton la réputation d'un très aimable cavalier. Il ne marquoit pourtant rien en particulier pour Sophie, que plus de respect peut-être que pour toute autre femme ; il croyoit devoir cette espece de distinction à sa beauté, à sa fortune, et à toutes les qualités aimables qui la rendoient à ses yeux supérieure à toutes celles de son sexe : mais de desseins sur sa personne, il n'en avoit aucun. Cet excès d'insen-

sibilité fait sans doute, dès-à-présent, mal augurer de lui ; mais peut-être l'en justifierons-nous bientôt.

Sophie, avec toute l'innocence et la modestie d'une fille bien née, avoit le cœur tendre et les passions vives. Ses sentiments se développoient si sensiblement dans les conversations qu'elle avoit avec Jones, qu'il falloit être aussi jeune et aussi étourdi que lui pour n'en rien appercevoir. M. Western lui-même, si toutes ses idées n'eussent pas été renfermées dans son écurie et dans son chenil, en auroit certainement conçu des soupçons. Mais le bon homme étoit si loin de là, qu'il procuroit lui-même à Tom autant d'occasions de voir sa fille que le plus tendre amant en eût pu desirer.

Il doit pourtant paroître moins étonnant que ce penchant de Sophie pour Tom eût échappé à tous les yeux, puisque la pauvre fille ne s'en étoit ja-

mais apperçue elle-même ; et que son cœur étoit irrévocablement perdu, avant qu'elle se doutât qu'il fût seulement en danger.

Telle étoit la situation des choses, lorsqu'une après-midi, Tom, ayant trouvé Sophie seule, lui dit, d'un ton très sérieux, qu'il avoit une grace très importante à lui demander.

Quoique rien, soit dans la contenance, soit dans le propos de Tom, ne dût faire soupçonner à Sophie qu'il eût à lui parler d'amour, certaine émotion, qui s'empara tout-à-coup d'elle, ne lui eût pas laissé la force de répondre, si Tom, qui pour lors n'avoit que sa requête en tête, ne se fût point hâté de la tirer d'embarras, en implorant toute sa protection pour son ami le garde-chasse.

A ces mots, Sophie revenue de son trouble lui répondit en souriant avec douceur : Telle est donc la grace im-

portante que vous me demandez d'un air si grave ! Je vous l'accorde de grand cœur : je plains véritablement ce pauvre homme ; j'envoyai même hier quelques bagatelles à sa femme.

Ces bagatelles étoient une de ses propres robes, du linge, et dix schelings en argent. Tom en avoit su quelque chose, et c'est ce qui l'avoit encouragé à parler enfin à Sophie, qui, charmée d'avoir trouvé l'occasion de l'obliger, lui demanda une grace à son tour.

Une grace, madame ! s'écria Tom ; ah ! si vous connoissiez tout le plaisir que m'inspire l'espoir de recevoir vos ordres, vous sentiriez qu'il n'en est point pour moi de plus extrême. Oui, madame, je vous le jure ; oui, je jure, par cette chere main, que je voudrois pouvoir sacrifier mes jours pour vous !....

Il s'étoit saisi, en s'exprimant ainsi, de la main de Sophie, qu'il baisoit et

rebaisoit avec transport : c'étoit la premiere fois qu'il avoit osé les toucher. Les joues de cette aimable fille, qui, l'instant auparavant, étoient pâles, se couvrirent tout-à-coup d'une rougeur qui changea tous les lis en roses : Sophie, pour la premiere fois, sentit des mouvements jusqu'alors étrangers pour elle ; et qui, lorsqu'elle eut le temps d'y penser, lui dévoilerent des secrets que le lecteur a sans doute déja pénétrés.

Dès qu'elle put parler (et ce ne fut pas sitôt qu'elle l'eût voulu), elle lui dit que la seule grace qu'elle attendoit de lui, étoit de moins exposer son pere aux dangers de la chasse ; qu'on lui avoit parlé de leurs excès de maniere à la faire trembler chaque jour pour sa vie ; qu'elle le supplioit enfin de faire en sorte que M. Western se ménageât à l'avenir un peu plus qu'il ne l'avoit fait ci-devant.

Tom jura sincèrement d'exécuter les ordres de Sophie ; et, après l'avoir tendrement remerciée des bontés qu'elle daignoit avoir pour George et sa famille, il la quitta comblé de joie de son heureux succès.

Sophie n'étoit pas moins contente, mais dans un autre sens. Le cœur de mon lecteur, mâle ou femelle (si l'un ou l'autre en eut jamais), sentira mieux tout ce qui se passoit en elle, que je ne pourrois le lui dire, eussé-je autant de bouches qu'un poète en pourroit desirer..... pour manger aux dépens d'autrui.

M. Western avoit coutume l'après midi, sitôt qu'il étoit ivre, de s'endormir au son du clavecin. Il étoit grand amateur de musique ; et peut-être même auroit-il pu passer pour connoisseur, car il se déchaînoit toujours contre les plus fameux ouvrages de Hendel. Rien ne trouvoit grace à ses yeux,

que ce beau simple et naturel que tout le monde peut chanter, et qu'on retient dès la premiere fois : aussi, le vieux sir Simon, Jean Bobbing, et quelques autres vaudevilles de cette rare espece, étoient ses airs les plus chéris, et les seuls qu'il pût trouver bons.

Sa fille, quoique musicienne et zélée partisane de Hendel, trouvoit tant de plaisir à amuser son pere, qu'elle s'étoit prêtée à apprendre toutes ces belles choses. Elle tâchoit pourtant, de fois à autres, de le ramener à ce qu'elle appelloit le bon goût, et obtenoit, quoiqu'avec peine, la permission de jouer quelques symphonies modernes.

Le soir même qui avoit suivi sa conversation avec Jones, Sophie, au moment où son pere quittoit sa bouteille, joua trois fois de suite, et sans se faire prier, tous les airs favoris du bon hom-

me : faveur dont il fut si comblé, que, s'élançant tout-à-coup de son siege, il jura en embrassant tendrement sa fille, que sa main se perfectionnoit tous les jours. L'occasion ne pouvoit être plus favorable pour remplir la promesse qu'elle avoit faite à Jones : Sophie en profita, et obtint toutes ses demandes.

Le succès de Tom dans cette grande affaire fit du bruit dans le pays. On en parla diversement : les uns applaudissoient à son bon cœur ; d'autres s'en moquoient, et disoient qu'il n'étoit pas étonnant qu'un vaurien protégeât son semblable.

Blifil sur-tout en étoit indigné : il avoit toujours mesuré sa haine pour le garde-chasse à l'amitié que Tom avoit pour lui : non pas qu'il en eût jamais reçu la moindre offense, mais par pur amour de la religion et de la vertu. Aussi Blifil regarda-t-il son rétablissement comme un reproche tacite

très-offensant pour M. Alworthy, et soutint-il gravement que nul autre motif n'avoit pu induire qui que ce soit à faire du bien à un aussi vil personnage.

Tuakum et Square parlerent sur le même ton : la jalousie de tous les deux, et sur-tout celle du dernier, qui s'étoit d'abord flatté d'avoir fait quelques progrès dans le cœur de la veuve, étoit parvenue à son comble contre notre ami Jones. Notre héros, qui touchoit alors à sa vingtieme année, étoit en effet beau garçon ; et la dame, à toutes les attentions qu'elle avoit pour lui, sembloit s'en appercevoir mieux qu'un autre.

Cependant toute leur malice échoua auprès de M. Alworthy, qui se déclara très satisfait du procédé de Tom, vanta sa persévérance, la candeur de son amitié, et souhaita qu'il pût donner souvent des preuves d'une vertu qu'il trouvoit si louable.

Mais la fortune, qui d'ordinaire sert mal les jeunes gens du caractere de Tom, pour se venger peut-être du culte un peu trop négligé qu'ils lui rendent, se préparoit à mettre les actions de ce jeune homme dans un jour un peu moins favorable aux yeux de M. Alworthy. C'est ce que nous verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Motifs de l'insensibilité de Jones pour Sophie.

J'AI bien peur que deux especes de gens n'aient déja conçu quelque mépris pour mon héros, eu égard à sa conduite envers Sophie. Les uns l'accusent déja sans doute d'imprudence, en le voyant ainsi négliger l'occasion de faire une grande fortune; les autres ne condamnent peut-être pas moins sa froideur pour une belle fille, qui paroît n'avoir d'autre desir que celui de voler dans ses bras, pour peu qu'il veuille les ouvrir.

Je n'entreprendrai point de le justifier absolument. Je dirai seulement que Jones, soit qu'il les tînt ou de Tuakum, ou de Square, ou d'ailleurs, avoit ce qu'on appelle des principes.

Ces principes, il est vrai, ne l'empêchoient pas toujours de faire le mal; mais aussi ne lui permettoient-ils jamais d'y tomber sans le sentir, et sans s'en faire des reproches. C'est cette voix secrete, par exemple, qui lui avoit appris qu'un homme qui après avoir été bien accueilli dans une maison, finit par en voler le maître, doit être regardé comme le plus lâche et le plus méprisable des scélérats. C'est ce sentiment intérieur qui lui disoit tout bas que si ce même homme, non content de voler le bien de son hôte, lui enlevoit encore sa fille, il n'étoit aucun genre de supplice dont cet infâme ne fût digne.

S'il eût été bien amoureux de So-

phie, je ne dis pas qu'il n'eût peut-être oublié ces principes. Mais quelle différence entre un relâchement qu'inspire un sentiment aveugle, et celui qui n'auroit pour but que le très vil intérêt personnel !

Avouons donc que Tom n'étoit rien moins qu'insensible aux charmes de Sophie ; qu'il étoit, au contraire, enchanté de sa beauté, et de tout ce qu'il découvroit à chaque instant d'aimable en elle ; mais que des qualités si propres à tourner la tête n'avoient pas fait dans celle de Jones des impressions aussi profondes que le lecteur eût pu le desirer. Mais comme, indépendamment de ces raisons, on pourroit peut-être encore le soupçonner d'un peu trop de froideur, il faut vaincre nos répugnances, et dire enfin les choses telles qu'elles sont.

Apprenez donc, amis lecteurs, que Tom étoit ce qu'on appelle amoureux ;

mais que c'étoit d'une autre femme.

Je vois votre surprise, et vous entends condamner ma réticence : vous ne devinez pas quelle est cette rivale de Sophie, dont nous n'avons pas encore dit un mot. Car quant à madame Blifil, quoique nous nous soyons vus forcés de parler des égards qu'elle avoit pour Tom, nous n'avons pourtant, je crois, rien avancé d'où l'on puisse inférer qu'il eût conçu quelque tendre penchant pour elle.

Pour ne vous pas faire trop languir, rappellez-vous donc maintenant que nous avons déja parlé plus d'une fois de la famille de George Seagrim, le garde-chasse, consistant maintenant en une femme et cinq enfants.

La cadette des filles, que l'on nommoit Moly, passoit pour une des beautés du canton.

Congreve dit très bien « qu'il est « dans le vrai beau certain je ne sais

« quoi qui frappe rarement les ames « vulgaires » : donc la misere, et même les haillons, ne peuvent dérober ce précieux je ne sais quoi aux ames d'une espece plus sublime.

Quoi qu'il en soit, la beauté de cette fille n'avoit fait quelque impression sur Tom, que lorsque Moly avoit commencé d'atteindre à sa seizieme année: c'est alors que Tom, âgé de trois ans plus qu'elle, en étoit devenu amoureux. Moly avoit déja senti pour lui quelque tendresse ; et, sans les principes de Jones, il n'eût pas dédaigné d'en profiter. Mais quoique son tempérament le portât de reste à jouir du bien présent, notre héros ne pouvoit pourtant s'empêcher de regarder l'abus qu'on fait de la foiblesse d'une jeune personne, quoique d'un rang inférieur au nôtre, que comme une action très condamnable. D'ailleurs l'amitié qu'il avoit pour George, et la pitié

que lui inspiroit l'état de sa famille, fortifiant chaque jour ces bonnes réflexions, il obtint assez sur lui-même pour abandonner cette poursuite, au point d'être trois mois entiers sans aller chez le garde-chasse.

Ce refroidissement subit, de la part d'un jeune homme dont on se flattoit d'être aimée, ne fut pas du goût de Moly. Cette fille que nous avons dite si belle, l'étoit bien en effet, mais de ces beautés mâles et vigoureuses dont les inclinations ne démentent presque jamais la figure; de ces femmes, en un mot, qui, de leur sexe, n'ont tout au plus que les dehors. Son dépit, et quelque autre chose encore, augmenta sa passion pour Jones, au point de ne laisser perdre aucune occasion de se rencontrer chaque jour sur ses pas. Elle en fit tant enfin que Tom eût surpassé tous les héros de Scudéry et de la Calprenede, s'il eût pu résister à tant d'amour.

Elle se conduisit pourtant avec assez d'adresse (et en falloit-il tant avec un amant de l'âge et du caractere de Tom !) elle se conduisit si bien, dis-je, qu'il n'attribua la défaite de Moly qu'à lui-même, et qu'il ne la regarda que comme une tendre amante qui avoit enfin succombé à la violence des feux de son amant, et à la force de sa passion pour lui.

La façon de penser et le bon cœur de Tom sont maintenant assez connus pour que le lecteur trouve un peu moins étrange qu'il ne vît plus dans la tendre Moly qu'un objet dont le bonheur ou l'infortune étoient devenus dépendants de la façon dont il agiroit avec elle.

Telle est enfin la vraie raison de cette espece d'insensibilité qu'il avoit marquée pour les charmes de Sophie : d'un côté, il ne pouvoit se résoudre à abandonner Moly, sur-tout dans la situa-

tion critique où elle se trouvoit alors ; de l'autre, à tromper une fille aussi aimable et aussi respectable à ses yeux, que l'étoit en effet Sophie Western.

CHAPITRE IV.

Le plus court de ce livre.

La mere de Moly, qui fut la premiere à s'appercevoir du naissant embonpoint de sa fille, crut que le seul moyen de le cacher plus sûrement aux yeux du voisinage étoit de lui faire porter cette même robe dont Sophie, peu de jours auparavant, lui avoit fait présent.

Moly fut enchantée de cette occasion de relever ses attraits; car, quoique son miroir les lui eût souvent exagérés, même à travers l'extrême simplicité de son ajustement, elle imagina cependant que cet accroissement de parure ne pouvoit qu'ajouter à ses charmes aux yeux de son amant, et peut-

être étendre aussi ses propres conquêtes.

C'est en partant de cette idée, que, dès le dimanche suivant, Moly, revêtue de la robe, coëffée d'un bonnet à dentelle, et ornée de quelques autres présents de Jones, sortit un matin de chez elle, l'éventail à la main, et s'achemina à la paroisse.

Que les grands sont trompés, s'ils se flattent de s'être approprié tout ce qui est du ressort de l'ambition et de la vanité ! ces nobles sentiments fleurissent tout autant dans une église ou dans un cercle de village, que dans les assemblées les plus illustres : plus d'une obscure sacristie a vu concerter des projets et des ressorts de politique dignes d'étonner un conclave. Les femmes d'un état subalterne ne sont pas moins savantes dans les ruses et les intrigues proportionnées à leur état, que leurs supérieures soit par la qualité,

soit par la fortune. La plus mince bourgade a ses prudes, ses coquettes, ses modes, ses lorgneries, ses rivalités, ses tracasseries, ses scandales.

Géants du siecle, laissez tomber un œil moins dédaigneux sur la prétendue ignorance de vos inférieurs ; et vous, vulgaire, respectez plus les vices de vos maîtres.

Moly avoit pris place dans l'église long-temps avant qu'aucun des paroissiens l'eût reconnue. Chacun se demandoit tout bas quelle étoit cette dame. Mais dès qu'on fut bien convaincu que c'étoit elle, le ricanement, le chuchotage et les éclats de rire devinrent si bruyants dans le canton des femmes, que M. Alworthy fut obligé d'interposer son autorité pour y rétablir la décence.

CHAPITRE V.

Combat.

MONSIEUR Western avoit une terre dans cette même paroisse ; et, comme son château étoit moins éloigné de cette église que de la sienne, il venoit souvent au service à la nôtre. Il y étoit avec la charmante Sophie, lorsque ce scandale arriva.

Sophie, qui trouva la fille passable, eut pitié de la simplicité qu'elle avoit eue de se vêtir ainsi, et de ce que son imprudence eût fait eclater jusqu'à ce point la jalousie de ses égales. A peine fut-elle de retour chez son pere, qu'elle envoya chercher le garde-chasse, auquel elle ordonna de lui amener sa fille, avec promesse d'en avoir soin, et de la prendre peut-être à son service, lorsque sa femme de chambre, à qui elle avoit donné son congé, seroit sortie.

A cette proposition, George, qui n'étoit déja que trop instruit de la situation de sa fille, se crut frappé de la foudre. Il répondit, en bégayant, qu'il craignoit que sa fille ne fût trop mal-adroite pour servir une si grande dame. Peu importe, repartit Sophie : elle apprendra bientôt, je l'aime ; envoyez-la moi.

George, à ces mots, revint chez lui pour consulter sa femme sur les moyens de sortir d'embarras. Mais le diable avoit travaillé pendant son absence à lui en susciter bien d'autres.

La belle robe de sa fille avoit mis au désespoir toutes les femmes du village. A peine M. Alworthy et la noblesse des environs avoient quitté l'église, que cette rage, trop long-temps retenue, avoit éclaté en injures. Moly, qui avoit du courage, n'avoit pas cru devoir les supporter. Des injures, on en étoit venu aux voies de fait : on avoit

eu l'indignité d'éclabousser et de gâter sa robe ; et la vivacité de son ressentiment avoit achevé d'en faire une héroïne, qui, après avoir mis hors de combat la moitié de ses ennemies, alloit être accablée par l'autre, si Tom Jones, qui par hasard passoit à cheval avec Square et Blifil, n'eût pas, à coups de fouet, dispersé toutes ces furies, et fait porter la triste Moly chez son pere.

La douleur de Tom est plus aisée à imaginer qu'à décrire. Après lui avoir fait donner tous les secours possibles, il se vit obligé de la quitter pour aller rejoindre sa compagnie, après lui avoir dit à l'oreille, en l'embrassant, qu'il comptoit la revoir le soir. Les sœurs de Moly eurent beau champ pour la désespérer, après le départ de Jones ; et la mere même, quoique premiere cause du malheur de sa fille, fit chorus avec elles. Moly se défendoit avec vigueur ; et toutes crioient ensemble à

tue-tête, lorsque George arriva chez lui, chargé et très embarrassé des propositions de Sophie.

Il épuisa vainement ses poumons pour obtenir un moment d'audience. Le pauvre homme, étourdi du bruit, ainsi que des reproches de sa femme et de ses filles (à cause de son attachement pour Jones, d'où, disoit-on, provenoit le déshonneur de la famille), ne savoit plus à quel saint se vouer. Il n'étoit naturellement ni méchant ni brutal; mais sa femme avoit si souvent abusé de sa patience, qu'après avoir long-temps cherché, de bonne foi, un remede propre à calmer sa bile, il étoit depuis peu parvenu à en trouver un, violent il est vrai, et peu usité dans ce qu'on appelle un certain monde, mais vraiment sûr, et dont l'effet n'avoit jamais manqué.

Maître George, qui, par bonheur, en avoit la recette au bout du bras, en

fit un prompt usage ; et le calme subit qui succéda à la tempête le convainquit, plus que jamais, de la vertu de ce puissant topique. Un grand conseil se tint ensuite ; et Moly acheva de remettre le calme dans l'esprit de sa mere, en lui laissant entrevoir quelques guinées que lui avoit données son ami Jones. Sur quoi le conseil décida que l'état actuel de cette fille ne permettant pas de l'exposer au service de mademoiselle Sophie, il falloit chercher un prétexte pour procurer cette place à l'une de ses sœurs.

CHAPITRE VI.

Nouvelles racontées par le ministre Supple. Effets qu'elles produisent.

Le lendemain, Tom, après avoir chassé le matin avec M. Western, fut retenu à dîner chez lui.

Sophie étoit plus gaie et plus brillante encore que de coutume : Jones proba-

blement avoit quelque part au soin qu'elle avoit pris de sa parure ; et si son dessein étoit de le charmer, sa réussite fut complete.

M. Supple, ministre de la paroisse, vint augmenter le nombre des convives. C'étoit un très bon homme, très taciturne tant qu'on mangeoit, mais qui parloit plus qu'un autre au dessert.

Ce fut alors que, recouvrant la parole, il apprit à M. Western que M. Alworthy, le matin même, avoit condamné une fille du village à être conduite à Bridwel (1).

Cette nouvelle, vu le caractere doux et pacifique du juge, étonna beaucoup l'assemblée, qui fut bien plus surprise encore en apprenant que la coupable étoit Moly, dont la foiblesse pour quelqu'un qu'elle n'avoit jamais voulu

(1) On a déja dit que c'est une fameuse maison de correction.

nommer n'étoit maintenant que trop publique dans la paroisse. M. Alworthy, disoit-on, informé de la scene scandaleuse de la veille, en plein cimetiere, et qui avoit mandé Moly pour en savoir tout le détail, s'étoit d'abord apperçu de l'état de cette fille, qui, forcée d'avouer sa faute, étoit peut-être déja en route pour le lieu destiné à sa pénitence.

Au discours du ministre, Tom, quittant brusquement la table, étoit parti comme un éclair; un long éclat de rire, de la part de M. Western, avoit rendu le ministre muet; et Sophie, rouge comme un rubis, ne regardoit fixement que la table. M. Western alors, redoublant ses éclats, affirma très grossièrement qu'il connoissoit le pere de l'enfant; qu'il venoit de boire avec lui, et qu'il ne lui en vouloit pas plus de mal.

Sophie alors, sous prétexte que

monsieur son pere alloit entrer en belle humeur, se retira dans son appartement, où l'intérêt sensible qu'elle prit à la nouvelle du ministre lui prouva que son cœur étoit plus vivement blessé qu'elle n'avoit encore osé le croire.

M. Western, après sa méridienne ordinaire, fit en vain appeller sa fille pour jouer du clavecin : un violent mal de tête la dispensa de descendre, et même pour souper ; ce qui mit le bon gentilhomme, qui n'aimoit pas à manger encore moins à boire seul, dans la nécessité de faire appeller un fermier voisin, pour avoir du moins à qui parler.

CHAPITRE VII.

C'est fort bien fait ! dira quelqu'un.

Tom Jones, qui avoit couru le matin sur les chevaux de M. Western, n'en ayant point à lui dans l'écurie, et ne jugeant pas à propos de perdre un

quart-d'heure à en faire seller un, prit le parti de retourner au château à pied; et ce voyage, qui étoit de plus d'une lieue, fut fait en moins d'une demi-heure.

En arrivant à la premiere avenue de M. Alworthy, il rencontra le connétable (1), avec sa suite, qui se mettoit en devoir de conduire la triste Moly à sa destination. Le brave Tom, outré de ce spectacle, et ne connoissant plus d'égards, s'approche, fend la presse, s'empare de Moly, et jure, en l'embrassant, qu'il tuera le premier qui osera lui faire violence.

Le connétable, tremblant et chapeau bas, ouvroit de grands yeux, et ne savoit quel parti prendre. Jones le pria poliment de revenir avec lui chez son pere (c'est ainsi qu'il crut alors devoir appeller M. Alworthy): Je suis

(1) Officier de police dont les fonctions sont a-peu-près celles de nos commissaires.

certain, s'écria-t-il, qu'il n'a besoin que de m'entendre pour pardonner à cette pauvre fille.

Cet officier, qui de bon cœur eût composé à moins, ne se fit pas prier deux fois.

M. Alworthy étoit à la promenade: Tom laissa son monde dans la salle publique, et courut le chercher. Dès qu'il l'eut rencontré, il se jetta à ses pieds, lui avoua sa faute, et le supplia, les larmes aux yeux, d'avoir pitié d'une infortunée beaucoup moins coupable que lui.

M. Alworthy, quoique touché de la douleur et sur-tout de la sincérité de Jones, étoit ennemi du vice: la clémence et la justice, qui combattoient à la fois dans son cœur, le laissoient indécis et embarrassé sur le parti qu'il devoit prendre. Jones étoit toujours à ses pieds, écoutant avec humilité les pieuses et vives remontrances de son bien-

faiteur, qui enfin, attendri par le repentir du pécheur, consentit que Moly fût renvoyée chez ses parents pour y pleurer sa faute, et vivre mieux à l'avenir.

Cet événement laissa pourtant dans l'esprit de M. Alworthy quelques impressions peu favorables pour Jones. Mais, après avoir réfléchi sur le fond du caractere de ce jeune homme, il revint à en avoir la même opinion que le lecteur en a déja sans doute; c'est-à-dire qu'en pesant ses vertus et ses vices, la balance lui parut pencher du bon côté.

Aussi Thwackum perdit-il son temps, lorsqu'instruit de cette histoire par le religieux Blifil, il vint pour noircir Tom dans l'esprit de son protecteur. Tout le venin de ses pieuses invectives ne fut payé que de cette froide réponse: Je sais que les jeunes gens du tempérament de Tom ne sont que trop sujets au vice que vous avez raison de con-

damner ; mais j'ai vu le fond de son cœur et la vérité de son repentir ; ainsi comptez qu'il se corrigera.

Square, moins violent, mais plus artificieux, s'y prit moins lourdement pour tirer parti de cette aventure au gré de sa haine pour Tom.

Le lecteur n'a sans doute pas oublié les petits incidents de la perdrix tuée, du cheval vendu, ni des autres faits également graves rapportés dans notre second livre ; tous événements qui, bien loin d'avoir altéré l'affection de M. Alworthy pour l'orphelin, n'avoient fait que la fortifier. Les ames fortes et généreuses pardonnent volontiers aux foibles ; et la pitié les y attache d'autant plus.

Square lui-même n'en étoit pas à sentir les effets qu'avoient pu produire ces différentes bonnes actions de Jones dans une ame de la trempe de celle de M. Alworthy. Notre philosophe savoit

très bien ce que c'étoit que la vertu, quoiqu'il ne l'eût peut-être pas toujours pratiquée de bonne foi. A l'égard de Tuakum, je ne vous dirai pas précisément pourquoi, mais ces idées n'étoient jamais entrées dans sa tête. Il voyoit Tom dans un faux jour, et croyoit que tous les autres devoient le voir de même. Si M. Alworthy paroissoit l'aimer toujours, c'étoit, suivant lui, par le sentiment d'un amour propre mal entendu, qui ne vouloit pas avouer s'être trompé dans le choix d'un sujet qu'il avoit d'abord cru digne de son affection.

L'occasion de perdre Tom, en prenant M. Alworthy par cet endroit sensible, parut bientôt très favorable à M. Square. Après lui avoir rappellé toutes les petites fredaines de ce jeune homme, voici ce qu'il ajouta d'un ton fait pour paroître celui de la vérité : Je suis on ne peut plus fâché, dit-il, d'ê-

tre obligé de convenir que cet enfant nous a trompés tous deux : je n'ai pu, je le confesse, m'empêcher d'être séduit par des procédés qui, quoique vicieux en apparence, paroissoient cependant avoir l'amitié pour motif: sa jeunesse me faisoit excuser ce qu'ils pouvoient avoir d'irrégulier. Aurois-je imaginé, eussiez-vous cru vous-même, que ces sacrifices de la vérité, dont la cause nous paroissoit si excusable, n'eussent en effet d'autre objet qu'une passion aussi vive que criminelle ? Nous ne voyons maintenant que trop à découvert d'où procédoit la fausse générosité de ce jeune homme envers le garde-chasse et sa famille ! il protégeoit le pere, pour séduire plus aisément la fille; il nourrissoit la famille entiere, pour parvenir plus aisément à compléter la honte et l'infamie d'une de celles qui la composent. Telle est donc l'amitié, telle est donc la générosité de

Tom !.... Oui, monsieur, cet exemple me fait jurer, en ce moment, de ne plus rien croire de vertueux que ce qui quadrera précisément avec la regle inaltérable du droit.

Ces idées s'étoient déja offertes dans le lointain à M. Alworthy, et son bon cœur les avoit rejettées : mais, présentées si adroitement par un tiers, et dans un point de vue si plausible, elles ne pouvoient manquer de produire tout l'effet que Square en avoit attendu.

CHAPITRE VIII.

Plus de choses et plus claires, mais dérivant de la même source.

Le lecteur ne sera, je crois, pas fâché de revenir avec nous chez la charmante Sophie. Elle avoit passé la nuit du soir où nous l'avons quittée, assez désagréablement : le sommeil l'avoit peu favorisée, les songes encore moins; et lorsque mademoiselle Honora, sa

femme de chambre, étoit entrée dans son appartement à l'heure ordinaire, Sophie étoit déja debout et habillée.

A la campagne, pour peu qu'on ne demeure qu'à une lieue les uns des autres, on est censé voisins; et les nouvelles s'apprennent avec la même célérité que si l'on vivoit porte à porte. Mademoiselle Honora savoit déja toutes les particularités de l'aventure de Moly, et débuta par en régaler sa maîtresse, en jettant tout le blâme de la chose sur l'imprudence de la fille, et en plaignant extrêmement le pauvre Tom, qu'elle avoit, disoit-on, séduit; et qui, par cette faute, que les circonstances rendoient pourtant excusable dans un jeune homme, étoit tombé dans la disgrace de M. Alworthy.

Honora n'auroit de long-temps épuisé un si beau texte, si Sophie, impatientée de son verbiage, ne l'eût pas tout-à-coup interrompue avec quelque

sorte d'aigreur, pour lui dire d'aller savoir si M. Western ne l'attendoit pas à déjeûner. Honora obéit en murmurant : nous en dirons la cause une autre fois ; et pour en consoler le lecteur, nous lui ferons part de ce que pensoit alors Sophie.

On sait déja qu'elle s'étoit senti quelque penchant pour M. Jones, et que ce penchant s'étoit beaucoup accru avant qu'elle s'en fût doutée. Dès les premiers indices qu'elle en avoit eus, son cœur s'étoit trouvé rempli d'un sentiment si délicieux et si nouveau pour elle, qu'à peine avoit-elle pensé à le combattre : moyennant quoi, la tendre Sophie avoit laissé croître insensiblement des feux dont son peu d'expérience ne lui avoit pas même laissé entrevoir ce qu'elle avoit à craindre.

L'aventure de Moly lui avoit dessillé les yeux. Elle avoit connu et s'étoit

reproché sa foiblesse ; elle en étoit effrayée. Ce coup d'œil subit sur l'état de son cœur, quoique bien douloureux pour elle, produisit pourtant l'effet d'un remede aussi violent que désagréable, et suspendit pour le moment le cours du mal.

L'opération avoit été si prompte, que, dans le peu de temps que dura l'absence de la femme de chambre, Sophie se crut entièrement guérie, et fut déjeûner avec son pere, d'un air aussi libre et le cœur aussi dégagé que si Tom ne lui eût jamais été qu'indifférent.

Il en est des maladies de l'esprit comme de celles du corps : elles sont sujettes aux rechûtes. Sophie, hélas ! ne l'éprouva que trop. A peine eut-elle revu Jones, que les premiers symptomes reparurent; et qu'à partir de ce jour, son cœur ne ressentit plus que des mouvements intermittents.

Mais sa situation devint bien différente de ce qu'elle avoit été d'abord : cette passion, quelques jours auparavant si délicieuse, ne lui parut plus qu'un poison dans son cœur. Elle s'arma de toute sa raison, fit des efforts au-dessus de son âge pour triompher de sa foiblesse, pour en extirper jusqu'aux moindres racines; et son succès fut si rapide, qu'elle se crut bientôt en état d'espérer sa guérison du temps ou de l'absence. Elle résolut alors d'éviter, autant qu'il lui seroit possible, la rencontre de Tom, en attendant qu'elle pût obtenir de son pere la permission d'aller passer quelques mois chez sa tante, qui demeuroit à quelques lieues de là.

Mais la fortune, qui avoit d'autres vues, mit un obstacle invincible à ce projet, en faisant naître l'incident dont nous allons parler.

CHAPITRE IX.

A quelque chose malheur est bon.

LA tendresse de M. Western pour sa fille augmentoit chaque jour avec les bonnes qualités qu'il découvroit en elle. Ses chiens, même les plus chéris, se voyoient quelquefois forcés de céder à Sophie les fréquentes caresses de leur maître. Mais comme il ne lui étoit pas possible de gagner assez sur lui-même pour les abandonner longtemps, il trouva enfin, après y avoir réfléchi mûrement, un moyen propre à concilier de si chers intérêts; ce fut d'engager sa fille à apprendre à monter à cheval, et à venir à la chasse avec lui.

Sophie, pour qui les desirs de son pere étoient des loix, quoiqu'elle se sentît peu de goût pour un exercice qu'elle croyoit trop violent pour elle, souscrivit pourtant à sa volonté. Il est

vrai qu'un autre motif, indépendamment de celui de l'obéissance, concouroit à la déterminer sans peine : elle espéroit que sa présence et ses insinuations, en calmant l'impétuosité du vieux chasseur, préviendroient peut-être les accidents qui la faisoient trembler chaque jour pour la vie de son pere.

Ce qui pouvoit la faire balancer, étoit la crainte de se rencontrer trop souvent avec Jones, qu'elle avoit résolu de fuir. Mais, attendu que la saison de la chasse commençoit à tirer à sa fin, elle se flattoit qu'une absence de quelques mois, chez sa tante, la délivreroit entièrement d'une passion qui la gênoit encore. Que dis-je? elle se promettoit même d'être assez forte alors pour pouvoir se retrouver avec Tom, sans le moindre danger pour elle.

Au retour de sa seconde chasse, et au moment que précédant son pere

elle alloit arriver au château, le cheval fringant de Sophie, qui avoit besoin d'un cavalier plus ferme, s'avisa tout-à-coup de se cabrer, et de la mener si vivement, qu'elle étoit prête à perdre les arçons, lorsque Jones, qui la suivoit toujours des yeux, accourut à son secours. Le fougueux animal, se sentant arrêter par la bride, après s'être cabré de nouveau, fit sauter la pauvre Sophie de dessus son dos avec tant de violence, que c'étoit fait d'elle, si Tom, au risque de tout ce qui pouvoit en arriver, ne l'eût heureusement reçue dans ses bras.

Sophie étoit si effrayée, qu'elle fut long-temps sans pouvoir répondre à Jones, qui mouroit d'inquiétude qu'elle ne fût blessée. Elle l'assura, en reprenant ses sens, qu'elle ne ressentoit aucun mal, et le remercia du zele qu'il avoit témoigné pour elle dans un péril si pressant. Je suis donc bien récom-

pensé, madame! s'écria Jones ; et dût-il m'être arrivé de plus grands maux encore, je les aurois de bon cœur affrontés pour vous préserver de la moindre blessure.

Quel mal, répliqua Sophie avec vivacité, vous est-il donc arrivé ? . . . Quoi ! seriez-vous blessé ?

Ne vous effrayez point, madame, repartit Jones . . . Dieu soit loué ! . . . je vous ai secourue à temps. . . Après ce que j'ai craint pour vous, pouvoit-il m'en coûter moins qu'un bras ?

Un bras ? s'écria douloureusement Sophie . . . Ciel ! seroit-il cassé ?

Je le crois, madame, répondit froidement Tom. . . Mais souffrez que je vous remene au château ; votre pâleur me fait trembler ! . . . Le bras qui me reste encore est à votre service.

Sophie, en jettant les yeux sur le bras pendillant de Tom, tandis qu'il lui présentoit l'autre, pâlit et frissonna

tout-à-coup, de façon qu'il eut peine à la soutenir, et que lui-même eût bientôt succombé aux différents sentiments qui l'agitoient, si ses yeux, fixés sur Sophie, n'eussent pas lu dans la tendre langueur de ses regards combien le cœur de cette aimable fille étoit touché de tout ce qu'il souffroit pour elle.

M. Western, en arrivant avec son monde, fut informé par Sophie de tout ce qui venoit d'arriver. Il embrassa et remercia mille fois, les larmes aux yeux, le brave sauveur de sa fille.

Cet événement produisit un effet bien favorable pour Tom dans l'ame de Sophie. Elle aimoit le courage : elle en trouva dans la façon dont il s'étoit exposé pour la garantir d'une chûte aussi dangereuse que certaine. Elle en trouva bien plus encore dans le peu de cas qu'il sembloit avoir fait de sa blessure. La qualité d'homme courageux

eut toujours droit de plaire au sexe : on en dit plus d'une raison ; mais je m'en tiens au sentiment de Bayle, qui attribue cette prédilection des femmes pour les gens braves au violent amour qu'elles ont généralement pour la gloire ; souvent au desir ou à l'espoir flatteur de dominer sur ceux qui dominent ou sont dans le cas de dominer sur les autres ; et, presque toujours, au sentiment intérieur de leur propre foiblesse.

Quoi qu'il en soit, cet événement fit une grande impression sur Sophie ; et après une très exacte recherche, j'ai tout lieu de penser que cette belle n'en fit pas moins alors sur le cœur de Jones, qui, dit-on, avoit commencé depuis quelques jours à devenir, beaucoup plus que ci-devant, sensible au pouvoir vainqueur de ses charmes.

CHAPITRE X.

Suite du précédent. Conversation de Sophie avec sa femme de chambre.

En arrivant chez son pere, Sophie, qui s'étoit traînée jusques-là avec peine, tomba évanouie dans un fauteuil. A force de secours elle revenoit à elle-même, lorsque le chirurgien que l'on avoit fait appeller pour Tom entra dans l'appartement, et dit qu'il falloit absolument la saigner. M. Western fut du même avis; et Sophie, toujours obéissante, quoiqu'assez ennemie de la saignée, abandonna son bras au disciple de saint Côme.

Dès que l'opération fut faite, elle se retira dans son appartement, pour ne pas retarder plus long-temps celle qu'il falloit faire à Tom; et de là naissoit probablement sa répugnance à se laisser saigner. Mais M. Western, lorsqu'il s'agissoit de sa fille, ne connois-

soit personne, et n'avoit des yeux que pour elle. Quant au pauvre Jones, il ressembloit alors à la statue de la Patience, appuyée sur un tombeau, et souriant à la douleur : le sang qu'il croyoit encore voir sortir du beau bras de Sophie lui faisoit presque oublier tous ses maux.

Son tour vint cependant ; et après avoir soutenu en héros l'opération la plus douloureuse, il fut mis au lit chez M. Western, qui ne voulut jamais permettre qu'on le portât chez M. Alworthy.

Mademoiselle Honora, qui avoit assisté à son supplice, fut bientôt mandée par sa maîtresse, qui brûloit d'être instruite de l'état du malade.

La soubrette, émerveillée du courage de Jones, ne tarissoit point sur ses louanges : la bonté de son caractere, les graces de sa figure, la blancheur même de sa peau, rien ne fut oublié.

Toute autre que mademoiselle Honora se seroit apperçue de l'effet que produisoit ce discours sur sa jeune maîtresse ; mais ayant heureusement rencontré sa propre figure dans un miroir de l'appartement, la bonne femme de chambre n'avoit pu se perdre de vue pendant tout le cours de sa relation, ni par conséquent songer à l'impression qu'elle faisoit sur le visage d'autrui.

Sophie eut donc le temps de se remettre, et de dire en souriant à Honora : En vérité, je te croirois presque amoureuse de ce jeune homme ?... Moi, madame ! répondit-elle ; moi, amoureuse de lui ? Je vous jure sur mon ame, et sur mon honneur même, qu'il n'en est rien du tout. Qu'il soit aimable tant qu'on voudra ; qu'il plaise même à M. Alworthy d'en faire un gentilhomme : je suis ce que je suis ; mes parents étoient du moins mariés ;

et mon grand-pere étoit membre du clergé. Non, madame, non : tout beau garçon, tout courageux qu'il est, je crois que mes parents ne me verroient pas de bon œil prendre les restes d'une Moly Seagrim.

J'admire votre impertinence, interrompit Sophie avec un sang froid qu'on eût cru naturel, d'oser parler avec aussi peu de ménagement d'un ami de mon pere! ... Quant à la fille que vous venez de nommer, je vous défends de jamais prononcer son nom, du moins en ma présence.

Honora, étourdie de la mercuriale, chercha à réparer sa sottise. Ce n'étoit, s'écria-t-elle, que l'indignation qu'elle avoit conçue contre Moly, pour avoir séduit Jones, qui l'avoit outrée contre cette fille. A l'égard de M. Tom, elle ne lui devoit que des louanges : elle avoit toujours soutenu son parti envers et contre tous ceux qui parloient

de sa bâtardise. Il n'étoit pas possible, ajouta-t-elle, qu'avec un si bon cœur, un air si noble, une main si blanche, il ne fût pas véritablement gentilhomme. Oh ! il mérite d'être aimé, sans doute, s'écria-t-elle en finissant. Aussi tout le monde l'aime ; et Dieu permettra que tout se découvre un jour.

Sophie rioit de temps en temps sous cape, à certains traits de cette palinodie. Ce qui étant interprété favorablement par mademoiselle Honora, l'encouragea bientôt à s'écrier : Ah ! j'en dirois bien davantage, si je ne craignois pas de vous offenser...

Que me dirois-tu donc ? répondit Sophie toute émue ; parle, je te l'ordonne.

Ah ! madame !... quoiqu'il n'y pensât point à mal... ce récit vous offenseroit peut-être ; et j'en serois au désespoir !

Finis donc ! repartit vivement So-

phie ; je ne veux pas que l'on me cache rien.

Eh bien, madame, je vous dirai, puisque vous le voulez, que M. Jones étant un jour entré dans une chambre où j'étois seule à travailler, et ayant apperçu votre manchon sur une chaise, (ce même manchon que vous me donnâtes avant-hier)... il le prit; il mit ses mains dedans... et le baisa... Ah! madame! je ne vis jamais de baiser semblable... J'imagine, interrompit Sophie en rougissant, qu'il ignoroit que ce manchon étoit à moi.

Écoutez donc, madame, vous saurez tout... Il continuoit à baiser ce manchon, mais avec une ardeur que je ne puis vous peindre, et répétoit à chaque instant qu'il n'en étoit pas de semblable... Mais, lui disois-je en riant de sa frénésie, qu'a-t-il donc aujourd'hui de plus charmant que d'ordinaire? Ne l'avez-vous pas vu cent fois

entre les mains de ma maîtresse?... Hélas! sans doute s'écria-t-il, en soupirant; mais quand on est près d'elle, est-il rien de beau qu'elle-même?... Ce n'est pas tout encore, madame: mais daignez ne pas vous fâcher; car, encore un coup, le pauvre garçon n'y pensoit point à mal.

Par exemple, un jour que vous étiez au clavecin pour amuser M. Western, M. Tom, qui étoit assis dans la chambre voisine, paroissoit fort mélancolique. Qu'avez-vous donc? lui dis-je: pourquoi cet air rêveur? Gageons que je lis dans votre ame.... Hélas! dit-il en se réveillant tout-à-coup comme d'un songe, à quoi puis-je penser en écoutant et en contemplant ta belle maîtresse?... Oh! ma chere Honora! heureux, et mille fois heureux, le fortuné mortel... Un soupir arrêta le reste, et son haleine, en vérité, étoit plus douce qu'une rose!.. Mais ne vous fâ-

chez pas, au moins, madame; car le pauvre garçon n'y pensoit point à mal; et je me flatte que vous tiendrez ceci secret... J'ajouterai même qu'il m'a donné un gros écu pour n'en jamais ouvrir la bouche, et qu'il me l'a fait jurer sur un livre... Mais je suis presque convaincue que ce livre n'étoit pas la Bible; ainsi je puis parler en sûreté de conscience.

Jusqu'à ce que les peintres aient imaginé un plus beau rouge que le plus fin carmin, je ne dirai rien des couleurs de Sophie tant que durerent les propos de la bonne soubrette.

Ho... nora, dit en balbutiant la maîtresse, si vous me pro...mettez de ne me plus parler de tout ceci... et de n'en jamais rien dire à personne, je ne trahirai point votre secret... je veux dire... que je ne serai plus fâchée contre vous... Mais je crains votre langue: prenez-y garde, ma fille! vous

lui donnez souvent, et sans trop y penser, carriere... Ceci pourroit être su de mon pere, et le fâcher contre M. Jones, qui, très probablement, comme vous le dites fort bien, n'y pense point à mal.. car, si j'en avois l'ombre du soupçon! = Ah! ma chere maîtresse! vous lui rendez justice : il est aussi incapable d'oublier ce qui vous est dû, que moi de jamais révéler de semblables secrets... Pauvre jeune homme! il étoit transporté au point que vous-même lui eussiez pardonné ce qu'il me dit ensuite... Mais pardon, ma maîtresse! je n'oserois le dire : je me tairois plutôt trois mois, que de risquer votre colere.

Oh! n'en crains rien, chere Honora, lui dit en soupirant Sophie; après ce que je viens d'entendre, il n'est plus rien qui puisse davantage m'émouvoir.

Eh bien! chere Honora, ajouta-t-il,

tu connois l'état de mon cœur (c'étoit quelques jours après m'avoir donné l'écu, ajouta la duegne) ; mais ne crois pas que je sois assez lâche, assez ridiculement téméraire pour jamais regarder Sophie, que comme une déesse, que comme l'objet d'un culte aussi respectueux que secret, jusqu'au dernier jour de ma vie.

Voilà tout, madame... Voilà, du moins, tout ce que ma mémoire me rappelle... Mais ce qui m'intéresse le plus pour lui en vous en rendant compte, c'est la certitude où je suis que ce tendre jeune homme, en vérité, n'y pense point à mal.

Je vois enfin, chere Honora, dit miss Western en se levant, que tu m'es véritablement attachée.... Tu m'avois mise en colere l'autre jour, quand je te donnai ton congé... Si tu veux rester avec moi, tu en es la maîtresse, et je crois que tu feras bien. Honora,

transportée de joie d'être rentrée en grace, remercioit Sophie, et lui promettoit la fidélité la plus inviolable, lorsque la cloche annonça le dîner, et força sa jeune maîtresse de se rendre auprès de son pere.

FIN DU LIVRE QUATRIEME.

LIVRE CINQUIEME.

Contenant l'espace d'un peu plus de six mois.

CHAPITRE PREMIER.

Visites faites à Jones. Pâture pour ceux qui ont un cœur.

NOTRE héros malade reçut nombre de visites, qui toutes ne l'amuserent pas également. M. Alworthy ne passoit pas un jour sans le voir; mais, quoiqu'il le plaignît, et qu'il fût très content de la galanterie courageuse qui avoit occasionné sa blessure, il n'en crut pas moins cette occasion favorable pour rappeller Tom à une conduite plus réguliere que ci-devant. Aussi le bon seigneur ne perdit-il jamais l'instant, surtout quand Jones souffroit moins, de lui représenter, avec douceur, com-

bien de torts il avoit à réparer, et de lui faire entendre qu'il ne pouvoit trop s'attacher à dissiper les impressions que ses égarements avoient fait naître dans l'ame d'un bienfaiteur qui gémiroit d'être forcé d'abandonner ce titre.

Tuakum lui-même le venoit voir assez assidument, et pensoit qu'un malade étoit bien plus propre à être chapitré, que tout autre coupable. Aussi assommoit-il le pauvre Tom des sermons les plus secs, les plus ennuyeux, et dont la conclusion étoit toujours que la rupture de son bras étoit un juste châtiment du ciel pour tous les crimes qu'il avoit commis; et que, sans un prompt repentir (si tant est que Jones en fût susceptible), il le voyoit menacé, dès ce monde, des supplices réservés dans l'autre aux plus grands scélérats.

M. Square prêchoit sur un tout autre ton. Un bras, disoit-il, ou quel-

que autre membre de moins, n'étoit pas digne de l'attention d'un homme sage : il suffisoit, pour sa consolation, de réfléchir sur les miseres attachées à l'humanité ; de songer que le plus régulier des hommes étoit exposé aux accidents de la vie, comme le plus pervers ; que c'étoit enfin abuser des termes, que d'appeller maux, ou peines, tout ce qui ne troubloit pas l'ordre général et éternel des choses.

M. Blifil voyoit rarement Tom, et jamais seul. Ce vertueux jeune homme paroissoit cependant s'intéresser à son infortune ; mais il avoit soin de faire entendre qu'il redoutoit l'intimité avec un sujet d'un aussi dangereux commerce, et citoit, aussi modestement qu'à propos, le proverbe de Salomon sur la mauvaise compagnie. Il n'étoit pourtant pas si rigoureux que Tuakum, il osoit même concevoir quelque esperance de conversion de la part

de Jones. L'inexprimable bonté de M. Alworthy devoit, disoit-il, toucher enfin le cœur de Tom, s'il n'étoit pas endurci dans le vice, et absolument indigne que quelqu'un, à l'avenir, s'intéressât pour lui.

Pour M. Western, il passoit dans la chambre de Jones tous les moments qu'il pouvoit dérober à la chasse et à la bouteille, et combloit le malade de tendresse et d'amitié.

Dès que Tom fut en état de se lever, le bon-homme lui amena sa fille; et la vue de cet aimable objet hâta si fort la convalescence de Jones, qu'il fut bientôt en état de descendre dans la salle, et de passer quelquefois jusqu'à deux heures entieres près du clavecin de Sophie, qui se plaisoit à l'amuser avec les plus beaux airs modernes : à moins qu'il ne plût à M. Western de les interrompre tout-à-coup pour faire jouer le vieux sir Simon, ou quelque autre piece de cette force.

Il est vrai que Sophie avoit un soin extrême de s'observer auprès de Tom : mais, quelque scrupuleuse que fût son attention, il lui échappoit quelquefois des marques de tendresse, qui, quoiqu'imperceptibles aux yeux indifférents, n'étoient jamais totalement perdues pour lui. L'intérêt qu'il avoit d'étudier tous les sentiments de Sophie le rendoit si attentif à ses moindres mouvements, qu'il ne put bientôt plus se dissimuler à lui-même que miss Western avoit quelque penchant pour lui.

Lorsqu'il se vit bien convaincu de cette idée, Tom se trouva dans un état si violent, que tout autre tempérament que le sien (sur-tout dans sa situation) en eût sans doute éprouvé de funestes suites. Il étoit pénétré de tout le mérite de Sophie ; il aimoit éperdument sa personne ; il admiroit ses bonnes qualités ; il chérissoit tendrement la bonté de son cœur : mais, n'ayant réellement

jamais conçu la moindre idée de la posséder un jour, ni jamais accordé l'ombre même de l'indulgence à son inclination pour elle, la passion dont il se trouva tout-à-coup rempli étoit beaucoup plus forte qu'il n'avoit pu l'imaginer. Son cœur enfin ne lui révéla tout son secret, qu'à l'instant même où notre héros se crut certain que l'objet secret de ses vœux ressentoit en effet quelque retour pour lui.

CHAPITRE II.

Second service pour les mêmes gens.

L'EXTRÊME émotion de Jones, à cette découverte, augmentoit encore par les réflexions douloureuses qui se présentoient en foule à son esprit. Il étoit loin d'imaginer que le penchant de cette aimable fille pût devenir assez puissant pour l'aveugler au point de jamais consentir à faire le bonheur d'un amant si peu digne d'elle. En sup-

posant d'ailleurs que son espoir dût ne pas rencontrer d'obstacles de la part de la fille, n'étoit-il pas certain que de la part du pere il en auroit d'insurmontables à combattre? Ce pere, quoique rustique et vraiment campagnard, sur-tout dans ses amusements, n'étoit pas moins un très bon gentilhomme, et savoit en reprendre les sentiments lorsque les circonstances l'exigeoient. Ce pere aimoit très vivement sa fille : il avoit dit et répété cent fois, tant à table qu'ailleurs, qu'il ne mourroit content que lorsqu'il la verroit l'épouse du plus riche seigneur de la province. Tom auroit-il été assez vain, assez imbécillement fat, pour se flatter, quelque amitié que ce pere montrât pour lui, de le voir jamais consentir à sacrifier de si brillantes espérances à la passion ridicule d'un jeune homme sans naissance et sans biens? Et si ce consentement ne pouvoit être

espéré sans extravagance, n'étoit-ce pas être bien ingrat, n'étoit-ce pas violer bien bassement les loix de l'hospitalité, que de nourrir la passion d'une héritiere si puissante, à tous égards si peu faite pour lui, et, qui pis est, à l'insu de son pere ?

Si Tom n'envisageoit ces conséquences qu'avec une espece d'horreur, à quel point ne frémit-il pas en songeant aux nouveaux reproches qu'il alloit s'attirer de la part de M. Alworthy ! Ignoroit-il combien l'apparence même de la trahison, ou de la lâcheté, étoit capable de blesser l'ame de ce seigneur, et de rendre pour jamais le coupable odieux à ses yeux ?

L'aspect de tant d'obstacles, tous également invincibles, l'eût jetté dans le plus affreux désespoir, si le souvenir d'une autre femme n'étoit pas venu, tout-à-coup, s'offrir à sa pensée.

Qu'avoit fait la tendre Moly ? par

quel crime avoit-elle mérité son sort? Il avoit juré de lui être fidele; elle avoit juré mille fois de ne pas survivre à l'infidélité de son amant; Tom la voyoit dans les bras de la mort.... Il étoit l'auteur de sa perte!

Il se peignoit tout ce qu'elle avoit dû souffrir, depuis que son accident le retenoit chez M. Western; il ne pouvoit se pardonner d'avoir payé de tant d'ingratitude une flamme aussi peu suspecte. La pitié exagere tout: Moly, dans cet instant, lui reparut mille fois plus aimable, plus fidele, plus tendre que jamais; et ce tourbillon d'idées échauffa tellement la tête du désolé Tom, qu'il ne dormit pas de la nuit. Le résultat de ses réflexions fut de retourner à Moly, et d'oublier totalement miss Western.

Mais ce qu'on aura peine à croire, c'est que peut-être il eût effectué ce cruel sacrifice, si la discrete Honora,

qui le savoit seul dans sa chambre, n'étoit pas venue dans cet instant le voir.

Devinez, dit-elle en entrant, d'où je reviens dans la minute.... Je vous le donne en mille.

Tom devina long-temps en vain. Honora vouloit être pressée; la chose étoit très importante. Tom fut pressant; et cette fille, enfin, après s'être assurée de sa parole, voulut bien lui livrer son secret.

Apprenez donc, lui dit-elle mystérieusement, que ma maîtresse m'a envoyée chez Moly Seagrim, pour savoir par moi-même si cette fille ne manquoit de rien. La commission n'étoit pas trop de mon goût; mais que faire? les domestiques sont faits pour obéir!... Ah! mon cher Jones! comment avez-vous pu vous encanailler ainsi?...Ma maîtresse a pourtant voulu que j'y allasse, que je lui portasse

du linge et quelques autres nippes... Elle est en vérité trop bonne ! Un pareil bagage seroit bien mieux logé à Bridwel... Quoi ! interrompit Jones, ma Sophie est assez généreuse...? Oui, oui, votre Sophie, reprit Honora, oui, votre Sophie elle-même... Mais si vous saviez tout, vous seriez bien plus étonné. = Si je savois tout ? répliqua Tom. Ah ! daignez vous expliquer. = J'entends ce que j'entends, répondit Honora... En vérité, si j'étois ce qu'est M. Jones, je leverois les yeux un peu plus haut que sur une espece telle que sa Moly Seagrim... A propos, vous souvient-il du jour que vous caressiez le manchon de ma maîtresse avec tant de plaisir? = Quoi ! lui en auriez-vous parlé? s'écria Jones en rougissant. = Si je lui en ai parlé ! répondit Honora. Il ne vous reste qu'à m'en remercier. Le plus puissant lord d'Angleterre se croiroit trop heureux, s'il savoit... Mais

j'ai bonne envie de ne pas vous le dire.

Tom redoubla ses instances ; et Honora, qui avoit autant d'envie de parler que lui d'entendre, continua ainsi :

Sachez donc, puisqu'il faut tout vous dire, que ma maîtresse m'avoit donné ce même manchon que vous aimiez tant. Elle en avoit un autre beaucoup plus beau ; mais deux jours après que je lui eus raconté toute votre histoire : Honora, m'a-t-elle dit, mon nouveau manchon me déplaît.... Il est si gros !... si maussade, que je ne puis le regarder... Jusqu'à ce que j'en trouve un autre qui me plaise, rends-moi le vieux ; prends celui-ci... Car elle est si bonne demoiselle qu'elle rougiroit de donner pour reprendre.... c'est de quoi je puis vous répondre... Ce vieux manchon enfin (puisque j'en ai tant dit) depuis ce jour n'est jamais sorti de son bras ; et je gagerois

ma tête qu'il a été baisé mille et mille fois en secret. La conversation fut ici interrompue par M. Western, qui venoit lui-même inviter Jones à descendre au clavecin.

Sophie, aux yeux de Tom, parut ce soir beaucoup plus belle que jamais; et d'autant plus que le précieux manchon étoit passé dans son bras droit.

Elle jouoit le lampons le plus chéri de son pere, qui étoit appuyé derriere sa chaise, et ravi de l'entendre; lorsque ce manchon, en retombant tout-à-coup sur les doigts de Sophie, la mit hors de mesure, et que le fougueux gentilhomme, très piqué de cet accident, après l'avoir arraché du bras de sa fille et apostrophé d'une épithete de campagne, l'avoit déja jetté au feu, lorsque Sophie, en sautant du clavecin à la cheminée, arriva encore à temps pour le sauver des flammes.

Cet incident paroîtra sans doute de

peu d'importance à plus d'un de nos lecteurs : cependant l'effet qu'il produisit sur l'ame de notre héros ne nous a point permis de le supprimer. Un historien judicieux n'omet jamais les plus légeres circonstances : car c'est presque toujours d'elles que naissent les plus grands événements. Il sait que le monde n'est en effet qu'une vaste machine, dont les maîtresses roues ne reçoivent leur mouvement que des plus petites, et qu'il en est de cette derniere espece qui ne sont pas faites pour être vues par tous les yeux.

Ainsi, ce que tous les attraits de l'incomparable Sophie, ce que la douceur de ses yeux, l'harmonie de sa voix, les graces de sa personne, la beauté de son ame, et ses tendres dispositions n'avoient pu faire pour subjuguer absolument le cœur de Jones... fut opéré par un manchon !

Ce cœur, ainsi que certaine forte-

resse (1), fut en cet instant enlevé par surprise. Toutes ces considérations d'honneur et de prudence que M. Jones, ainsi qu'un militaire habile, avoit placées en avant pour défendre les avenues de ce même cœur, déserterent leurs postes; et l'Amour vainqueur entra triomphant dans la place.

CHAPITRE III.

Grand incident.

AMOUR! Amour! quand tu nous tiens... Il restoit pourtant encore dans l'ame de Tom Jones des sentiments de pitié pour Moly, qu'il ne cherchoit point à combattre, mais qui ne troubloient pas moins son repos. Il avoit encore pour cette fille une sorte d'attachement de reconnoissance, qui ne lui permettoit pas de l'abandonner dans la situation où lui-même croyoit l'avoir mise; et la délicatesse de ses sen-

(1) Berg-op-Zoom.

timents pour Sophie ne lui permettoit pas non plus de manquer à ce qu'il croyoit lui devoir... Comment faire ?

A force d'y rêver, il crut enfin qu'il lui seroit possible de s'acquitter envers Moly, au moyen de quelques présents. Du caractere violent et tendre dont il connoissoit cette fille, il s'attendoit à voir sa proposition rejettée avec tout l'appareil du désespoir Mais elle étoit vaine ; et il espéra que l'offre d'une petite fortune, capable de la mettre tout d'un coup au-dessus de ses égales, pourroit, en flattant son ambition, la rendre moins sensible à la perte de son amant.

Avec cette espérance, un jour que M. Western étoit à la chasse, Tom, le bras en écharpe, s'échappa du château, sans être vu, et s'achemina chez Moly. La mere et les sœurs, qui prenoient leur thé, lui dirent d'abord qu'elle étoit sortie. Mais la sœur aînée,

quelques instants après, lui fit signe, en souriant malignement, que Moly étoit dans sa chambre. Tom y monta, et fut surpris non seulement de ce que la porte étoit fermée en dedans, mais de ce qu'après avoir heurté on le faisoit attendre. Il fallut cependant ouvrir ; et Moly, interdite, eut d'abord peine à exprimer à son gré les différents sentiments que la vue inespérée de Tom produisoit en elle après une si longue absence.

Quand les premiers transports furent calmés, Tom fit tomber par degrés la conversation sur les conséquences fatales d'une plus longue intimité entre eux. Il rappella à Moly le courroux, les défenses réitérées de M. Alworthy, et les malheurs certains qui les menaçoient l'un et l'autre, si ce seigneur venoit à apprendre qu'ils se vissent encore. Il lui peignit toute la douleur qu'il avoit de la perdre, et ter-

mina son discours par lui offrir de quoi se former un établissement solide avec quelqu'un de ses égaux, qui, à l'aspect de sa fortune, se croiroit encore trop heureux de l'avoir pour femme.

Moly, frappée d'étonnement, resta quelques instants muette; bientôt elle fondit en larmes.... Quel coup pour une amante! Ses sanglots redoublés lui laissoient à peine l'usage de la voix. Ses regards étoient attachés sur Tom; l'amour et le désespoir y étoient peints: ceux de Tom, fixés sur le lit, n'osoient se relever sur elle... Cette situation, trop pénible pour tous les deux, et surtout pour Moly, ne pouvoit durer long-temps. Notre amante, irritée, éclata bientôt en reproches: rien de tout ce que la rage et l'amour trahi ont droit d'inspirer à une femme contre l'indigne objet de sa tendresse, rien ne fut oublié pour accabler cet infidele amant.

Notre héros, trop foible contre un tel orage, et pressé par ses remords, alloit y succomber, lorsqu'un mouvement impétueux de cette fille (alors remise sur son lit) fit tomber dans la ruelle un lambeau de tapisserie qui offrit aux regards de Tom un spectacle auquel il n'étoit pas plus préparé que mes lecteurs.

Ce morceau de tapisserie, mal attaché au haut du plancher, servoit de rideau au lit de cette belle, et cachoit un petit réduit où elle serroit ses hardes. Soit que ses bras se fussent embarrassés dans ce rideau, soit qu'il fût mal attaché, jugez de la surprise du pauvre Tom, lorsque le fond du théâtre offrit à ses regards, qui?... le lira-t-on sans en frémir? et puis-je l'écrire sans honte?..... le philosophe Square!.... et dans la position la plus risible.

La situation de nos trois personna-

ges est digne d'un pinceau plus énergique que le mien. Square, dans un déshabillé très libre, et plié en deux dans son trou, fixant de grands yeux effarés sur Jones ; Moly, tremblante, et la tête à demi cachée dans ses couvertures ; Jones, le bras levé, la bouche ouverte, voulant parler et ne sachant que dire, ne présentent qu'une foible esquisse de ce tableau.

Tom rompit enfin le silence par un long éclat de rire, et présenta très poliment la main à M. Square, pour l'aider à sortir de sa retraite.

Celui-ci rappellant toute sa vertu, plus forte encore que sa confusion, et regardant Jones d'un air grave : Vous triomphez, monsieur, lui dit-il ; vous jouissez déja de l'avantage que cet événement vous offre pour me noircir à votre gré dans l'esprit du public. Je n'ai pourtant point corrompu l'innocence ; mais les apparences sont con-

tre moi, et je sens tout ce que je puis craindre. Si vous aviez moins droit de me haïr, j'oserois cependant.... Arrêtez! s'écria Jones, laissez-moi du moins le mérite de prévenir votre demande, et de prouver combien la vengeance a peu d'attraits pour moi. Ce n'est pas vous qui m'offensez ici le plus; ne craignez pourtant rien ni l'un ni l'autre... Agissez-en bien avec cette fille, et soyez sûr de mon silence. Vous, Moly, soyez, s'il se peut, fidele à votre amant; j'oublierai, dans ce cas, votre inconstance; et vous pouvez même compter sur tout le bien que je pourrai vous faire.

A ces mots, Jones, trop généreux pour attendre des remercîments, part, et rentre sans être vu chez son ami M. Western.

CHAPITRE IV.

Premieres approches.

Tom, absolument revenu de la foiblesse qu'il avoit eue pour Moly, tant par ce qu'il venoit de voir, que par ce qu'il apprit encore de différents endroits sur le compte de cette fille, n'en étoit pas plus tranquille sur ses sentiments pour Sophie. Son cœur, affranchi de tous autres liens, étoit entièrement à elle ; il se croyoit même assuré de n'en être point haï. Mais cette certitude ne calmoit point son désespoir, quand il réfléchissoit sur le peu d'apparence d'obtenir jamais le consentement de M. Western pour une alliance aussi disproportionnée ; et cette réflexion accablante, qui le tourmentoit nuit et jour, influa bientôt sur son tempérament. Il perdit toute sa gaieté, n'aima plus que la solitude, et s'abandonna à la sombre mélancolie de ses

idées. Il chercha même à fuir Sophie; et lorsque le hasard le rapprochoit d'elle, il affectoit une réserve si sévere dans ses discours et dans ses démarches, que Sophie eût pu le croire absolument guéri de sa passion, si les tendres regards et les soupirs contraints de Jones n'eussent à chaque instant démenti l'extérieur de sa conduite.

Elle eut d'autant moins de peine à démêler tout ce qui se passoit dans le cœur de son amant, que le sien propre étoit en proie aux mêmes agitations; et cette découverte fut encore très favorable à Tom : elle ajouta la plus haute estime à l'amour qu'elle avoit déja pour lui; et ce dernier sentiment, presque toujours suivi de ceux qu'inspire la pitié, acheva d'enflammer son cœur de la tendresse la plus vive.

Ces deux amants se promenoient un jour dans le jardin, chacun dans une allée qui aboutissoit au canal où Tom

avoit jadis risqué de se noyer pour sauver l'oiseau de Sophie (elle aimoit cet endroit, et alloit souvent y rêver seule), lorsqu'ils se rencontrerent face à face.

Après les politesses d'usage, et quelques propos vagues, auxquels le trouble et la confusion des parties ne permettoit pas plus de suite, Sophie, en jettant les yeux sur le canal, ne put s'empêcher de rappeller à Jones le risque qu'il avoit autrefois couru pour lui rendre un léger service.

Hélas! madame, lui dit-il, j'eusse été trop heureux, si le canal eût été plus profond : cet instant m'eût affranchi de tous les maux que me préparoit la suite de ma vie!.... Ah! que dites-vous? répliqua Sophie; se peut-il que vous le pensiez? Ce mépris affecté de la vie n'est probablement qu'un excès de politesse à mon égard; c'est, sans doute, vouloir que je vous sois moins

obligée de l'avoir déja risquée deux fois pour moi : craignez plutôt, hélas ! craignez plutôt pour la troisieme !...

Ces derniers mots étoient accompagnés d'un sourire et d'un regard si tendres, que Jones en fut pénétré jusqu'à l'ame. Il répondit en soupirant que cette crainte ne pouvoit plus rien prévenir : de là, jettant sur elle un coup-d'œil fixe et languissant : Ah ! Sophie, s'écria-t-il, pouvez-vous en effet souhaiter que je vive ? pouvez-vous bien me haïr à ce point ? = Sophie, les yeux baissés, répondit, après avoir hésité quelque temps : Non, monsieur Jones, je ne vous hais point. = Ah ! s'écria Tom, ai-je pu méconnoître un cœur aussi céleste que le vôtre ? Ai-je pu me défier des sentiments de l'incomparable Sophie ?... Ciel ! quel bonheur de pouvoir me flatter.... = Arrêtez, monsieur, lui dit Sophie interdite ; je ne vous entends pas.... Je ne puis rester

ici plus long-temps. = Vous ne m'entendez pas ! vous aurois-je donc offensée ?.... interrompit Tom les yeux en pleurs et hors de lui-même. Moi, je vous aurois offensée ! hélas ! auriez-vous pu le croire ?... Cette rencontre imprévue... le trouble de mon cœur... Au nom du ciel, pardonnez-moi ! Pardon, pardon, madame ; la seule idée d'avoir pu vous déplaire... suffit pour m'arracher la vie = Vous me surprenez de plus en plus, lui dit Sophie : sur quoi donc pensez-vous m'avoir offensée ? = Hélas ! reprit Tom, la crainte produit souvent l'extravagance ; et je n'en connois d'autre que celle de vous voir irritée contre moi.... Ah ! détournez, adoucissez du moins ce regard trop sévere ; il suffit pour m'anéantir... Condamnez mes yeux.... condamnez vos charmes.... ce sont eux seuls qui m'ont perdu... qui m'ont fait oublier ce que vous êtes ; bien plus encore,

hélas ! ce que je suis.... Vous en serez bientôt vengée.

Le transport de Jones l'avoit précipité aux pieds de Sophie, dont la situation n'étoit pas plus tranquille. = Monsieur Jones, lui dit-elle d'une voix entrecoupée, j'affecterois vainement de ne pas vous entendre, et je ne vous entends peut-être que trop bien !... Mais, au nom du ciel, si vous avez quelque amitié pour moi, souffrez que je retourne au château ... Eh ! puissé-je être en état d'y arriver !

Jones, qui à peine se soutenoit lui-même, lui offrit son bras, qu'elle consentit d'accepter, pourvu qu'il lui jurât de ne plus continuer cette conversation. Il se soumit à tout, pourvu que Sophie promît aussi d'oublier ce que la violence de sa passion lui avoit arraché malgré lui. Sophie enfin consentit à lui pardonner, s'il promettoit, à son tour, d'être plus circonspect à l'avenir.

Et c'est ainsi que nos jeunes amants, tous deux tremblants, et tous deux charmés l'un de l'autre, arriverent au château.

Sophie se retira dans son appartement, où la secourable Honora et quelques heures de repos calmerent par degrés ses sens. Le pauvre Jones, au contraire, étoit attendu par une mauvaise nouvelle qui va changer toute la scene de cette histoire, et qui par conséquent mérite un chapitre particulier.

CHAPITRE V.

Maladie de M. Alworthy.

M. Alworthy, depuis l'accident de Jones, avoit négligé un rhume qui, après avoir dégénéré en fluxion de poitrine, l'avoit enfin forcé de se mettre au lit et d'appeller un médecin.

Soit par hasard, ou autrement, le danger s'étoit accru de jour en jour de-

puis l'arrivée de son Esculape ; et ce bon seigneur, toujours prêt à tout événement, ayant jugé à propos de faire rassembler sa famille, on avoit dépêché un exprès à madame Blifil, qui étoit depuis quelque temps à Londres ; et un autre, avec une voiture, pour Jones, encore convalescent chez M. Western.

Jones, en arrivant au château, trouva toute la famille, à l'exception de madame Blifil, autour du lit de son bienfaiteur. Il venoit de leur faire part de son testament, par lequel il avoit institué M. Blifil pour son héritier, à charge de quelques legs assez peu considérables pour Tuakum, pour Square, et pour ses principaux domestiques. Quant à Tom Jones, M. Alworthy lui avoit fait un assignat particulier de 500 livres sterling (1) de revenu annuel, et de 1000 livres une fois payées.

(1) Environ 12000 livres.

Les cris et les pleurs de Blifil, prosterné aux pieds du lit de son oncle, étoient si éclatants, que la voix de Tom, encore plus affligé du danger de M. Alworthy, que sensible à la fortune qu'il recevoit de lui, eut peine à pénétrer jusqu'au malade. La foiblesse de M. Alworthy, et les représentations du médecin, ne lui permettoient pas de parler davantage; lorsqu'un domestique vint annoncer un procureur, arrivé en toute diligence de Salisbury et qui avoit, disoit-il, à conférer en particulier avec M. Alworthy sur une affaire très importante. Ce seigneur chargea son neveu de l'entendre, n'étant plus en état de se mêler d'affaires, et congédia la compagnie.

En sortant de son appartement, Tuakum et Square, également peu satisfaits du legs que leur avoit laissé M. Alworthy, se prirent de querelle. Mille livres sterling une fois payées n'of-

froient aux yeux du pédagogue qu'une récompense très mince pour les soins qu'il avoit daigné prendre de l'éducation de deux enfants. Square trouvoit ce legs exorbitant pour un petit répétiteur tel que Tuakum, déja aux gages de M. Alworthy, tandis que lui-même, homme de condition, et qui n'étoit chez ce seigneur qu'à titre d'ami, ne se voyoit gratifié que d'un legs égal à celui d'un pédant.

Les propos commençoient à s'échauffer entre ces deux personnages; quand M. Blifil, arrivant avec un air consterné, leur apprit que l'exprès envoyé de Salisbury venoit de lui annoncer la mort de sa mere. A ces mots, les deux docteurs se réunirent pour consoler leur cher disciple, l'un par les motifs de la vertu, l'autre par ceux de la religion.

Ils délibérerent ensuite s'il convenoit, ou non, d'instruire M. Alworthy

de cet événement. Le médecin, qui parut alors, fut pour la négative : c'étoit risquer, sans nécessité, d'accabler le malade ; il ne pouvoit y consentir. M. Blifil objectoit une promesse solemnelle faite à son oncle de n'avoir jamais rien de caché pour lui, quelque chagrin que M. Alworthy dût en recevoir. Ce seroit, disoit-il, manquer essentiellement à ma promesse, et m'exposer à encourir la juste indignation de mon oncle, au cas que le ciel le guérisse, comme j'ose encore m'en flatter. La crainte d'un mal, quel qu'il soit, ajouta-t-il, ne doit jamais faire celer la vérité.

Thwackum et Square, enchantés des sentiments de leur disciple, ne pouvoient manquer d'être de cet avis. Ils l'appuyerent si fortement, que le médecin se vit forcé d'y souscrire, et de passer, avec M. Blifil, dans la chambre du malade, à qui ce dernier, les yeux

en pleurs, fit part de sa nouvelle.

M. Alworthy la reçut avec constance et résignation. Il laissa pourtant tomber quelques larmes, et demanda à parler au messager : mais Blifil l'assura qu'il n'avoit pas été possible de l'arrêter un instant, à cause des affaires pressantes dont il disoit être chargé.

CHAPITRE VI.

Fête interrompue.

Le lecteur s'étonne, sans doute, de nous avoir vus perdre si long-temps de vue M. Jones. Il étoit resté dans la chambre de M. Alworthy, qu'il n'avoit pu se résoudre à laisser seul avec sa garde. Il avoit été témoin et indigné de la cruelle indiscrétion de Blifil, lorsqu'il étoit venu annoncer à ce bon seigneur la mort de sa mere; et très peu s'en étoit fallu qu'il n'eût brusqué son grave condisciple.

Cependant M. Alworthy, après a-

voir été condamné par la faculté, se préparoit à subir son sort avec cette constance qui, dans ces derniers moments, caractérise toujours la vertu, lorsqu'une crise favorable donna tout-à-coup quelque espérance au médecin. La joie de Tom en fut extrême; il eût donné sa vie pour sauver celle de son bienfaiteur. Ses vœux furent remplis; et le malade, dès le jour suivant, fut déclaré hors de danger.

Cette guérison inespérée répandit l'alégresse dans tous les environs du château, et prouva combien M. Alworthy étoit véritablement aimé. Le médecin, qui ne manqua pas de s'attribuer toute la gloire de l'événement, fut à l'envi complimenté et fêté par-tout. Tom l'accabloit d'embrassements, et le regardoit comme un dieu tutélaire.

Le lendemain du jour que cette agréable nouvelle avoit été annoncée par le médecin, Jones voulut le réga-

ler de quelques bouteilles de vin dans sa chambre : Blifil, Tuakum et Square y furent invités. Les deux derniers furent exacts au rendez-vous ; l'autre se fit long-temps attendre : on commença sans lui.

On buvoit depuis deux heures à la santé du malade; le vin et la joie échauffoient déja la tête de Jones, lorsque le froid Blifil parut. Sa sagesse, offensée de l'air à-peu-près de débauche qui paroissoit régner dans cette petite fête, le fit d'abord éclater en reproches contre Tom. Ce n'est pas, disoit-il, qu'il trouvât mauvais que l'on se réjouît de la convalescence de son oncle; mais la joie doit avoir ses bornes, et la décence doit toujours les fixer, sur-tout dans une maison où la mort trop récente de sa mere rendoit de tels excès d'une indécence et d'un scandale inexcusables.

Malgré l'aigreur de ces reproches,

Jones fut désarmé par les derniers mots de Blifil. Il convenoit que la sensibilité d'un fils pouvoit être choquée en pareil cas : aussi s'empressa-t-il, après quelques excuses à Blifil, de lui présenter la main, et de lui demander la sienne en signe de réconciliation.

Mais Blifil ne pardonnoit pas si aisément. Il rejetta avec mépris la main de Jones, en ajoutant, d'un ton cynique : Il n'est pas étonnant que le spectacle le plus triste ne fasse aucune impression sur un aveugle. Quant à moi, qui ai le bonheur d'avoir vu et connu tous mes parents, il seroit un peu surprenant que je fusse insensible à leur perte.

Quoi! traître! s'écria Tom en lui sautant au collet, tu as la lâcheté de me reprocher le malheur de ma naissance!.. Cet éclair alloit être suivi du plus terrible orage, si les spectateurs ne s'étoient point hâtés d'en prévenir

l'effet. On sépara les adversaires ; on les réconcilia, du moins en apparence; on acheva tristement la fête, et chacun s'en alla.

CHAPITRE VII.

Que de maux le vin cause !

Tom, en quittant la compagnie, avoit senti que le grand air pouvoit ne lui pas être inutile avant que de rentrer dans l'appartement de M. Alworthy. La soirée étoit belle; et il se promenoit seul dans un petit bois voisin, en rêvant aux charmes de sa chere Sophie; lorsque ses réflexions amoureuses furent interrompues par l'apparition d'une femme qui, après l'avoir regardé fixement, se sauva dans le plus épais du bois. Les héros sont rarement peureux ; le nôtre ne craignoit pas même les esprits : il ne balança pas à suivre les pas de cette femme. Il faut pourtant tout dire, il avoit cru la reconnoître.

Quand elle favorise, ou persécute,
La fortune jamais ne fait rien à demi.

Tuakum et Blifil, qui se promenoient tristement, avoient vu passer et très bien reconnu la personne. Tous les deux, aussi soupçonneux l'un que l'autre, et présumant également du mystere dans cette aventure, étoient entrés dans l'allée aboutissant au petit bois, à l'instant même où Jones s'y étoit enfoncé à la poursuite du fantôme.

C'en fut assez pour les convaincre de la réalité d'un rendez-vous; et nos cagots, charmés d'une récidive qui ne pouvoit manquer de perdre l'objet de leur haine auprès de M. Alworthy, forment à l'instant le projet de surprendre les coupables, et de les mettre dans l'impossibilité de désavouer leur crime.

Heureusement pour Tom, le chemin qui les conduisoit jusqu'à lui étoit

difficile. Quelques précautions qu'ils prissent, il entendit du bruit, leva la tête, et les reconnut. Son parti fut bientôt pris : il vint fièrement à eux, très résolu de leur disputer le passage.

Tuakum, outré de l'audace de son ancien écolier, et qui se croyoit encore en droit de lui parler en maître, lui cria qu'il prétendoit en vain leur dérober la vue de son infâme Moly; que M. Blifil, ainsi que lui, l'avoit très parfaitement reconnue; que rien enfin ne les empêcheroit de la conduire au château, pour en faire un exemple capable d'épouvanter ses pareilles.

Tom, assez médiocrement ému de ce discours, mais indigné de le voir confirmé par Blifil, dont les insultes de l'après midi étoient encore vivement gravées dans son cœur, ne répondit aux emportements de Tuakum qu'en l'assurant que tous les pédants de la province, dussent-ils être secondés par

autant de Blifils, ne parviendroient jamais à le forcer, lui vivant, de consentir à l'ombre même d'une lâcheté.

Une déclaration si précise avoit droit d'enflammer la bile de Tuakum et de son disciple chéri, et fut bientôt suivie d'un des plus mémorables combats à coups de poings dont les annales des basses rues de Londres aient jamais conservé la mémoire.

Qu'il suffise au lecteur d'apprendre que le brave Tom, après avoir soutenu long-temps, sans perdre un pouce de terrein, l'effort de ses deux assaillants, qu'il avoit mis successivement hors de combat, alloit peut-être succomber dans une nouvelle attaque, où ils avoient réuni toutes leurs forces, lorsque deux des plus vigoureux poings de l'Angleterre parurent tout-à-coup dans la mêlée, et décidèrent la victoire en sa faveur.

Tuakum et Blifil étoient déja par

terre avant que Tom eût eu le temps d'envisager le généreux guerrier qui venoit de le secourir. Mais avec quels transports, avec quelle reconnoissance ne reconnut-il pas M. Western!

Ce gentilhomme, qui se promenoit dans les environs avec sa famille, avoit entrevu de loin le combat de deux hommes contre un; il n'en avoit pas fallu davantage pour le faire voler au secours du parti le plus foible.

Le reste de sa compagnie ne tarda pas à arriver sur le champ de bataille. C'étoit cet honnête ministre Supple que nous avons vu dernièrement à la table de M. Alworthy, madame Western, tante de Sophie, et Sophie elle-même.

Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux n'étoit pas amusant pour des femmes. On voyoit, d'un côté, le désastreux Blifil étendu sur la terre, pâle et presque sans sentiment; non loin de là, le

victorieux Tom, couvert de sang, tant des ennemis que du sien ; plus bas, le grand Western, jettant un coup d'œil de clémence sur le docteur palpitant à ses pieds, et pardonnant à l'ennemi vaincu.

On s'empressa d'abord à secourir les blessés ; et Blifil, le plus mal-mené de tous, commençoit à reprendre ses sens, lorsqu'un spectacle bien plus intéressant encore attira d'un autre côté toutes les attentions de l'assemblée.

C'étoit Sophie, l'aimable Sophie elle-même, qui étoit tombée évanouie.

Tous les flacons alors sont épuisés ; toutes les voix demandent de l'eau fraîche. Mais, tandis que chacun s'agite et cherche vainement, Tom, qui se ressouvient d'un ruisseau qui couloit sur la gauche, prend Sophie dans ses bras, traverse en courant un champ

de blé prêt à couper, se plonge dans l'eau, en verse abondamment sur la malade, et la rend bientôt à la vie.

M. Western et les autres, ignorant le dessein de l'impétueux Tom, l'avoient suivi à toutes jambes. Ils arriverent à l'instant même que Sophie ouvroit les yeux ; et la scene tragique, à compter de cet instant, fut changée en scene de plaisir et de reconnoissance. M. Western, après avoir cent fois embrassé Tom et mille fois sa fille, ne voulut pas qu'il retournât chez lui, et prétendit l'emmener sur le champ à son château, pour y faire panser ses plaies. Mais le bon cœur de Tom ne lui permettoit pas d'abandonner ainsi les deux blessés, quoique ses adversaires. Il obtint, mais non pas sans peine, de M. Western que l'on revînt à eux.

On les trouva sur pieds, se consolant mutuellement de leur disgrace,

et se promettant bien d'en tirer vengeance. C'est ce qu'ils firent dans l'instant, en rendant compte à la compagnie du sujet de la querelle, et en l'ornant des circonstances les plus propres à donner une idée très peu édifiante des mœurs du pauvre Jones. Mais, malheureusement pour eux, M. Western n'en fit que rire : ce qui acheva de les déconcerter, au point de refuser le souper qu'il leur offroit chez lui, dans la louable intention de pacifier toutes choses. L'ami Tom, au contraire, intéressé à se justifier dans l'esprit de Sophie des imputations de ses deux ennemis, se rendit avec grand plaisir à l'invitation de son généreux défenseur.

FIN DU LIVRE CINQUIEME.

LIVRE SIXIEME.

Contenant l'espace d'environ trois semaines.

CHAPITRE PREMIER.

Caractere de madame Western. Finesse de son discernement.

QUOIQUE Jones eût eu le temps d'entretenir Sophie pendant la route, elle n'en fut pas moins triste pendant le souper. Le lendemain, au déjeûner, elle le parut moins ; mais après avoir feint de manger un morceau, elle quitta assez brusquement la table, sans que son pere ni sa tante en pénétrassent la raison.

Cette tante se piquoit d'expérience et d'érudition. Elle avoit autrefois passé quelque temps à la cour, où elle avoit acquis les dehors de ce qu'on appelle le monde. Ses connoissances, depuis

sa retraite, s'étoient prodigieusement perfectionnées par la lecture des pieces de théâtre, des romans modernes, des gazettes et des papiers publics; au point que dans tout le canton madame Western passoit pour aussi consommée dans la littérature que dans la politique.

Le changement qu'elle avoit remarqué dans l'humeur de Sophie lui avoit paru digne de toute son attention.

Après avoir rassemblé mûrement toutes les circonstances capables de jetter quelque espece de jour sur une matiere si digne d'être approfondie, elle étoit enfin parvenue à se convaincre que la mélancolie de sa niece ne pouvoit probablement partir que d'une passion secrete. Ce premier point trouvé, il ne s'agissoit plus que de savoir quel en étoit l'objet.

A force d'y rêver, l'évanouissement de Sophie dans le bois, le soir du com-

bat de Jones contre Tuakum et Blifil, ainsi que la tristesse de cette fille pendant le souper du soir même, et dont Blifil avoit refusé d'être, lui revinrent tout-à-coup dans l'esprit. Il ne lui en fallut pas davantage pour lui faire conclure que M. Blifil étoit l'heureux mortel qui faisoit soupirer sa niece.

La crainte cependant de compromettre avec trop de légèreté son jugement l'empêcha pendant quelques jours de faire part de sa découverte à son frere : elle ne s'y détermina qu'après avoir cru, par de nouvelles observations, tous ses soupçons changés en certitude.

M. Western fut enchanté de cette nouvelle : Blifil étoit l'héritier présomptif de M. Alworthy; M. Alworthy étoit très riche, leurs terres se touchoient : rien n'étoit plus convenable que cette alliance; on ne pouvoit trop tôt la proposer.

Je crois avoir insinué déja que notre ami Western avoit reçu de la nature un de ces caracteres aussi impérieux qu'ardents, toujours disposés à céder aux premieres impressions, soit de la peine, soit du plaisir, et incapables d'observer jamais les gradations de l'une à l'autre.

A peine eut-il saisi l'idée de cette alliance, d'où le bonheur de sa fille lui paroissoit dépendre, qu'il envoya inviter M. Alworthy, convalescent depuis quelques jours, à venir dîner chez lui. C'étoit un plaisir de plus pour M. Western, que celui de surprendre agréablement Sophie, en lui annonçant quelques jours avant la noce, qu'il lui donnoit M. Blifil pour époux: car il s'en falloit de cent lieues qu'il prévît le moindre obstacle à ce mariage, soit de la part de M. Alworthy, soit de celle de son neveu.

Le dîner où les deux familles se trou-

voient rassemblées fut très gai, et ne fut pas plutôt fini, que M. Western attira l'oncle de Blifil dans une allée écartée du jardin, où il lui proposa tout franchement ce mariage.

M. Alworthy, quel que fût le brillant extérieur des objets, étoit toujours en garde contre le premier coup d'œil. Quoique flatté de la proposition, il la reçut sans transport et même sans émotion apparente : il se contenta de témoigner combien il étoit flatté de cette alliance. Il fit l'éloge de Sophie, remercia M. Western de la bonne opinion qu'il vouloit bien avoir de son neveu ; et l'assura que si les jeunes gens avoient quelque inclination l'un pour l'autre, il ne souhaitoit rien plus sincèrement que d'accomplir au plutôt cette affaire.

La réponse de M. Alworthy déconcerta un peu le bouillant Western, qui s'attendoit à trouver plus de chaleur

dans son voisin. Le doute de savoir si les jeunes gens auroient de l'inclination l'un pour l'autre lui parut, surtout, extrêmement ridicule. Les parents, dit-il avec vivacité, sont les seuls juges de ce qui convient à leurs enfants. Quant à moi, je prétends que ma fille m'obéisse; et si quelqu'un avoit assez peu de goût pour balancer à prendre une épouse telle que Sophie, je suis son humble serviteur.... n'en parlons plus.

M. Alworthy essaya vainement de le calmer, en l'assurant qu'il ne doutoit pas que son neveu ne fût enchanté de ses offrés, et très prompt à les accepter : tout ce qu'il put tirer de l'impétueux gentilhomme fut une répétition cent fois réitérée de ses dernieres paroles.

Le caractere de M. Western étoit trop bien connu pour que M. Alworthy s'offensât de ses emportements. Il

étoit sûr, d'ailleurs, que la réflexion et la nuit le ramèneroient à la raison. On parla d'autre chose ; et l'on se quitta le soir, sans que personne se doutât de ce qui s'étoit passé entre eux.

CHAPITRE II.

Matieres curieuses.

DÈS que M. Alworthy fut arrivé chez lui, il appella son neveu dans son cabinet, et lui fit part des propositions de M. Western, en lui marquant toute la satisfaction qu'il auroit de ce mariage.

Blifil, sur qui les charmes de Sophie avoient à peine produit la plus légere impression, avoit pourtant songé quelquefois qu'un parti si considérable pourroit lui convenir, et n'avoit été arrêté, dans les idées qu'il avoit déja eues sur elle, que par la crainte que M. Western, venant un jour à se re-

marier, ne diminuât peut-être trop la fortune de sa fille.

Dans ce cas-ci cette crainte disparoissoit : c'étoit M. Western lui-même qui proposoit le mariage ; on pouvoit le lier de façon à ne pas craindre qu'il se remariât jamais. Ainsi le prudent Blifil eut l'air de se prêter avec plaisir aux desirs de son oncle, en se réservant néanmoins de lui faire insinuer par autrui ce que son ambition et plus encore son avarice n'osoient mettre au jour, eu égard aux précautions utiles qu'il convenoit de prendre contre la liberté du beau-pere futur dans les clauses du contrat.

M. Alworthy écrivit dès le lendemain à M. Western, pour lui apprendre combien son neveu étoit reconnoissant des propositions qu'il avoit daigné faire, et pour l'assurer que M. Blifil n'attendoit que l'heureux moment où il lui seroit permis de s'aller jetter aux pieds de l'aimable Sophie.

M. Western, au comble de ses vœux, et sans songer à en dire un seul mot à sa fille, fixa l'après-dinée du jour même pour la premiere entrevue des deux amants.

Très content de lui-même après cette expédition, il courut à l'appartement de madame Western pour lui en faire part. Elle étoit occupée à lire, et à interpréter les finesses de la gazette au bon ministre Supple. M. Western, qui savoit combien il étoit dangereux d'interrompre sa sœur dans une occupation si sérieuse, fut obligé, malgré sa vivacité naturelle, d'attendre plus d'un quart-d'heure qu'il lui fût permis de parler. Il annonça enfin qu'il avoit une affaire importante à traiter ; sur quoi madame Western, après avoir gravement répondu qu'elle étoit entièrement aux ordres de son frere, ajouta qu'elle étoit si contente de la situation des affaires du nord, qu'il n'étoit pas

possible qu'on lui parlât dans un quart-d'heure plus favorable.

Sitôt que le ministre fut parti, M. Western apprit à sa sœur tout ce qu'il avoit fait, en la priant de porter cette bonne nouvelle à Sophie; commission dont la tante se chargea avec plaisir, et sans rien objecter à son frere : graces, sans doute, à l'aspect favorable du nord! sans quoi la conduite précipitée de M. Western eût servi de texte à plus d'un commentaire politique.

Sophie lisoit lorsque sa tante entra chez elle. Debout, debout, ma niece! s'écria madame Western d'un ton et d'un air semillant; il s'agit bien dans ce moment-ci de lecture! allons, dis-je, que l'on se coeffe! que l'on se pare au plutôt de son mieux!.... Oh! j'ai tout découvert; je vous ai bien servie : nous le verrons ce cher futur; nous le verrons dès cette après-midi... jugez si je vous aime!

Eh ! quel est ce futur, madame ? répondit Sophie interdite, la rougeur sur le front et pouvant à peine parler.

Pauvre innocente ! répliqua madame Western, quel est-il ! ... C'est donc à moi que vous comptiez en imposer ? c'est donc à moi que vous imaginiez pouvoir cacher vos secrets sentiments ? .... A votre pere, passe ; mais à moi ! à moi ! .... j'ai trop vécu, ma pauvre niece. Ne dissimulons plus. J'ai lu, je lis encore jusqu'au fond de votre pensée. Dès le jour même de mon arrivée, j'ai connu point pour point la carte de votre ame ; j'ai suivi, j'ai déchiffré ses moindres mouvements. J'ai vu votre vainqueur ... mais n'en rougissez pas : j'approuve votre choix ; j'en ai fait part à votre pere, qui l'approuve aussi ; et M. Alworthy, de même avis que nous, consent aux vœux des deux jeunes amants, que nous jugeons très dignes l'un de l'autre... Eh bien ! vous rougis-

sez encore? vous ne répondez pas?... Aux armes, dis-je, encore un coup! Il vient dès cette après-midi..... c'est M. Alworthy, c'est votre pere qui le mandent.

Dès cette après-midi! s'écria Sophie en soupirant. Oui, oui, cette après-midi même, dit la tante. Mais pourquoi donc ce tremblement? pourquoi ce trouble et cet air abattu? Pour moi, je le trouve très bien!... et j'eusse presque été de votre goût, si mon âge...

Je conviens, interrompit Sophie en bégayant, qu'il est aimable, et que j'en connois peu qui soient plus dignes d'inspirer de tendres sentiments..... Courageux et compatissant, plein d'esprit, sans méchanceté, humain, poli... en un mot, fait pour plaire.... Eh! qu'importe le défaut de la naissance, lorsqu'il est compensé par tant de vertus?

Qu'appellez-vous défaut de nais-

sance? repartit madame Western ; où prenez-vous cela? qui peut vous avoir fait de pareils contes?

Hélas! madame, répondit Sophie les yeux baissés, puis-je ignorer un fait public? puis-je ne pas savoir combien le pauvre monsieur Jones a dû souffrir, et souffre encore peut-être, d'un malheur dont il n'est pas coupable?

M. Jones! s'écria tout-à-coup la tante: eh! que fait ici M. Jones?.... Ah ciel! ce n'est donc pas M. Blifil? c'est M. Jones que vous avez la lâcheté d'aimer?....

Le silence et la pâleur de Sophie ne pouvoient laisser plus long-temps la tante incertaine sur l'objet des vœux de la niece.

Tout ce que la surprise, le mépris et la rage, tout enfin ce qui peut inspirer une femme ambitieuse qui se voit cruellement trompée dans ses espérances fut ici rassemblé pour accabler la

triste Sophie et le malheureux Jones.

La niece, presque inanimée, étoit aux pieds de l'implacable tante, qui, rugissant de fureur, vouloit sortir pour aller tout apprendre à son frere : rien ne pouvoit appaiser le feu de son courroux ; et Sophie frémissoit que les éclats n'en fussent entendus.

A force de soupirs, de pleurs et de supplications, la tante, un peu moins irritée, promit enfin de ne point trahir le secret de Sophie ; mais ce ne fut qu'après qu'elle eut promis de travailler à étouffer son indigne passion pour Jones, et de recevoir la visite de M. Blifil avec toute la politesse et les égards que la tante prétendoit être dûs à l'héritier de M. Alworthy.

CHAPITRE III.

Plus intéressant encore.

Dès que madame Western fut sortie de l'appartement de Sophie, Honora y

entra, et trouva sa jeune maîtresse dans un état digne de compassion. Cette fille, qui n'avoit pas quitté l'antichambre pendant la scene qui venoit de se passer entre la tante et la niece, avoit prêté l'oreille au trou de la serrure, et n'en avoit pas perdu une syllabe. Nouveau surcroît de confusion pour Sophie, qui, se voyant à la merci de sa femme de chambre, fut obligée de lui dévoiler un secret qu'Honora savoit déja à-peu-près aussi bien qu'elle.

Cette fille, quoique bavarde, étoit sensible; elle aimoit sa maîtresse, et nous avons déja vu qu'elle ne haïssoit point Jones. Elle se répandit en longs discours contre les peres assez injustes pour prétendre forcer l'inclination de leurs enfants; plus vivement encore contre les gens qui, sans qu'on les en prie, sont toujours prêts à se mêler des affaires d'autrui; chapitre où madame Western ne fut point oubliée. Elle fi-

nit par exhorter Sophie à céder pour un temps à l'orage, en feignant de recevoir sans trop de répugnance les visites de M. Blifil; et promit à sa maîtresse de lui être fidele, et de la servir au risque même de sa vie.

L'après-midi, M. Western, pour la premiere fois, déclara ses volontés à sa fille, en lui faisant valoir l'ardeur avec laquelle il avoit travaillé à la rendre heureuse, dès l'instant même où il avoit été instruit de ses inclinations par madame Western.

Sophie, encouragée par les caresses de son pere, et par sa bonne humeur, alloit risquer de lui apprendre combien sa tante s'étoit trompée dans ses conjectures, lorsque l'on annonça M. Blifil.

M. Western, après avoir embrassé fortement son futur gendre, se crut de trop dans cette premiere entrevue, et laissa les deux amants seuls.

Son départ fut suivi d'un bon quart-d'heure de silence : le jeune gentilhomme, parmi toutes ses bonnes qualités, étoit encore doué de cette embarrassante défiance de soi-même que l'on traite assez vulgairement de modestie, et qui naît communément d'un fonds d'orgueil, toujours uni au sentiment intérieur de notre insuffisance.

Ce n'est pas qu'il crût parler mal : mais, dans le cas présent, il vouloit parler, et les mots se croisoient sur ses levres. Il gagna pourtant enfin assez sur lui-même pour articuler quelques lieux communs tournés en compliments guindés, et auxquels on répondit en regardant ailleurs, ou par quelques demi-révérences, et par autant de monosyllabes polis.

M. Blifil, fondé sur l'expérience qu'il croyoit avoir des femmes, et sur la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, interpréta favorablement le trou

ble de Sophie, qu'il regarda comme un aveu tacite des sentiments qu'il avoit inspirés. Lors même que Sophie, excédée de la longueur de sa visite, se leva pour passer dans une autre chambre, il ne manqua pas d'attribuer cette démarche à l'excès de sa pudeur, et de s'en consoler, par l'espérance d'être bientôt à portée de la corriger de ce défaut.

Quant à l'amour, son cœur n'en avoit pas la moindre idée : très digne fils de feu son pere, la fortune de Sophie le flattoit bien plus que ses charmes. Ainsi, sûr de l'aveu et de la protection du pere, également certain de la soumission d'une fille bien née aux volontés de ses parents, M. Blifil sortit très satisfait de sa visite.

M. Western, qui l'attendoit au bas de l'escalier, le trouva si content de la réception qu'il avoit eue, que ce vieux gentilhomme, qui de sa vie n'avoit su

commander à ses passions, pensa danser de joie et étouffer son futur gendre à force de caresses.

Il courut ensuite à l'appartement de sa fille, où ses transports furent encore moins ménagés. Il lui ordonna en conséquence de choisir tout ce qui pouvoit lui plaire, tant en habits qu'en bijoux : sa fortune n'étoit plus à lui, tout étoit à Sophie ; il vouloit qu'elle seule en disposât.

Sophie, qui n'imaginoit pas que Blifil eût lieu d'être si content d'elle, ne concevoit pas trop d'où partoit cette effusion de cœur de la part de son pere. Elle crut pourtant ne devoir pas laisser échapper cette occasion de lui ouvrir le sien propre : Blifil étoit homme à presser le mariage ; la vivacité de M. Western ne manqueroit pas de seconder l'impatience de cet odieux amant ; la haine qu'elle avoit pour lui, aussi forte que sa tendresse pour Jones, ne

pouvoit plus être long-temps cachée... Tant de motifs réunis la déterminerent à se jetter aux pieds de M. Western, et lui donnerent assez de force pour le supplier de ne pas la contraindre à recevoir pour époux l'homme du monde pour lequel elle se sentoit le plus d'aversion.

Quel coup de foudre pour M. Western!.. Cette Sophie, cette fille, l'instant auparavant si chere à ses yeux, n'est déja plus pour lui qu'un objet de mépris et de haine : rien ne peut appaiser un courroux d'autant plus terrible qu'il le croit légitime. Sa fille gémit, et l'implore en vain ; il s'arrache brusquement de ses bras, et lui annonce, en jurant à l'angloise, qu'il faut se résoudre à épouser Blifil, ou à être chassée de la maison paternelle, pour n'y rentrer jamais.

L'emportement de M. Western étoit monté au point, qu'il étoit sorti sans

s'appercevoir que la pauvre Sophie, après avoir vainement prétendu le retenir par son habit, étoit tombée la face contre terre, et nageoit dans son sang.

Tom étoit dans l'appartement de M. Western, quand celui-ci revint de chez sa fille. Le vieux gentilhomme, encore tout bouillant de colere, ne se fit point presser pour faire part à Jones de ce qui l'avoit allumée.

Tom, qui ne savoit rien de ce qui s'étoit passé en faveur de Blifil, pensa tomber à la renverse en apprenant ces étranges nouvelles. Cependant, ayant par degrés recouvré ses esprits, le désespoir lui inspira assez d'audace pour demander à M. Western la permission d'aller voir sa fille; et cela, sous prétexte de tenter par ses conseils de l'engager à se soumettre aux desirs de son pere.

CHAPITRE IV.

Scene touchante.

SOPHIE, que M. Western avoit laissée évanouie en sortant de chez elle, se relevoit avec bien de la peine, lorsque Tom y entra. Les larmes et le sang couvroient le visage de cette belle fille. Quel spectacle pour lui! Ah! M. Jones, s'écria-t-elle, vous voyez la plus malheureuse des mortelles! Hélas! qui vous amene ici?.. Vous ignorez probablement toute l'horreur de ma situation; et votre présence en ces lieux ne peut que l'augmenter encore! Fuyez, fuyez donc au plutôt; c'est moi qui vous en prie!

Dispensez-moi, dit-il, d'obéir à cet ordre cruel.... Mon cœur saigne du sang que je vois couler... Ah! Sophie! que ne puis-je voir épuiser mes veines pour épargner la moindre goutte de ce sang précieux!.. Je ne vous dois déja

que trop ! interrompit-elle en le regardant tendrement... Hélas ! pourquoi m'avoir sauvé la vie ?.. Nous serions moins infortunés.

Ciel ! que me dites-vous ? repartit Jones. Est-il pour moi quelque supplice plus horrible que de me voir témoin de tout ce que souffre Sophie ?

Sa voix et ses regards, en prononçant ces mots, étoient embrasés du feu de sa passion. Il se saisit de la main de Sophie, que cette fille, trop occupée de sa douleur, ne songea guere à retirer... Tous deux étoient muets, tandis que leurs yeux mouillés de larmes, et fixés l'un sur l'autre, lisoient mutuellement dans leur ame.

Sophie, enfin, revint assez à elle-même pour presser de nouveau son amant de sortir au plutôt de chez elle, en lui faisant entendre qu'elle se croyoit perdue si on les y trouvoit ensemble.

Tom la tranquillisa, et la surprit

encore davantage en l'assurant qu'il y étoit par ordre de son pere, qui lui avoit appris toute l'aventure de l'après-dînée.

C'est en faveur d'un odieux rival, s'écria-t-il, c'est en faveur de ce même Blifil, qu'il croit que je viens vous parler... Mais que n'eussé-je point promis pour pouvoir pénétrer jusqu'à vous!... Parlez, parlez-moi donc, chere Sophie; consolez mon cœur affligé... Quelqu'un jamais put-il aimer si tendrement que moi!.. Quoi! vous êtes assez barbare pour m'envier cette main adorable, tandis que ce moment fatal va peut-être nous séparer pour jamais l'un de l'autre!.. Hélas! il ne falloit pas moins qu'une aussi triste occasion pour surmonter tout le respect que vous aviez su m'inspirer...

Sophie alors, levant sur lui des yeux où toute l'énergie du sentiment étoit vivement exprimée: Hélas! que veut

donc M. Jones? s'écria-t-elle; que prétend-il que je lui dise?

Promettez, promettez seulement, répliqua-t-il en soupirant, que vous n'épouserez jamais Blifil.

Arrêtez! répondit Sophie; le son même de ce nom détesté est mortel pour mon cœur! Soyez certain que jamais il n'obtiendra rien de ce que je pourrai lui refuser.... Achevez, adorable Sophie, ajouta Jones en lui baisant la main; mettez le comble à mon bonheur, en me permettant d'espérer.

Hélas! lui dit Sophie, à quoi prétendez-vous que je m'engage? Quel espoir puis-je vous donner?.. Ignorez-vous tout ce que je dois à mon pere? ignorez-vous ses cruelles intentions?

Non, lui répliqua-t-il; mais je sais qu'il ne peut vous forcer de vous jetter aveuglément dans les bras du malheur.

Ce n'est pas le mien qui me touche, repartit Sophie; c'est bien plus encore

la crainte de troubler le repos de ses jours ; c'est plus encore celle de rendre votre perte aussi certaine que la mienne, si je suis assez foible pour ne pas résister à vos feux... C'est cette seule idée qui m'affermit assez pour vous ordonner de prévenir tant de malheurs, en vous séparant de moi pour jamais.

Révoquez cette horrible sentence ! s'écria Jones, je ne crains rien que de perdre Sophie... Ciel ! prononce ma mort avant que de nous séparer !

Les deux amants, fondant en larmes, s'attendrissoient ainsi mutuellement ; lorsqu'un bruit mille fois plus effrayant pour eux, dans cette circonstance, que celui de la foudre, annonça l'arrivée du redoutable Western.

Sa sœur, qu'il avoit instruite de la désobéissance de sa fille, s'étoit crue affranchie de la promesse qu'elle avoit faite à Sophie, et n'avoit pas balancé à révéler tout ce qu'elle savoit des sen-

timents secrets de sa niece en faveur de Tom Jones.

Outré contre sa fille, autant que contre son téméraire amant, M. Western n'avoit, pour ainsi dire, fait qu'un saut de l'appartement de sa sœur à celui de Sophie, dont il avoit presque enfoncé la porte.

Mais un spectacle auquel il ne s'attendoit pas suspendit en entrant sa rage : Sophie, pâle, sanglante, et presque sans mouvement, étoit tombée dans les bras de Jones.... Le premier soin de M. Western fut de courir à sa fille, qu'il croyoit morte ; de là, à la porte de la chambre, pour appeller, en tonnant, du secours ; de revenir ensuite à elle, sans faire attention dans les bras de qui elle étoit, pour la prendre dans les siens propres, et tâcher de la rappeller à la vie.

Madame Western, accompagnée de toute la maison, arriva bientôt dans

la chambre de Sophie, qu'on eut grand' peine à faire revenir ; et que l'on mit au lit, après avoir congédié tous les hommes.

M. Western, un peu rassuré sur l'état de sa fille, reprit toute sa fureur en jettant enfin les yeux sur Tom Jones. Heureusement, peut-être pour tous les deux, que le ministre Supple, homme robuste et pacifique, s'opposa aux premiers transports du vieux gentilhomme.

Le désolé Tom, tandis que son adversaire étoit retenu dans les bras du ministre, employoit vainement tout ce que l'amour et la douleur ont de plus pathétique pour appaiser le ressentiment du pere de Sophie ; il n'en reçut que des injures et des menaces emportées, au cas qu'il osât jamais reparoître au château ; et il se vit enfin forcé, en cédant aux conseils du ministre, de se soustraire à la présence du furieux

vieillard, pour retourner dès l'instant même à la terre de M. Alworthy.

CHAPITRE V.

Visite de M. Western à M. Alworthy. Effets qu'elle produit.

Le lendemain de cette scene, M. Alworthy étoit à déjeûner tranquillement avec son neveu Blifil, lorsque M. Western, encore tout échauffé du jour précédent, entra sans se faire annoncer, et leur fit tout d'une haleine le récit de ce qui s'étoit passé chez lui la veille. C'étoit du nouveau pour les deux auditeurs : on peut juger de leur étonnement.

M. Alworthy, vraiment touché de ce contretemps imprévu, et déja prévenu contre Tom, s'en remit à M. Western sur la punition du coupable, et sur les mesures à prendre pour prévenir les suites d'une passion ridicule qui dérangeoit tous leurs projets.

Il fut arrêté que le château de M. Western, et les environs mêmes, seroient désormais interdits à Tom, sous peine d'être banni pour jamais de chez son bienfaiteur, qui se chargea de le réprimander de maniere à ne rien laisser craindre de sa conduite à l'avenir.

M. Western, content de M. Alworthy, et envisageant le triste Blifil, que la surprise et la rage avoient jusques-là rendu muet, lui jura dix fois en l'embrassant qu'il n'auroit jamais d'autre gendre que lui ; et retourna à son château plus vîte encore qu'il n'en étoit venu, dans la crainte de ce qui pouvoit s'y passer pendant son absence.

Après le départ de M. Western, M. Alworthy, qui voyoit son neveu rêver et soupirer profondément, lui demanda avec bonté à quoi il se déterminoit.

Hélas ! monsieur, lui répondit Blifil, peut-on douter du parti que doit pren-

dre un amant, quand la raison et la passion lui montrent chacune un chemin contraire? La raison veut que je quitte une femme dont le cœur est épris pour un autre; et la passion me flatte que le temps et mes soins pourront la mieux disposer en ma faveur. Je sens, d'un autre côté, l'injustice de vouloir supplanter quelqu'un dans un cœur qu'il paroît posséder; mais la résolution déterminée de M. Western me fait en même temps sentir qu'en disputant ce cœur je puis faire le bien de toutes les parties, non seulement celui des parents, mais encore celui des amants mêmes, dont la perte est infaillible, si jamais ils sont époux. La fille, et j'en suis bien certain, seroit perdue sans ressource, puisqu'indépendamment de la ruine de sa fortune, et d'une alliance à tous égards déshonorante, elle auroit encore la douleur de voir dissiper le peu de bien que M. Western

n'auroit pu se dispenser de lui donner... Ah ! mon cher oncle, si, comme moi, vous connoissiez bien Tom ! si vous saviez ce que j'ai cru devoir vous taire ! ... Quoi donc ? interrompit M. Alworthy, qu'a-t-il encore fait de nouveau ? parlez, je vous l'ordonne. Non, monsieur, répliqua Blifil, oublions le passé : il peut s'en être repenti.

Je vous ordonne encore un coup, dit M. Alworthy, de ne me rien cacher.

Vous savez, monsieur, combien vos ordres furent toujours sacrés pour moi : je suis pourtant fâché d'avoir parlé ; vous pourriez, dans le moment présent, me soupçonner de quelque animosité contre Tom. Le ciel m'est cependant témoin qu'un motif aussi bas n'entrera jamais dans mon cœur ! Daignez donc me dispenser d'en dire davantage ; ou, si vous m'y forcez, souf-

frez que dès-à-présent j'ose vous demander sa grace.

Je ne vous promets rien, répliqua M. Alworthy; je n'ai, je crois, déja montré que trop de foiblesse pour lui, et beaucoup plus peut-être que vous n'avez lieu de m'en savoir gré. Plus qu'il ne méritoit sans doute, s'écria Blifil, puisque le jour où l'on désespéroit le plus de votre vie; quand toute la famille, à mon exemple, étoit en larmes, il faisoit retentir la maison des chants que lui inspiroient son mauvais cœur et son ivresse. Je hasardai quelques représentations sur l'indécence de sa conduite; mais l'état où le vin l'avoit mis lui permettoit peu de m'entendre: il poussa même l'insolence, après m'avoir accablé d'un torrent d'injures, jusqu'à porter la main sur moi.... Qu'entends-je! interrompit M. Alworthy: le traître osa-t-il vous frapper?

Je l'avois oublié, monsieur, continua Blifil : puisse-t-il également oublier son ingratitude envers le plus digne et le plus généreux des hommes !

Blifil étoit en trop beau chemin pour s'arrêter. Après avoir mis son oncle au point où il le desiroit depuis long-temps, il acheva d'écraser Tom, en chargeant des plus noires couleurs l'histoire de son prétendu rendez-vous avec Moly dans le bois, et la façon cruelle dont Tuakum et lui-même avoient été maltraités par notre héros. Histoire, ajouta-t-il, que la charité seule l'avoit empêché d'apprendre à son cher oncle, et sur-tout dans un temps de convalescence !...

M. Alworthy avoit déja prononcé dans son cœur la sentence de Jones. Il fit pourtant appeller Tuakum, qui, après avoir confirmé tout ce qu'avoit dit Blifil, couronna l'ouvrage de son disciple en montrant à M. Alworthy

son estomac encore meurtri des coups qu'il avoit reçus du coupable.

Le lecteur est peut-être surpris que Blifil et Tuakum eussent tardé si longtemps à instruire M. Alworthy des dernieres fredaines de Jones. Mais il avoit fallu qu'ils attendissent que le rétablissement de la santé de M. Alworthy eût fait renvoyer le médecin, qui auroit pu les démentir, du moins quant à la premiere scene. Ils étoient sûrs, d'ailleurs, que l'étourderie de Jones ne pouvoit manquer de leur fournir bientôt matiere à grossir encore son procès : au moyen de quoi leur succès n'étoit plus douteux. Ajoutons à ceci que Blifil en paroissant avoir exigé le silence de Tuakum sur les outrages que lui-même avoit reçus, sembloit être en effet ami de Jones, et que Blifil étoit bien sûr de ne pouvoir prendre son oncle par un endroit plus sensible.

CHAPITRE VI.

Bon pour ceux qui ont un cœur.

MONSIEUR Alworthy avoit pour coutume de ne jamais punir personne, de ne pas même renvoyer un domestique, dans la chaleur de son ressentiment. Il attendit l'après-dînée pour mettre la sentence de Tom à exécution.

Le pauvre garçon assistoit au dîner, à son ordinaire ; mais son cœur étoit trop surchargé de peines pour lui permettre de manger. Certains regards irrités qu'il voyoit de temps en temps tomber sur lui, de la part de M. Alworthy, l'avertirent que M. Western avoit révélé toute son intrigue avec Sophie, et achieverent de le déconcerter. La table levée, et les domestiques partis, M. Alworthy lui ordonna de l'écouter.

Il lui rappella, en détail, toutes ses

iniquités, principalement celles dont il n'avoit été informé que le jour même, et finit par lui dire que s'il étoit hors d'état de se justifier nettement sur chaque article, il pouvoit dès-à-présent partir, pour ne jamais remettre le pied chez lui.

L'étonnement de Jones, déja accablé par ses autres chagrins, le trouble qui s'empara de son cœur aux accusations imprévues d'un juge qu'il n'avoit jamais éprouvé si sévere, ne lui laissoient pas l'esprit assez libre pour défendre sa cause avec quelque ombre d'avantage. D'ailleurs, au fond, les charges étoient vraies : les circonstances seules auroient pu l'excuser ; mais il n'en avoit là d'autre témoin que lui-même. Il perdit donc la tête ; et semblable à un criminel réduit au désespoir, il n'invoqua en gémissant que la clémence de son juge.

La pitié que m'inspiroit votre jeu-

nesse, lui dit M. Alworthy, et l'espérance de vous ramener à la vertu, ne m'ont déja que trop de fois séduit. Je serois plus coupable que vous-même si je vous pardonnois encore. Que dis-je? votre indigne audace, en tentant de séduire une fille à qui vous ne deviez que le respect le plus profond, me force à me justifier moi-même en punissant votre attentat : on me croiroit votre complice. Vous avez dû connoître mon horreur pour tout ce qui tient de la bassesse ou de la lâcheté. Si mon estime et mon repos vous eussent été chers, vous n'eussiez pensé qu'en frémissant à l'indignité de votre entreprise. Est-il de châtiments assez séveres pour un traître et pour un ingrat? Je me crois à peine excusable en songeant à ce que je fais encore pour vous. N'importe, je vous ai élevé comme mon fils ; je ne vous renverrai pas nu dans le monde. Vous trouverez en ou-

vrant ce papier, de quoi vous mettre en état de subsister, pour peu que vous puissiez être honnête homme. Mais si vous abusez de ce dernier effet de ma bonté, ne vous attendez pas à recevoir jamais aucun secours de la part de quelqu'un qui, cet instant passé, ne veut plus de commerce avec vous... Je veux bien vous dire encore que rien de ce qu'on vous reproche ne m'a plus vivement touché que votre extrême ingratitude pour un ami (en montrant Blifil) dont les généreux sentiments méritoient de vous un tout autre retour.

Ce dernier trait étoit d'une amertume trop cruelle pour être supporté par Jones. Un torrent de pleurs ruissela de ses yeux; toutes les facultés de la parole et du mouvement lui furent interdites. Il se sentit pendant quelques instants dans l'impossibilité d'obéir à l'ordre terrible qu'il avoit reçu

de quitter la maison. Il s'y détermina enfin, après avoir baisé à diverses reprises les mains de M. Alworthy avec des transports aussi difficiles à feindre qu'à décrire.

CHAPITRE VII.

Lettres tendres.

Tom, dûment averti qu'il n'y avoit aucun retour pour lui dans le château, fut en même temps informé que ses habillements, ainsi que tout ce qui pouvoit lui appartenir, lui seroient remis par-tout où il voudroit.

Il partit après avoir reçu cet avis, et fit environ un quart de lieue sans se retourner, ni sans savoir vers quel endroit il dirigeoit ses pas.

Il se vit enfin arrêté par un petit ruisseau qui croisoit son passage; et bien plus fatigué de sa douleur que de sa lassitude, l'infortuné Tom se reposa quelques instants dans la prairie dont

ce ruisseau baignoit les bords. Mon pere, s'écria-t-il d'un air d'indignation, ne m'enviera peut-être pas la consolation de gémir ici !

Après s'être long-temps abandonné aux transports de sa douleur, il se trouva insensiblement en état de réfléchir sur les suites de sa passion, et sur le parti qu'il avoit à prendre, dans la situation déplorable où le réduisoit son malheur.

Son plus grand embarras étoit de savoir comment se comporter envers Sophie. L'idée de se détacher d'elle lui portoit la mort dans le cœur ; mais celle de causer l'infortune de cette aimable fille, s'il persistoit dans un espoir trop chimérique, étoit un supplice bien plus cruel encore.

Déchiré tour-à-tour par ces accablantes idées, le malheureux Jones retomboit à chaque instant dans le désespoir. Mais le ressentiment de M. Al-

worthy, l'amertume de ses reproches, l'impossibilité probable de pouvoir en obtenir grace, sur-tout la gloire qu'il envisageoit en sacrifiant sa passion au repos de sa maîtresse, le déterminerent enfin à fermer l'oreille à la voix de l'amour, pour se livrer aveuglément à celle de l'honneur.

Son amour propre d'ailleurs, flatté de la grandeur du sacrifice, acheva de l'étourdir sur ce qu'il pourroit lui coûter. Une maison s'offrit à ses regards : il y courut, et se hâta de tracer cette lettre.

MADAME,

« Si vous daignez réfléchir sur l'horreur de ma situation, je présume « assez de l'excellence de votre ame, « pour me flatter que les expressions « de ma lettre, sans doute mal conçue, « trouveront grace devant vous. Hélas ! c'est le cœur seul qui me les « dicte, et nul langage ne peut rendre « tout ce qu'il sent.

« Je vais vous obéir, madame ; je « me prive de votre présence, et je « m'en prive pour jamais... Que cet « ordre est cruel pour moi ! Mais j'en « accuse la fortune bien plus que ma « Sophie. Et tel est mon malheur, qu'il « devient nécessaire pour elle, et que « la félicité de ce que j'aime est atta- « chée à la nécessité d'oublier qu'il « exista jamais un infortuné tel que « moi.

« Croyez, croyez, belle Sophie, « que je vous cacherois mon malheur « même, si je pouvois probablement « imaginer que la voix publique ne dût « pas vous le révéler. Je connois la « bonté, la sensibilité de votre cœur, « je voudrois lui sauver les peines que « les malheurs d'autrui lui causent. « Puissent les miens ne point troubler « votre repos ! Après vous avoir per- « due, tous les maux que me prépare « l'avenir ne pourront me trouver sen- « sible.

« Ô ma Sophie ! qu'il est affreux de « vous quitter ! qu'il est bien plus af- « freux encore de souhaiter d'être ou- « blié de vous !... Cependant l'amour « le plus pur, l'amour le plus tendre, « l'amour enfin que j'ai pour vous, « exige l'un et l'autre.

« Pardonnez-moi d'oser penser que « le souvenir d'un malheureux soit ca- « pable d'altérer votre repos. Mais, « si la chose étoit possible, immolez, « sacrifiez jusqu'à ma mémoire à la « tranquillité de votre cœur. Croyez « même, s'il le faut, que je ne vous « aimai jamais : songez combien je « vous méritois peu ; écoutez la voix « de la gloire, et méprisez un enfant « de la terre, dont la témérité ne sau- « roit être trop punie.... La plume « tombe de ma main... Grand Dieu ! « veillez toujours sur ma Sophie !...»

Jones, en cherchant dans ses poches

de quoi cacheter cette lettre, fut fort étonné de les trouver vuides. La vérité du fait est que notre héros, dans un des accès de fureurs douloureuses qu'il avoit eus l'instant auparavant dans la prairie, s'étoit défait de tout ce qu'il avoit sur lui ; que le porte-feuille même qu'il avoit reçu de M. Alworthy, et qu'il n'avoit pas encore ouvert, quoiqu'il renfermât un billet de banque de 500 livres sterling, avoit été jetté au vent avec le reste, et que le pauvre Tom ne s'en ressouvint qu'alors.

Il trouva, dans la maison où il étoit, ce qu'il falloit pour fermer sa lettre ; et se hâta de retourner sur les bords du ruisseau voisin, dans l'espoir d'y retrouver ce qu'il avoit perdu.

Mais à peine étoit-il en chemin qu'il rencontra son ancien ami George le garde-chasse, qui, après l'avoir très tendrement complimenté sur son infortune (déja connue dans le canton),

s'étoit hâté de suivre ses pas pour lui présenter ses services.

Il accompagna Tom dans la prairie, où tous les deux chercherent longtemps ce qu'ils ne devoient point trouver : et la raison en étoit simple ; c'est que le porte-feuille et tout le reste étoit dans la poche de George, qui, l'ayant trouvé sous ses pieds, avoit cru le tout de bonne prise.

Tom n'ayant plus d'espoir de recouvrer ses effets perdus, et beaucoup moins touché de cette nouvelle disgrace que bien des gens ne le croiront peut-être, se retourna tout-à-coup vers son ancien ami : Dois-je espérer de vous, lui dit-il, mon cher George, le service le plus signalé que vous puissiez maintenant me rendre ?

L'honnête George, qui avoit amassé quelque argent au service de M. Western, au su de son bon ami Tom, et qui craignoit qu'il ne fût ici question

d'en prêter une partie, ne répondit qu'en hésitant plus d'une fois, que M. Tom pouvoit en toute occasion compter sur ses services. Mais son inquiétude se dissipa en apprenant qu'il s'agissoit uniquement de porter une lettre à Sophie. Il s'en chargea de tout son cœur : car, à l'argent près, Tom Jones étoit ce qu'il aimoit le plus au monde.

Mademoiselle Honora fut regardée par tous les deux comme le seul canal par où la lettre pouvoit passer jusqu'à Sophie. George partit à l'instant même, et Tom fut attendre le retour de son messager dans une hôtellerie, à un quart de lieue de là.

Le garde-chasse, en arrivant chez M. Western, rencontra mademoiselle Honora, à qui, après l'avoir pressentie par quelques questions préliminaires, il remit la lettre pour sa maîtresse, et de qui il en reçut une autre, que la femme de chambre avoit portée tout le

jour dans son sein, et qu'elle désespéroit déja de pouvoir faire tenir à M. Jones.

Le garde-chasse, charmé d'avoir si bien rempli sa commission, revint à toutes jambes au cabaret où étoit Jones, qui, en lui arrachant, sans lui parler, la lettre de Sophie, y trouva ce qui suit.

MONSIEUR,

« Il ne m'est pas possible de vous « exprimer tout ce que j'ai souffert de- « puis que je ne vous ai vu. La patience « avec laquelle vous avez supporté par « rapport à moi les mauvais procédés « de mon pere a fait naître dans mon « cœur des sentiments de reconnois- « sance que je ne croirai jamais assez « dignement acquitter. Vous connois- « sez son caractere ; daignez, à ma « priere, éviter par-tout sa rencontre. « Je voudrois bien pouvoir vous con-

« soler... Croyez pourtant que la plus « grande violence pourra seule obtenir « le sacrifice de ma main en faveur de « quelqu'un qui ne vous sera point a- « gréable. »

Jones lut, relut, et baisa cent fois cette lettre ; elle ralluma tous ses feux. Il se repentit de la façon dont il avoit écrit à miss Western ; mais il se reprocha bien plus encore d'avoir fait partir une autre lettre pendant l'absence de son messager, par laquelle il promettoit solemnellement à M. Alworthy d'étouffer jusqu'aux moindres lueurs de sa passion pour Sophie.

Cependant, dès qu'il fut un peu plus de sang froid, il sentit que le billet de Sophie n'adoucissoit ni ne changeoit sa situation, qu'en lui laissant l'espoir que la constance de cette fille pouvoit être assez ferme pour que le temps pût amener quelque événement favorable

à deux amants aussi fideles qu'eux.

Cette derniere idée confirma ses premieres résolutions ; et après avoir pris congé de George, il se mit en chemin vers une petite ville voisine, où il avoit prié M. Alworthy (au cas qu'il lui plût de ne pas révoquer sa sentence) de lui faire tenir son porte-manteau.

CHAPITRE VIII.

Conduite de Sophie, qui sera approuvée par celles de son sexe capables de penser comme elle.

SOPHIE, depuis vingt-quatre heures, n'avoit point passé le temps agréablement. Elle avoit essuyé de longues conversations de la part de sa tante, dont le but étoit de lui prouver que l'amour, dans le monde poli, n'étoit plus envisagé que comme une passion ridicule. Le mariage, disoit-elle, n'est aujourd'hui considéré, de la part des femmes, que comme une charge ou un office de judicature l'est par les hommes ; c'est-

à-dire eu égard aux avantages qu'on en retire, soit pour la fortune, soit pour la considération. Ces maximes solides, appuyées par nombre d'exemples illustres, et très prolixement commentées par la scientifique tante, avoient tellement excédé la pauvre Sophie, qu'elle s'étoit enfin déterminée à se mettre au lit, où elle étoit encore au retour de son pere de chez M. Alworthy.

Il étoit environ dix heures du matin, lorsque M. Western entra précipitamment dans l'appartement de sa fille. Je suis charmé de vous trouver ici, lui dit-il : tout est en sûreté; et je vais faire en sorte qu'il en soit toujours de même.

A ces mots il ferma la porte, et en donna la clef à Honora, après avoir joint aux ordres les plus précis les promesses les plus brillantes, au cas qu'elle lui fût fidele, et les menaces les plus terribles, au cas qu'elle trahît sa confiance.

Les instructions d'Honora étoient de ne pas souffrir que Sophie mît le pied hors de son appartement, à moins qu'il ne jugeât à propos de la faire appeller, et de n'en permettre l'entrée qu'à sa tante seule.

A l'heure du dîner, le vieux gentilhomme fit descendre sa fille, qui fut contrainte d'obéir. Tout se passa à l'ordinaire, on ne parla de rien ; et la table levée, on la reconduisit dans sa prison.

Le soir la geoliere Honora lui glissa la lettre qu'elle avoit reçue des mains du garde-chasse. Sophie la lut très attentivement deux ou trois fois de suite, et se jetta sur son lit en versant un torrent de larmes.

Honora, aussi affligée que surprise des nouvelles douleurs de sa maîtresse, s'empressa de lui en demander la cause... Ô ma chere Honora ! je suis perdue, s'écria la tendre Sophie. Je suis

convaincue que tu m'aimes : c'est trop long-temps te cacher mon secret.... J'ai laissé surprendre mon cœur par un ingrat qui n'en étoit pas digne.... Hélas ! il m'abandonne... il me trahit !

Ciel ! répondit la femme de chambre, se peut-il que M. Tom soit un perfide ? = Il l'est, il l'est sans doute ! Vois cette lettre, répliqua Sophie. M'abandonneroit-il, me prieroit-il d'oublier jusqu'à son nom même, s'il m'eût jamais aimée ? L'auroit-il pu penser ? Auroit-il pu me l'écrire à moi-même ?...

Eh bien ! madame, il faut l'oublier, interrompit Honora : il faut vous en venger en vous donnant à M. Blifil. Il convient fort à un drôle tel que ce M. Jones, à un misérable bâtard, dont le pere même n'est pas encore trop bien connu, d'oser manquer à ma maîtresse ! lui qui n'étoit pas digne... = Arrête ! lui dit Sophie avec aigreur, arrête tes blasphêmes, et garde-toi de jamais

prononcer son nom devant moi qu'avec respect... Lui me manquer jamais! Juste ciel, que je suis injuste ! Son cœur, son triste cœur a plus souffert, en écrivant ces mots cruels, que je ne souffre moi-même en les lisant... Tout est vertu, tout est générosité, tout est noblesse en lui. Ah ! que je dois rougir de ma foiblesse, quand je condamne ainsi ce que je devrois admirer !..... Chere Honora, le croiras-tu ? c'est mon seul intérêt qui le guide ; c'est à moi qu'il se sacrifie, qu'il s'immole lui-même..... La crainte d'être un obstacle à mon bonheur l'a jetté dans le désespoir !

Je suis charmée, dit Honora, qu'il ait senti, et que vous-même enfin sentiez aussi, combien cette crainte est fondée. N'auroit-il pas été bien triste, n'auroit-il pas été cruel de vous voir risquer de vous perdre pour un jeune aventurier, chassé de chez son bienfai-

teur, et chassé, dit-on, sans un sou ?

Chassé ! s'écria Sophie en frémissant... Qu'entends-je ? explique-toi.

Honora lui dit alors ce qu'elle avoit appris dans le village du bannissement de Tom Jones, fondé sur la hardiesse qu'il avoit eue de porter ses vœux jusqu'à la fille unique de M. Western : ce qui avoit tellement fâché M. Alworthy, qu'il avoit mis Jones à la porte, sans lui avoir donné seulement un écu.

C'est donc moi, dit Sophie en sanglottant ; ciel ! c'est moi qui cause sa ruine !.... Chassé sans un denier !.... Vîte, vîte ! chere Honora ; prends tout ce que je puis donner... Voilà ma montre, mon collier.... Tiens, prends encore mes bagues..... Cours, vole, et garde-toi de revenir sans avoir remis le tout à ce pauvre exilé.

Honora, qui craignoit que M. Western ne lui demandât compte des bijoux de sa fille, se jetta aux genoux de

Sophie, pour lui représenter les conséquences de sa libéralité, ainsi que le danger certain qui les menaçoit toutes deux, et peut-être son amant même, au cas qu'elle fût sourde à de si justes remontrances.

Eh bien! prends donc tout mon argent, lui dit Sophie : n'en réserve pas une obole; fais en sorte de trouver cet infortuné, et de le lui remettre... Hâte-toi; cours, te dis-je : tu n'as déja perdu que trop de temps.

La tendre amante fut obéie; Honora, qui retrouva George dans le château, lui remit une bourse contenant environ seize guinées (1) : c'étoit tout ce que possédoit miss Western; car, quoique son pere ne lui refusât rien, Sophie étoit trop généreuse pour beaucoup amasser.

George se sentit encore vivement tenté de garder cet argent; mais la

(1) La guinée vaut à-peu-près un louis d'or.

crainte que son larcin, dont il subsisteroit deux témoins, ne fût un jour découvert, ou peut-être (prenons le parti le plus honorable pour l'humanité) un mouvement de compassion pour l'état actuel de Jones, l'emporta alors sur la violence de la tentation. Ce qu'il y a de sûr, c'est que George s'acquitta fidèlement de son message, et qu'il remit la bourse absolument intacte à son ami.

FIN DU LIVRE SIXIEME.

LIVRE SEPTIEME.

Contenant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Monologue de Jones.

Jones reçut tous ses petits effets le lendemain matin de chez M. Alworthy, avec cette réponse à la lettre qu'il lui avoit écrite :

« Mon oncle m'ordonne de vous « dire, monsieur, que le parti qu'il a « pris de se défaire d'un commensal de « votre espece n'ayant été fondé que « sur une résolution bien réfléchie, et « sur l'évidence même du peu que vous « valiez, vous aviez le plus grand tort « du monde d'imaginer que toute vo- « tre éloquence pût jamais changer ses « dispositions à votre égard. La pré-

« somption avec laquelle vous osez lui
« mander que vous renoncez à toutes
« vos prétentions sur certaine person-
« ne, lui paroît aussi ridicule que rare :
« vous avez apparemment oublié ce
« que vous êtes, ainsi que ce qu'elle
« est. Quoi qu'il en soit, j'ai ordre ex-
« près de vous dire que mon oncle
« n'exige d'autres preuves de complai-
« sance de votre part, que celle de quit-
« ter le pays, au reçu de la présente.

« Je ne puis finir cette lettre sans
« faire des vœux sinceres pour votre
« amendement, dans l'espoir de pou-
« voir me dire un jour votre serviteur

« BLIFIL. »

La lecture de ce billet fit naître dans le cœur de Jones mille sentiments aussi terribles qu'opposés entre eux. Celui de la douleur l'emporta enfin sur celui de l'indignation et de la rage. Les larmes vinrent à propos à son secours,

et détournerent le danger qui menaçoit la tête de Blifil.

Eh bien, s'écria-t-il en se relevant tout-à-coup, donnons donc à M. Alworthy la seule preuve qu'il exige de mon obéissance : partons dès ce moment... Mais pour où aller?... De quel côté porterai-je mes pas?... Laissons ce soin à la fortune : puisque nul être sur la terre ne s'intéresse pour un malheureux tel que moi, tout m'est également indifférent... Nul ne s'intéresse à ton sort?.... Ingrat! tu sais trop le contraire. Les vœux que quelqu'un fait pour toi ne te sont-ils pas mille fois plus précieux que ceux de l'univers entier?..... Je veux, je dois penser que mon destin n'est pas indifférent à ma Sophie... Quoi! faut-il donc abandonner le seul ami, le seul bien qui me reste? Et quel ami, grand Dieu!..... Mais puis-je vivre, sans la compromettre, en mêmes lieux que ma So-

phie? et dût-elle le desirer plus ardemment encore que moi, ai-je quelque espérance de pouvoir l'approcher sans l'exposer à la vengeance de son pere? Puis-je la faire consentir à son avilissement? et dussé-je abuser de son penchant jusqu'à ce point, oserai-je me prévaloir de sa foiblesse?... Non, j'en déteste jusqu'à la pensée..... Adieu, Sophie! adieu, la plus aimée et la plus aimable des femmes!...

Il s'agissoit pourtant de savoir où aller, et quel métier faire. Le monde, suivant l'expression de Milton, étoit ouvert devant ses yeux; et Tom, ainsi qu'Adam, ne voyoit, ne connoissoit aucun mortel de qui pouvoir attendre aucun secours.

Tous les états, tous les métiers exigeoient un long apprentissage; et pour comble de disgrace, il se trouvoit à-peu-près sans argent. L'océan enfin, cet ami secourable des malheureux,

vint s'offrir à sa pensée, et parut lui tendre les bras. Tom se décida dans l'instant; et, pour parler tout naturellement, Tom se détermina à se faire matelot.

Mais, avant que nous puissions le suivre sur la route de Bristol, où il projette de s'aller embarquer, nous ramenerons le lecteur chez M. Western, pour y voir un moment ce que fait la charmante Sophie.

CHAPITRE II.

Querelles de famille.

Le jour même que M. Western avoit tenu sa fille prisonniere, la tante de Sophie étoit absente du château. Le soir, à son retour, elle avoit trouvé la conduite du pere d'autant plus ridicule, qu'il avoit agi sans la consulter; et que, pour se tirer d'embarras, il s'étoit absolument reposé sur sa sœur de la conversion de sa fille.

Le matin même du départ de M. Jones, madame Western fit appeller Sophie dans son appartement, où, après lui avoir appris qu'elle avoit rompu les fers de sa niece, cette femme philosophe déploya de nouveau toute son éloquence pour lui prouver que le choix d'un époux devoit être indifférent pour une fille raisonnable, pourvu qu'il fût bien riche et pût lui donner un rang dans le monde. Elle déclama fortement contre l'amour, qui, suivant elle, n'étoit qu'une passion romanesque, depuis long-temps proscrite par les personnes sensées, et reléguée dans l'obscurité des provinces ; elle finit enfin, après un pompeux éloge des biens et des qualités de M. Blifil, par exhorter sa niece à consentir aux vues de sa famille.

J'épargne au lecteur toutes les sentences, toutes les citations, toutes les maximes et les raisonnements poli-

tiques dont madame Western avoit nourri divers endroits de sa harangue. Je crois devoir aussi supprimer et les réponses de Sophie et les répliques de la tante. Il suffit de savoir que notre héroïne se défendit bien, et que madame Western, outrée de n'avoir encore pu remporter sur une petite provinciale une victoire qu'elle croyoit certaine, et dont elle avoit flatté son frere; il suffit, dis-je, de savoir que cette dame, après avoir passé rapidement du ton de la persuasion à celui de la menace, reprochoit durement à Sophie la bassesse de ses sentiments, et croyoit déja lire dans les yeux effrayés de sa niece l'instant de sa défaite, lorsque M. Western, qui avoit tout écouté, vint brusquement l'interrompre pour joindre sa voix à celle de sa sœur.

Madame Western étoit en colere: cette imprudence de son frere, qu'elle

interpréta comme née de la défiance qu'il osoit concevoir de la sublimité de ses lumieres, la rendit furieuse. Sa médiation méprisée à ce point ne lui permettoit plus de se mêler d'une négociation que l'intérêt d'un frere ingrat lui avoit fait entreprendre, et qu'il venoit faire échouer au moment de la réussite. Ce manque de respect de la part d'un homme sans teintures, sans notions des premiers principes du monde et de la politique, ne permettoit pas à une femme comme elle de rester plus long-temps chez lui. A ces mots elle sort en lui lançant un regard indigné, demande son carrosse, et se dispose à partir du château.

Autre scene pour Sophie.... Son pere resté seul avec elle, quoiqu'humilié par les reproches de sa sœur, reprend bientôt assez de force pour accuser sa fille d'une rupture qui va peut-être lui coûter l'opulente succes-

sion de madame Western. Il gronde, il tonne, et jure de se venger d'elle en la forçant d'épouser Blifil avant qu'il soit deux jours.

L'état de la pauvre Sophie pendant tout cet orage étoit digne de compassion. La tante, quoique vive et emportée par tempérament, étoit pourtant au fond moins déraisonnable que le pere. L'autorité qu'elle s'étoit acquise sur l'esprit du vieux gentilhomme avoit été plus d'une fois utile à Sophie. Il ne s'agissoit que de flatter l'amour propre de madame Western, en paroissant quelquefois céder à la force de ses raisonnements, pour tout obtenir d'elle. Cette réflexion, qui vint frapper Sophie, la fit dans le moment précipiter aux pieds de son pere, pour le supplier, puisqu'elle étoit la cause infortunée de leur rupture, de courir après madame Western, d'empêcher son départ, ou du moins de le

retarder jusqu'à ce que sa colere fût appaisée.

M. Western, ébranlé par les pleurs de sa fille, et peut-être bien plus encore par la crainte de perdre la succession de sa sœur, consentit enfin, mais non pas sans lâcher plus d'une apostrophe contre le sexe, à s'humilier jusqu'à faire ce qu'il appelloit une bassesse.

Madame Western montoit en carrosse lorsque son cher frere arriva. Après lui avoir sauté au cou en lui faisant l'aveu de tous ses torts, il parvint enfin à l'appaiser. Nous avons déja insinué qu'elle n'étoit pas méchante; ajoutons qu'elle aimoit son frere, quoiqu'elle eût un souverain mépris pour son ignorance sur ce qu'elle appelloit le bon ton et la connoissance du monde.

Sophie, qui avoit de si bonne foi opéré cette réconciliation, en fut cependant la victime. Les parties réunies concer-

rant également à condamner sa conduite, et à chercher les moyens de la mettre à la raison, la prompte conclusion de son mariage avec Blifil fut résolue, sinon par la force, du moins par la surprise.

Ce beau projet, conçu par madame Western et adopté par son frere, venoit d'être arrêté lorsqu'on leur annonça Blifil.

Le pere de Sophie, par l'avis de sa sœur, monte à l'instant chez sa fille, et lui notifie, en jurant, qu'il faut se disposer à recevoir dans le moment la visite de M. Blifil, ou s'exposer à tous les traits de la vengeance d'un pere justement indigné contre elle.

Sophie, comme sa tante l'avoit très sagement prévu, étoit dans un état d'accablement qui ne lui laissoit guere la force de résister à un pere qu'elle aimoit, et auquel elle n'avoit jamais désobéi : son silence et son trouble fu-

rent interprétés comme un aveu. On fit entrer Blifil. Le détail de cette entrevue n'intéresseroit que peu de lecteurs: suivons donc la regle d'Horace, qui conseille aux écrivains sensés de supprimer toutes les situations qu'ils ne pourront placer dans un beau jour.

L'art avec lequel Blifil se conduisit dans cette seconde visite auroit pu engager toute autre que Sophie à l'estimer assez pour lui confier l'état de son cœur : mais elle avoit conçu des idées si justes du caractere de ce jeune homme, qu'elle aima mieux se contraindre avec lui que de risquer en de pareilles mains le plus mince de ses secrets.

Elle n'en fut pourtant pas plus heureuse. Blifil, guidé par l'intérêt, poussé par la vengeance, et brûlant d'enlever à Tom une maîtresse aimable, ne manqua pas de tout interpréter en sa faveur : les mépris mêmes de Sophie

n'étoient, selon lui, que les effets de la pudeur ordinaire aux personnes bien nées, à la vue d'un futur époux.

C'est du moins ce qu'il fit entendre à M. Western, à la sœur de ce gentilhomme, et à M. Alworthy même, au sortir de cette visite, dont il feignoit d'être fort content.

L'inclination que Sophie avoit paru avoir pour Jones n'étoit, à l'entendre, qu'un goût frivole et passager, dont elle rougissoit maintenant au fond de l'ame, et d'où naissoit son embarras et sa contrainte aux yeux de son nouvel amant.

M. Western et sa sœur, quoiqu'un peu mieux instruits, étoient trop intéressés à le confirmer dans cette opinion pour n'y pas employer tous leurs efforts et ne le pas seconder auprès de son oncle, dans l'esprit duquel il subsistoit encore quelques restes de défiance.

Ainsi la vivacité de M. Western, excitée par celle de son futur gendre et favorisée par la tante de Sophie, ne trouvant et ne prévoyant plus d'obstacles, fixa, du consentement de M. Alworthy, le mariage des deux jeunes gens au surlendemain.

CHAPITRE III.

Étrange résolution de Sophie. Stratagême de mademoiselle Honora.

On s'étoit bien gardé de confier ce projet à Sophie, qui, après avoir relu plus d'une fois la lettre de Tom Jones et l'avoir baignée de ses larmes ainsi que le manchon qu'elle avoit retiré des mains de sa femme de chambre, étoit absorbée dans ses tristes idées, lorsque cette fille entra tout-à-coup dans sa chambre en s'écriant : Tout est perdu, mademoiselle ! je viens d'entendre monsieur votre pere ordonner au ministre Supple d'obtenir aujour-

d'hui des dispenses : on veut probablement vous marier, et dès demain matin.

Dès demain ! s'écria Sophie en pâlissant et d'un air indigné...

Oui, madame, répliqua la fidele femme de chambre. C'est ainsi, je vous le proteste, que je crois l'avoir entendu... Honora, lui dit Sophie, tu viens de me surprendre et de m'effrayer au point qu'il me reste à peine la force de parler.... Dis-moi, chere Honora, que ferois-tu dans le cas où je suis ? Moi, madame, dit-elle, j'épouserois M. Blifil. Il est jeune, il est riche, il vous aime, et vous pourriez l'aimer un jour. L'autre est mieux fait et plus aimable, j'en conviens : mais voilà tout; et c'est vouloir vous perdre que. . Honora, fiere d'être consultée par sa maîtresse, alloit donner carriere à la prolixité de ses avis, lorsque Sophie lui coupant la parole : J'aimerois mieux,

dit-elle, me plonger un poignard dans le sein que d'épouser ce monstre.... Tais-toi ; laisse-moi réfléchir... Oui, c'en est fait... j'y suis déterminée : je pars dès cette nuit ; je fuis, je quitte pour jamais la maison de mon pere... Si tu m'aimes, tu me suivras.

Doutez-vous de mon zele? s'écria la duegne, que le moment présent avoit toujours droit de subjuguer. Doutez-vous que je ne sois prête à vous suivre au bout du monde même?... Daignez cependant réfléchir aux suites d'une telle entreprise! Qu'allez-vous devenir? et quel est votre but? Où voulez-vous aller?

A Londres, répliqua froidement Sophie. Je me souviens d'une parente, femme du plus haut rang, qui a passé quelques mois à la campagne de ma tante, et qui dès-lors m'aimoit assez pour m'avoir fortement priée d'obtenir de mon pere d'aller passer quelque

temps chez elle. Je compte y être bien reçue.... Je ne m'y fierois pas ! interrompit la femme de chambre : ma premiere maîtresse avoit la manie d'inviter ainsi toutes les dames campagnardes à la venir voir en ville ; mais, à leur arrivée, elle n'étoit jamais chez elle. D'ailleurs, quand celle-ci saura que vous vous êtes sauvée de la maison paternelle...

Tu te trompes encore, lui dit Sophie : l'autorité d'un pere est d'un foible poids aux yeux des gens de cette espece. Quand je la lui objectois, pour me dispenser de la suivre à Londres sans le consentement de M. Western, j'étois l'objet perpétuel de ses plaisanteries. Ainsi j'ai lieu d'espérer un asyle et la protection de cette dame, jusqu'à ce que mon pere, me voyant hors de sa puissance, consente enfin de revenir à la raison.

Honora, satisfaite de ce côté, se

retrancha sur nombre d'autres objections. Comment sortir du château sans être vues? Quels chevaux, quels domestiques pourroit-on se procurer? Comment affronter seules les rigueurs de la saison, les voleurs, et les autres dangers d'un pareil voyage!

Sophie, affermie dans son dessein, trouva réponse à tout. Nous partirons la nuit, dit-elle; nous trouverons des chevaux dans la ville la plus prochaine; et ce seroit un grand hasard que nous fussions attaquées dans le peu de chemin que nous avons à faire d'ici là. En un mot, si tu veux me suivre, je te promets une récompense qui surpassera ton espoir?

Ce dernier argument prévalut. Il ne fut plus question que de s'arranger sur la façon de sortir du château, et d'un obstacle très difficile à surmonter, c'étoit, comment emporter leur bagage. Cet article n'intéressoit guere Sophie:

une fille résolue à suivre, ou à fuir un amant, s'embarrasse très peu de ce qu'elle laisse après elle. Honora n'étoit pas dans le cas de penser ainsi : l'amour n'inspiroit à son cœur ni espoir ni crainte; et la valeur réelle de ses nippes, qui faisoient toute sa fortune, l'occupoit fortement.

La nécessité, mere de l'invention, lui suggéra enfin le moyen de sauver sa chere garde-robe. Ce fut celui de se faire chasser par Sophie, dès le soir même. L'expédient fut approuvé; et la femme de chambre, après avoir promis à miss Western de lui fournir, dans la journée, matiere plus que suffisante pour être mise à la porte, se chargea d'emporter dans son paquet tout ce qui pourroit leur être nécessaire pour le voyage.

CHAPITRE IV.

Altercations.

HONORA n'eut pas plutôt quitté Sophie, pour se disposer à jouer son rôle, que quelque chose lui suggéra qu'en sacrifiant et sa maîtresse et son secret à M. Western, elle feroit infailliblement sa fortune. Plus d'une considération la pressoit de faire cette découverte. La perspective séduisante d'une récompense égale à un si grand service flattoit son amour pour l'argent; les dangers de l'entreprise à laquelle elle avoit eu la foiblesse de consentir, l'incertitude du succès, la nuit, le froid, les voleurs, les ravisseurs même, tous ces objets ajoutoient à ses craintes.

D'autre part, un voyage à Londres, après lequel elle aspiroit depuis longtemps; les délices vantées, et mille fois exagérées dans son esprit, qu'elle

croyoit aller goûter dans cette grande ville; la récompense annoncée par Sophie, beaucoup plus libérale que son pere; les remords anticipés d'une si noire trahison, et sur-tout l'amitié sincere qu'elle avoit pour sa maîtresse, faisoient pencher la balance en faveur de Sophie. Mais une idée d'un bien autre poids pensa tout perdre. Sophie étoit mineure; ses promesses ne pouvoient de long-temps être réalisées; quoiqu'héritiere de sa mere, quoique légataire d'une somme considérable de la part d'un de ses oncles, mort depuis peu, elle n'étoit point d'âge à pouvoir disposer de rien; mille accidents très imprévus pouvoient encore dans la suite mettre obstacle à sa générosité; tandis que la récompense qu'on avoit droit d'attendre de son pere étoit dans le cas d'être acquise et acquittée dans le moment.

Ces différentes réflexions troubloient

étrangement mademoiselle Honora, et peut-être eussent été fatales à Sophie, si le hasard n'eût pas produit un incident qui leva tous les obstacles, et soutint la fidélité de la femme de chambre.

Madame Western en avoit une bien moins âgée, et beaucoup plus fiere. Honora, qui supportoit impatiemment ses hauteurs, avoit déja eu plus d'une querelle avec elle, et ne pouvoit la souffrir. J'ignore, non, mais il importe assez peu de connoître quel sujet l'avoit amenée dans la chambre de mademoiselle Honora, au moment où cette derniere étoit toute entiere à ses réflexions : il suffit de savoir que ces deux femmes, par les mêmes motifs également très contradictoires en tout, n'avoient pas été un quart-d'heure ensemble, que tout le château avoit retenti de leurs clameurs et de leurs cris; que madame Western, qui dans l'instant

passoit par là, étant accourue au bruit, avoit cru être insultée par Honora; et qu'il n'en avoit pas fallu davantage à cette dame pour voler chez son frere, et pour lui notifier que si Honora n'étoit pas mise à la porte avant la fin du jour, il ne devoit pas se flatter que madame sa sœur passât la nuit dans le château.

M. Western n'étoit pas homme à lui refuser une si légere satisfaction. Il crut ne la point assez venger; et voulut même, en sa qualité de juge de paix, envoyer la coupable à Bridwel. Mais Madame Western, qui, comme nous l'avons déja dit, s'appaisoit tout aussi aisément qu'elle se mettoit en colere, intercéda pour elle, et se contenta d'un simple mais très prompt bannissement hors des domaines de son frere.

Le paquet d'Honora se trouva donc tout prêt avant le soir : on lui paya ses gages; elle partit à la satisfaction

de tout le monde, et sur-tout de Sophie, qui lui avoit donné rendez-vous, à minuit juste, dans un endroit convenu, et peu éloigné du château.

Mais il falloit encore essuyer deux audiences bien pénibles, l'une de la part de la tante, l'autre de celle du pere.

Celle de la tante fut longue et vive; celle du pere fut terrible, et troubla tellement Sophie (dans la crainte que sa fuite ne rencontrât quelques obstacles), qu'il arracha d'elle une espece de promesse de ne plus s'opposer à sa volonté.

Le vieux gentilhomme fut si agréablement surpris, et si flatté de ce prétendu consentement de sa fille, que, changeant tout-à-coup ses reproches en remerciements, et ses menaces en caresses, il lui fit présent d'un billet de banque de cent livres sterling, en la priant d'en disposer pour toutes les

emplettes qui pourroient lui plaire.

Sophie avoit l'ame aussi bonne que tendre; la joie de M. Western, sa générosité la toucha jusqu'aux larmes, et pensa produire ce que la sublimité de la tante et toutes les fureurs du pere n'avoient encore pu gagner sur elle. La reconnoissance et la tendresse filiale balancerent pendant quelques instants l'amour dans son cœur. Mais ce combat, quoique pénible, ne pouvoit être ni long ni douteux: deux souvenirs, quoiqu'opposés, celui de l'odieux Blifil et celui de l'aimable Jones, en l'affermissant dans son premier dessein, étoufferent bientôt tous ses remords.

Laissons-la dans cette disposition, pour voir ce que fait maintenant l'ami Tom.

CHAPITRE V.

Matieres diverses, peut-être assez naturelles, mais peu nobles.

Nous avons, je crois, laissé notre héros sur la route de Bristol, déterminé à chercher fortune sur mer, ou plutôt à fuir celle que tout autre que lui auroit cru pouvoir trouver sur terre.

Il avoit pris des chevaux et un guide; et, par malheur, le guide étoit mauvais : il y a plus, il étoit vain. La honte de demander aux passants le chemin, duquel il sentoit bien qu'il s'écartoit, lui fit prendre tant de détours, que la nuit le gagna; et que Jones, qui, malgré ses profondes rêveries, commençoit à se douter de l'aventure, voulut absolument s'arrêter au premier village, où il apprit qu'il étoit sur le chemin de Glocestre, route directement opposée à celle qu'il comptoit suivre.

Il exhaloit son courroux contre le guide, lorsqu'un honnête quaker, en s'approchant le chapeau sur la tête : Ami, dit-il à Tom, j'apperçois que tu t'es égaré. Si tu veux m'en croire, tu ne marcheras pas la nuit; elle est obscure; la route est difficile, et depuis quelques jours on y rencontre des voleurs. L'hôtellerie prochaine est bonne; crois-moi, profite-s-en pour tes chevaux et pour toi-même jusqu'à demain matin.

Jones, quoique surpris du ton familier de l'inconnu, adopta le conseil, et suivit le quaker à l'hôtellerie du village.

Tom étoit bien vêtu, et marchoit avec deux chevaux : il fut bien accueilli par l'hôte, qui le pria cependant d'excuser s'il n'étoit pas traité suivant son rang, attendu que sa femme, qui étoit absente depuis le matin, avoit, disoit-il, emporté ses clefs.

Notre héros avoit la tête trop chargée pour faire attention au compliment : il ne desiroit que d'être seul, pour se livrer à toute sa mélancolie. Le quaker, qui s'en apperçut, en eut pitié, et lui fit tant d'instances, que Jones se vit forcé de rester avec lui.

Après un assez long silence, le quaker, qui croyoit n'être que charitable, et qui peut-être étoit également curieux, élevant tout-à-coup la voix : Je crois, dit-il, ami, que ton cœur n'est pas à son aise..... Mais pourquoi te laisser abattre? Si c'est un ami que tu pleures, tu dois songer que tout homme est né pour mourir. De quel secours lui sont tes larmes? L'homme doit apprendre à souffrir, la peine est son partage : j'ai les miennes ainsi que toi, et peut-être plus grandes. Avec un bien de cent livres sterling de revenu, mais qui ne doit rien à personne, et qui suffit à mes besoins; avec une con-

science qui, grace au ciel, connoît peu les remords; avec un corps robuste, un cœur humain et pacifique... ami, je suis cependant plus malheureux que toi.

J'en suis sincèrement fâché! répondit Tom en soupirant.

Ah! mon ami! répliqua le quaker, c'est ma fille, c'est une fille unique qui me rend malheureux! Elle seule ici bas faisoit toute ma félicité : elle m'a quitté cette semaine; elle s'est enfuie de chez moi pour épouser un jeune aventurier qui n'a pas une obole... Ah! que n'est-elle morte ainsi que l'ami dont le trépas t'attriste! je me croirois bien plus heureux.

Ce que j'entends est bien étrange, lui dit Jones. Quoi! vous aimeriez mieux la voir morte?

Sans doute, répliqua le quaker; et cela ne vaudroit-il pas mieux pour moi, que de la voir exposée à demander

son pain?... Quoi ! ne t'ai-je pas déja dit que c'est un gueux qu'elle vient d'épouser ?

Et bien ! repartit Tom, en est-elle moins votre fille ? et n'êtes-vous pas assez riche ? L'imprudence d'un enfant fait-elle cesser d'être pere ?

Oh ! s'écria le quaker, puisqu'elle m'a désobéi, puisqu'elle m'a trompé, puisque l'amour seul l'a guidée, c'est à l'amour à la nourrir ; je n'ai plus rien à lui donner. Je la verrois dès demain à ma porte, mourant de faim et de misere, sans en être touché.

Jones, à ces mots, le regarda en frémissant, et voulut le quitter.

Allons, allons, ami, lui dit le quaker en le retenant, reste avec moi ; ne t'abandonne pas à la douleur : tu vois qu'il est des maux bien plus à plaindre que les tiens... Je vois qu'il est des insensés et des barbares, s'écria Tom en s'arrachant des bras du quaker.

Tu te fâches ! lui dit l'autre. Mets-toi donc à ma place : dis-moi, que ferois-tu ?

Je chercherois ma fille et mon gendre, répondit Jones ; je pardonnerois à leur jeunesse ; je les prendrois chez moi ; je ne penserois pas sans horreur à causer le malheur de quelqu'un que je prétends aimer.

Moi, les chercher ! s'écria le quaker... Moi, les prendre dans ma maison !... Persuade-moi plutôt d'y appeller mes deux plus mortels ennemis.

Eh bien ! va-s-y donc toi-même, lui dit Tom, outré d'indignation, en le poussant hors de la chambre : je déteste la société d'un homme tel que toi...

Les propos du quaker avoient tellement frappé Jones, que son émotion étoit sensible. Le quaker s'en étoit apperçu ; et cette observation, jointe à ce qu'il avoit déja remarqué de singulier dans le reste de sa conduite, avoit

assez frappé l'honnête quaker pour pouvoir décider en conscience que Tom étoit réellement fou.

Ainsi, loin de garder quelque ressentiment de ce qu'il venoit d'essuyer, le bon Broadbrim (c'étoit son nom), touché de compassion pour son frere, alla faire part de sa découverte à l'hôte, en l'exhortant à traiter avec tous les ménagements possibles un gentilhomme infortuné qui, disoit-il, n'étoit qu'à plaindre.

L'hôte, qui, après avoir fait jaser le guide, s'étoit déja fait rendre compte et de la naissance et des aventures de Jones, répondit, en jurant et en riant au nez du quaker, que son prétendu gentilhomme, quoique bien galonné, n'étoit qu'un bâtard de paroisse, chassé pour ses fripponneries, et dont il voudroit être déja défait, dût-il en être pour l'écot d'un tel vaurien, pourvu qu'il sauvât son argenterie de ses griffes.

Il est bon de savoir que ce discours se tenoit discrètement dans la cuisine, auprès du feu, et en présence de tous ceux qui étoient alors dans l'hôtellerie.

Le quaker eut à peine entendu ces propos, que la pitié sortit tout-à-coup de son cœur, et fit place à l'indignation. Il partit, aussi outré de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu que le seroit un de nos modernes ducs qui se croiroit bravé par un honnête gentilhomme.

L'hôte, comme on l'a vu, n'étoit pas de meilleure humeur : Tom avoit beau sonner, les domestiques étoient sourds ; en vain il demandoit un lit, il ne s'en trouvoit pas pour lui. Il fallut prendre patience. Accablé de chagrins, de fatigue et de sommeil, notre héros, qui savoit se prêter au temps, se jetta dans un large fauteuil, et tâcha de s'endormir.

CHAPITRE VI.

Réveil de Jones.

Tout dormoit ou étoit censé dormir dans l'hôtellerie, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte de derriere, que l'on menaçoit d'enfoncer. L'hôte, qui ne sommeilloit que d'un œil depuis ce qu'il avoit appris de Jones, se hâta d'y courir, et vit en un instant sa cuisine pleine de gens armés, et agissant chez lui comme dans une forteresse prise d'assaut. Contraint de céder à la force, il descendit dans sa cave pour chercher de quoi rafraîchir ces redoutables hôtes; et ne fut pas peu surpris, à son retour, de trouver Jones éveillé, et jasant familièrement avec eux. Pour le coup, il se crut perdu. Ses idées, brouillées par le sommeil et par la crainte, ne lui montrerent plus en Jones qu'un scélérat qui, d'accord avec les autres, avoit comploté le pillage de sa maison.

Tandis qu'il se livroit à ses terreurs, Tom s'entretenoit paisiblement avec celui qui paroissoit commander, et de qui il apprit que la troupe qu'il conduisoit étoit une compagnie de recrue pour l'armée du duc de Cumberland, destinée à combattre les rebelles d'Écosse.

Tom étoit né courageux; on a déja même apperçu qu'il avoit sur ce point des idées un peu romanesques. Celle d'être utile à sa patrie en s'opposant à ceux qu'on lui peignoit comme n'ayant d'autre but que d'en renverser les loix et la religion, échauffa tout-à-coup sa tête. Le projet d'aller chercher à s'enrichir sur mer, dans de pareilles circonstances, ne lui parut dans cet instant que peu digne de lui: le titre de volontaire dans une expédition d'où dépendoit le salut de sa patrie lui sembla plus honorable. Ce parti pris en un instant, et proposé à l'officier, fut ac-

cepté avec ardeur : on loua le courage du nouveau camarade ; on but largement à la santé du roi George, et à la sienne ; on maudit énergiquement (suivant l'usage) celle du prétendant et des rebelles. Jones, pour sa bien-venue, paya l'écot ; et l'on partit au grand étonnement de l'hôte, charmé d'en être quitte pour la peur.

Le sergent, s'étant emparé de Tom, l'entretint pendant la route de l'histoire du régiment, et sur-tout de la sienne propre. En arrivant à la dînée, Jones fut présenté au lieutenant de la compagnie, qui y étoit arrivé avant la troupe. Cet officier, surpris de la bonne mine du nouveau soldat et de la richesse de son habillement, exalta son courage, l'assura qu'il seroit toujours libre dans son service, et, après l'avoir embrassé, le retint à dîner avec messieurs les officiers.

CHAPITRE VII.

Apprentissage militaire.

Ce lieutenant étoit un homme d'environ soixante ans. Il avoit servi en qualité d'enseigne à la bataille de ..... où il avoit reçu deux blessures, et où il s'étoit si bien distingué, que le duc de Marlborough l'avoit honoré de ce grade sur le champ de bataille.

Il exerçoit par conséquent cette commission depuis environ quarante ans. Pendant cet intervalle, il avoit eu le désagrément de servir d'échelon à un nombre immense de ses inférieurs; et il avoit maintenant celui de se voir commandé par des enfants, dont les peres l'étoient eux-mêmes lors de son entrée au service.

Le malheur de cet honnête homme ne venoit pas uniquement d'avoir toujours été sans protection à la cour: mais son colonel, qui depuis très long-

temps conservoit le régiment, étoit son ennemi secret. Ce n'est pas non plus que le lieutenant l'eût offensé, ni qu'il négligeât jamais ses moindres devoirs : mais il avoit une épouse aimable ; il en étoit aimé, et elle avoit assez peu d'usage du monde pour ne pas sentir que l'avancement de son mari dépendoit d'un peu plus de complaisance pour les attentions marquées que le colonel avoit depuis long-temps pour elle.

Le pauvre lieutenant étoit en ceci d'autant plus malheureux, que, tandis qu'il souffroit journellement de l'inimitié de son colonel ; il ne savoit ni ne se doutoit pas qu'il en fût secrètement haï ; et sa femme, trop prudente pour exposer son mari aux suites d'une confidence si délicate, se contentoit d'être vertueuse, sans viser à la gloire de l'être avec éclat.

Les autres officiers de la compagnie qui marchoient avec lui étoient

au nombre de trois ; un second lieutenant, François d'origine, depuis assez long-temps sorti de son pays pour en avoir oublié le langage, et trop nouveau venu en Angleterre pour avoir bien appris le nôtre ; deux enseignes, tous deux très jeunes, l'un ci-devant clerc de procureur, l'autre fils de la femme du valet de chambre d'un homme de qualité.

Le dîner fut gai ; on y but beaucoup. Les enseignes, tous deux fort vains, fort sots, également impertinents, parlant toujours, ne disant rien, jurant pourtant aussi doctement que de vieux grenadiers, entreprirent Tom à frais communs. Notre héros, très neuf dans ce genre de conversation, y brilloit d'autant moins, que les jurements n'étoient point de son goût, et qu'il cherchoit à répondre sensément à des propos qui lui faisoient pitié, mais que la complaisance qu'il croyoit devoir à ses

chefs, en qualité de nouveau venu, ne lui permettoit pas de mépriser ouvertement. D'ailleurs le respect qu'il avoit naturellement pour la religion lui faisoit supporter impatiemment les railleries grossieres de l'un des deux enseignes contre les gens d'église; et le zele lui inspiroit quelquefois des réponses un peu plus vives qu'il ne le croyoit.

L'un de ces officiers (c'étoit l'Anglois, et il s'appelloit Northerton) ne tarda pas à s'en trouver piqué, et d'autant plus que le lieutenant étoit toujours de l'avis de Jones. Il dissimula pourtant son ressentiment en attendant l'occasion de le faire éclater à l'ombre de quelque motif plus apparent.

Les santés vinrent, on les solemnisa à l'angloise; et le tour de Tom arrivant, il balança d'autant moins à porter celle de sa chere Sophie, qu'il n'imaginoit pas qu'elle pût être connue d'aucun des convives.

Mais le lieutenant, en cette occasion grand maître des cérémonies, ne se trouvant pas satisfait du seul nom de Sophie, et ayant exigé le surnom de cette demoiselle; Jones, après avoir hésité un instant, nomma miss Sophie Western.

Les choses étant en regle, on alloit boire; lorsque l'enseigne Northerton déclara à haute voix qu'il s'opposoit à ce qu'une pareille santé fût bue en même ronde que celle qu'il avoit portée. Je la connois, s'écria-t-il, cette Sophie; nous l'avons vue aux eaux de Bath; cent autres, que je pourrois nommer, la connoissent bien mieux encore, et c'est certainement la même. = Vous vous trompez, interrompit Tom d'un air ému et d'un ton menaçant; vous vous trompez, vous dis-je... celle dont je vous parle est une fille aussi respectable par son nom que par sa fortune.

Eh ! justement c'est elle-même, répliqua l'enseigne : va six bouteilles du plus fin Bourgogne, que Tom French, officier de notre régiment, peut la faire venir par-tout où nous voudrons l'avoir. Notre homme, en partant de là, traça le portrait de Sophie, et d'autant plus ressemblant, qu'il l'avoit effectivement vue à Bath avec sa tante ; et termina son discours par dire que le pere de cette même fille avoit de très grands biens dans le comté de Sommerset.

Ce dernier point est vrai, répliqua Jones, et aussi vrai que vous êtes le plus impudent et le plus infâme coquin que la terre ait produit.

Ces mots étoient à peine prononcés, qu'une bouteille des plus lourdes vole à travers la table, vient frapper Jones à la tête, et le renverse aux pieds du lieutenant.

Tous les convives effrayés se levent,

entourent le blessé, et cherchent à le secourir; tandis que son adversaire, à l'aspect du sang coulant abondamment de la plaie d'un ennemi qu'il croit mort ou mourant, ne cherche plus qu'à s'évader.

Mais il s'en flatte en vain : l'honnête lieutenant, qui s'est déja emparé de la porte, lui interdit la retraite. En vain Northerton, envisageant alors toutes les suites de sa brutalité, représente à son officier supérieur que l'honneur, en cette occasion, n'en exigeoit pas moins de lui; en vain il prétend s'excuser en protestant que tout ce qu'il avoit avancé sur le compte de miss Sophie Western n'étoit qu'un simple badinage pour exercer et inquiéter Jones pendant quelques instants; le lieutenant n'en est que d'autant plus inébranlable. Vous apprendrez, lui dit-il, monsieur, ce que mérite un pareil badinage, et ce que la justice doit à ceux

qui ne rougissent point d'employer de si indignes armes. Vous êtes mon prisonnier, monsieur, et ne sortirez d'ici qu'avec une garde suffisante pour me répondre de vous.

L'ascendant du lieutenant sur l'enseigne étoit d'un si grand poids, que tout le courage qu'il venoit de montrer en mettant notre héros par terre n'eût peut-être pas suffi pour lui faire mettre l'épée à la main contre le vieux guerrier, quand même il en auroit eu une à son côté. Mais l'enseigne françois, dès le commencement de la querelle, avoit eu soin de s'emparer des armes, et de les porter dans sa chambre. Ainsi le vaillant Northerton se vit forcé d'obéir à son supérieur.

La garde, mandée par le lieutenant, et le chirurgien du lieu, arriverent ensemble. On remit Northerton entre les mains de l'une, pour être conduit aux arrêts dans une chambre de l'hôtelle-

rie ; l'autre eut d'abord quelque peine à rappeller Tom à la vie. Il visita, sonda, pansa sa plaie, leva dix fois les yeux au ciel, et finit par ordonner qu'on le mît au lit.

CHAPITRE VIII.

Grande aventure.

TANDIS que le chirurgien étoit allé faire coucher le malade, le bon lieutenant resta avec l'hôtesse, à qui il le recommanda expressément. Il croyoit Tom en grand danger ; et le rapport du chirurgien, à son retour, ne fit que confirmer cette pensée. Sur quoi le lieutenant donna les ordres les plus précis pour la garde de M. Northerton, en attendant qu'il pût lui-même le faire conduire le lendemain chez un juge de paix. Son intention étoit de suivre rigoureusement cette affaire, et de confier la conduite de la compagnie, jusqu'à Glocestre, à l'enseigne françois,

qui, sans savoir ni lire, ni écrire, ni parler intelligiblement aucune langue, étoit pourtant un très bon officier.

Le soir, notre commandant inquiet de l'état de Jones, lui fit demander si sa visite ne lui seroit point importune. Tom lui fit dire qu'il seroit le très bien venu. Mais quel fut l'étonnement du lieutenant, lorsqu'en entrant avec précaution dans la chambre du prétendu malade, il le trouva levé, et dans le meilleur état du monde! Cette résurrection subite, après y avoir un peu réfléchi, lui parut cependant suspecte, attendu le genre de la blessure. Mais les raisonnements de Tom détruisirent bientôt ces soupçons. Le malade avoit dormi cinq ou six heures de suite; il ne se sentoit à la tête qu'une douleur assez légere, et bien plus supportable, disoit-il, que l'abstinence et l'eau de gruau à laquelle son Esculape l'avoit impitoyablement condamné.

Je suis, je vous jure, enchanté, lui dit le lieutenant en l'embrassant, de vous trouver infiniment mieux que je n'osois m'en flatter, après l'état où vous m'aviez paru tantôt : je le serois bien plus encore de vous croire assez rétabli pour pouvoir sur le champ vous faire justice à vous-même. Lorsqu'il s'agit de coups reçus, la plus prompte vengeance est d'autant plus à desirer, que ces sortes d'affaires, parmi nous autres, ne sont pas susceptibles d'accommodement. Mais, encore un coup, je crains que vous ne vous flattiez sur votre état, et que votre foiblesse ne donne à votre ennemi de trop grands avantages.

C'est, répondit Jones, ce que je prétends éprouver, si vous daignez m'aimer assez pour me prêter une épée.

La mienne et mon cœur sont à vous, s'écria le vieux militaire en le serrant de nouveau dans ses bras : vous êtes

un brave garçon que j'estime et que j'aime. Mais je ne souffrirai pas que vous vous battiez dans l'état où vous êtes. Vous serez dans quelques jours assez fort pour rejoindre la troupe : nos journées sont courtes ; et je vous jure par l'honneur, qu'après vous avoir fait tirer raison de votre homme, je le ferai chasser du régiment. Il n'en est point des blessures de l'honneur comme de celles du corps : les dernieres veulent être guéries ; une semaine de délai n'est d'aucun préjudice aux autres.

Jones, prévoyant qu'il ne gagneroit rien sur l'esprit du lieutenant, se garda d'insister. Il demanda à souper ; et après avoir mangé de très bon appétit, son ami, charmé d'une si prompte convalescence, lui souhaita le bon soir.

Mais Tom, dont ce repas avoit achevé de rétablir les forces, et qui, au gré de son courage, ne pouvoit trop

tôt venger l'affront qu'il croyoit avoir reçu, rouloit bien d'autres idées dans sa tête.

Il se souvenoit des caresses qu'il avoit reçues du sergent, et des offres de services que cet homme lui avoit faites dans la route. Il voulut le mettre à l'épreuve, et le fit prier de passer dans sa chambre. Le sergent, qui s'alloit coucher, se rhabilla, et vint dans le moment. Tom s'apperçut bientôt que le vieux soudart n'étoit pas à jeun : d'où il jugea qu'il n'avoit pas de grands détours à prendre pour venir à son but.

Après avoir témoigné au sergent qu'il n'avoit pu se résoudre à se rendormir sans le voir, Tom fit tomber la conversation sur le métier de la guerre qu'il venoit d'embrasser sous ses auspices. Il eut bientôt le plaisir de voir son homme prendre feu, se répandre en éloges sur la noblesse de la profession en général, et en particulier sur

le détail de ses propres exploits. C'est où notre héros l'attendoit. Dans la juste impatience de marcher à la gloire sur les traces d'un si bon guide, il marqua quelque honte de n'être point encore pourvu du meuble le plus nécessaire à un guerrier, c'est-à-dire d'une bonne épée, et pria le sergent de vouloir bien lui en procurer une de son choix, ajoutant qu'elle lui seroit toujours chere, et qu'il ne regarderoit point au prix.

Le sergent, qui n'ignoroit pas ce qui étoit arrivé à Jones, et qui avoit même oui dire que sa vie étoit en danger, conclut de tout ceci, et sur-tout de cette derniere demande, que le malade avoit la tête un peu troublée. Il résolut d'en faire son profit. J'ai votre affaire, lui dit-il d'un air important: ce n'est pourtant pas une épée de petit-maître, de ces colifichets à poignées d'or ou de vermeil, si peu dignes d'un

vrai soldat : c'est une épée aussi modeste que décente ; mais la meilleure lame de l'Europe..... c'est une lame qui... c'est une lame enfin dont la bonté... Bref; vous l'allez voir ; et je me réjouis par avance avec vous du marché que vous allez faire.

Le sergent ne fit que sortir et rentrer, en présentant à Tom une longue et large rapiere à poignée de cuivre... Regardez, dit il, cette épée ; c'est celle d'un officier général françois, que j'ai tué à Dettingen. La garde étoit d'or pur, je l'ai vendue à un de nos damoiseaux, plus curieux de la poignée que de la lame... Pliez, pliez ceci... C'est une arme digne d'un roi.

Jones impatient d'avoir l'épée, et brûlant d'être délivré du sergent, le pria d'en dire le prix. Celui-ci, qui croyoit le malade absolument désespéré et hors de sens, craignant d'ailleurs que sa postérité ne lui reprochât un

jour d'avoir vendu ce meuble rare à trop bas prix, hésita quelque temps. Il fit ensuite mille serments que l'amitié seule l'engageoit à céder un aussi précieux trésor, et déclara qu'il se contenteroit de vingt guinées.

Vingt guinées ! s'écria Tom... ou vous croyez que j'extravague, ou que jamais je ne touchai d'épée ; vingt guinées ! et c'est vous qui me les demandez ?... Tenez, monsieur, reprenez ce trésor... Mais non, j'y réfléchis... je le garde. Je ferai demain part à votre officier des bontés que vous daignez avoir pour moi.

Qui fut surpris ? Ce fut notre sergent, à qui cette réponse prouvoit que la tête de Jones étoit beaucoup meilleure qu'il n'avoit cru. Mais le matois savoit se retourner ; et feignant une surprise extrême de la vivacité de Tom... Je ne croyois pas, lui dit-il, vous avoir demandé un prix exorbi-

ant. C'est mon épée, au bout du compte, que l'amitié m'engage à vous céder : c'est la seule que j'aie ; et je risque en m'en défaisant de déplaire à mon officier. Tout cela bien considéré, je ne vois pas qu'il y ait tant à se récrier sur les vingt schelings (1) que j'en demande...

Vingt schelings ! interrompit Jones, vous me demandiez à l'instant vingt guinées.

Moi, reprit effrontément l'autre : en vérité vous vous trompez... ou je ne suis pas bien éveillé... Non, monsieur, cela n'est pas possible : j'ai dit vingt schelings, je vous jure...

Tom l'interrompit, en lui disant qu'il étoit si peu dans l'usage de marchander, qu'il alloit même lui donner un scheling au-delà de sa demande. Sur quoi tirant une guinée de sa bour-

(1) Le scheling vaut à-peu-près vingt-quatre sols de notre monnoie.

se, et congédiant son marchand, il l'assura qu'il rejoindroit la compagnie avant qu'elle eût atteint Worcester.

Dès que le sergent fut parti, Tom se hâta de s'habiller et de quitter sa chambre pour chercher son adversaire. Ce n'est pas qu'il ne sentît quelques remords de l'action qu'il alloit commettre ; mais la crainte de passer pour un lâche, et sur-tout en entrant au service, les rendoit sans effet.

Il étoit minuit passé ; tout dormoit dans l'hôtellerie, à la réserve de la sentinelle qui gardoit Northerton, lorsque notre héros après avoir ouvert très doucement la porte de sa chambre, s'achemina vers celle de son ennemi. Il seroit mal-aisé d'imaginer une figure plus effrayante que celle qu'il avoit alors. Son habit, de couleur blanchâtre, étoit tout tacheté de sang ; son visage, graces aux copieuses saignées que le chirurgien avoit crues nécessaires pour

dégager la tête, étoit pâle et livide; cette même tête étoit enveloppée de plus de linges qu'il n'en eût fallu pour le turban d'un Muphti ; sa main droite étoit armée d'une épée nue, la gauche d'une chandelle : jamais spectre, en un mot, celui du sanglant Banquo (1) même, n'eut plus droit d'inspirer la terreur dans l'ame de quiconque croit encore aux revenants.

Dès que le grenadier qui gardoit la porte de Northerton crut voir approcher ce fantôme, ses cheveux se dresserent d'horreur, ses genoux tremblants s'affoiblirent ; il lâcha son coup de fusil en l'air et se laissa tomber sur le plancher.

Jones, sans s'émouvoir du danger qu'il venoit de courir et sentant d'où partoit l'épouvante du soldat, rit un peu de sa chûte, et pénétra sans obstacle jusques dans la chambre de Nor-

(1) Dans Macbeth, tragédie de Shakespeare.

therton, où il trouva... des bouteilles très fraîchement vuidées, et quelques restes d'un souper, mais nul être vivant.

La crainte de s'être trompé de chambre s'étant offerte à son idée, il appella hautement Northerton. Mais ses cris ne servirent qu'à redoubler l'effroi de la sentinelle, pleinement convaincue que le volontaire, sans doute mort de ses blessures, étoit revenu de l'autre monde pour tourmenter son assassin.

Bien persuadé de l'évasion de son ennemi, désespérant de pouvoir sitôt le rejoindre, craignant d'ailleurs que le bruit du coup de fusil n'eût alarmé toute l'auberge, Tom, après avoir soufflé sa chandelle, crut qu'il étoit de sa prudence de regagner doucement son lit.

Tout étoit effectivement debout dans la maison, et Jones rentroit à

peine dans sa chambre, que le corridor où étoit la sentinelle se trouva plein de monde, moitié nu, moitié habillé, mais également curieux de savoir la cause du grand bruit qu'on venoit d'entendre.

Le soldat, toujours frappé de la même terreur, n'avoit point changé de posture, et ce ne fut pas sans peine qu'après avoir employé la force pour le relever, on parvint à lui faire articuler quelques mots... Je l'ai vu! s'écrioit-il, je l'ai vu!... tout couvert de sang... vomissant le feu par la bouche et par les narines... Oui, je le jure sur mon ame! j'ai vu le jeune volontaire tué d'hier.... Il est entré chez Northerton... Il l'a pris à la gorge, le tonnerre a grondé, ils ont disparu tous les deux.

Cette relation étoit faite pour trouver du crédit dans un tel auditoire. Le grenadier reprenant par degrés ses

sens, répondoit à toutes les questions de l'assemblée, intérieurement aussi épouvantée que lui, et ajoutoit à chaque réponse de nouvelles ombres au tableau, lorsque l'hôtesse et le lieutenant arriverent. L'une avoit des raisons que nous dirons bientôt, pour révoquer l'histoire en doute ; l'autre, quoique très honnête homme, et même très religieux, ne croyoit pas du tout aux esprits. Il avoit quitté Jones depuis peu d'heures ; l'état où il l'avoit vu ne laissoit rien à craindre pour sa vie : matiere à deux soupçons également vraisemblables ; ou le grenadier s'étoit endormi et avoit fait un mauvais rêve, ou il avoit été payé pour laisser échapper le prisonnier. Dans les deux cas, la sentinelle étoit également coupable, et méritoit d'être punie. Le lieutenant, très affermi dans cette idée, ordonna par provision, que cet homme fût gardé dans la même

chambre d'où il avoit laissé évader l'enseigne, et renvoya tout le monde au lit.

CHAPITRE IX.

Conclusion.

Pour ne pas laisser plus long-temps soupçonner la réputation d'un bon et vaillant soldat, hâtons-nous d'apprendre au lecteur l'histoire de la fuite de M. Northerton.

Quoiqu'assez pervers dans sa morale, cet officier étoit d'une jolie figure. L'hôtesse l'avoit remarqué, la pitié avoit parlé pour lui, et elle avoit obtenu la permission de lui rendre une visite.

Les réflexions qu'il avoit faites de sang froid sur l'atrocité de son action et sur les suites qu'elle pouvoit avoir, lui faisoient supporter impatiemment sa prison, et l'hôtesse avoit redoublé ses craintes en lui apprenant que le chirurgien ne répondoit pas de la vie du malade.

Le besoin qu'il avoit de cette femme le rendit éloquent ; il acheva de l'attendrir. La cheminée de la chambre où Northerton étoit gardé communiquoit à celle de la cuisine. Il fut convenu entre eux qu'à certain signal que feroit l'hôtesse, le prisonnier grimperoit jusqu'au haut de la sienne et descendroit par l'autre dans cette même cuisine, au moment où cette femme auroit trouvé le moyen d'en écarter tout le monde.

Quelques lecteurs condamneront peut-être la charité de notre hôtesse. Voilà le sexe, diront-ils, voilà de ces actes de compassion presque toujours déplacés et pernicieux à la société... Un instant, s'il vous plaît : certaine circonstance à laquelle nous reviendrons peut-être dans le cours de cette histoire, peut concourir à justifier l'action de cette femme. D'ailleurs, M. Northerton étoit chargé du trésor

de la compagnie, à cause de certains débats survenus depuis quelques jours entre le capitaine et le lieutenant; il avoit montré cet argent à l'hôtesse, il l'avoit déposé dans ses mains pour gage de son retour auprès d'elle. Résiste-t-on à de tels procédés?

Quoi qu'il en soit, tout étoit calme dans l'hôtellerie; l'hôtesse et le lieutenant seul, qui voulut que la compagnie partît de bonne heure, vuidoient ensemble une jatte de punch, lorsqu'on entendit sonner fortement de la chambre de Jones. Grande surprise pour les domestiques, qui tous vouloient encore qu'il fût mort; grande dispute entre eux à qui iroit, ou plutôt à qui n'iroit pas savoir ce qu'il vouloit... Les cris de l'hôtesse et les menaces du lieutenant prévalurent enfin: ils y monterent tous ensemble, et rapporterent à l'officier que le défunt, qui paroissoit se porter à merveille, le sup-

plioit de vouloir bien passer pour un instant chez lui avant que de partir.

L'officier y vola, et s'étant assis à côté du lit du malade, lui raconta tout ce qui s'étoit passé la nuit même dans la maison, et apprit à Jones la résolution où il étoit de faire un exemple de la sentinelle.

Tom crut alors lui devoir découvrir la vérité des choses, en lui demandant grace pour le pauvre grenadier, qui n'étoit coupable que d'avoir eu peur.

C'est du moins un poltron, répondit le lieutenant, et je serois tenté de l'en punir. Mais qui peut répondre de soi-même en ces occasions? je l'ai toujours vu brave devant l'ennemi. Allons, c'est toujours quelque chose qu'il reste à ces drôles-là quelque idée de religion. Je vous promets qu'il sera libre en partant d'ici... Mais j'entends battre la générale.... Adieu mon ami, embrassons-nous encore une fois; gué-

rissez-vous; soyez tranquille. Si vous ne pouvez mieux faire, laissez votre vengeance au ciel, et venez nous rejoindre dès que vous le pourrez.

A ces mots le lieutenant partit, et Tom tâcha de se rendormir.

FIN DU TOME PREMIER.